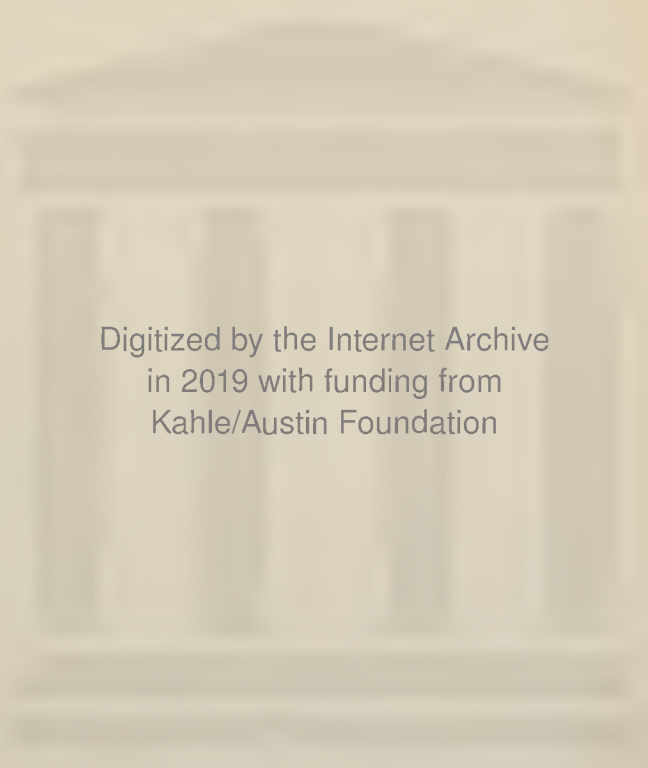


DC
65
T432T5

NUNC COGNOSCO EX PARTE



TRENT UNIVERSITY
LIBRARY



Digitized by the Internet Archive
in 2019 with funding from
Kahle/Austin Foundation

LES GRANDS ÉVÉNEMENTS LITTÉRAIRES

Collection nouvelle d'histoire littéraire publiée sous la direction de
MM. ANTOINE ALBALAT, HENRI D'ALMÉRAS
ANDRÉ BELLESSORT, JOSEPH LE GRAS
ALPHONSE SÉCHÉ

PREMIÈRE SÉRIE (Parue)

Henri d'ALMÉRAS.....	<i>Le Tartuffe</i> , de Molière.
Ed. BENOIT-LÉVY.....	<i>Les Misérables</i> , de Victor Hugo.
Jules BERTAUT.....	<i>Le Père Goriot</i> , de Balzac.
René DUMESNIL.....	<i>La Publication de Madame Bovary</i> .
Félix GAIFFE.....	<i>Le Mariage de Figaro</i> .
Louis GUIMBAUD.....	<i>Les Orientales</i> , de Victor Hugo.
Joseph LE GRAS.....	<i>Diderot et l'Encyclopédie</i> .
Henry LYONNET.....	<i>Le Cid</i> , de Corneille.
Comtesse J. DE PANGE.....	<i>De l'Allemagne</i> , de M ^{me} de Staël.
Alphonse SÉCHÉ.....	<i>La Vie des Fleurs du Mal</i> .
Louis THUASNE.....	<i>Le Roman de la Rose</i> .
Paul VULLIAUD.....	<i>Les Paroles d'un Croyant</i> .

DEUXIÈME SÉRIE (1929)

Antoine ALBALAT.....	<i>L'Art Poétique</i> , de Boileau.
Henri d'ALMÉRAS.....	<i>Les Trois Mousquetaires</i> .
Maurice ALLEM.....	<i>Volupté</i> , de Sainte-Beuve.
Albert AUTIN.....	<i>L'Institution chrétienne</i> , de Calvin.
Georges BEAUME.....	<i>Les Lettres de mon Moulin</i> .
René BRAY.....	<i>Les Fables</i> , de La Fontaine.
Raymond CLAUZEL.....	<i>Sagesse</i> , de Verlaine.
Yves LE FEBVRE.....	<i>Le Génie du Christianisme</i> .
Ph. VAN THIEGEM.....	<i>La Nouvelle Héloïse</i> .
Maurice MAGENDIE.....	<i>L'Astrée</i> .
Georges MONGRÉDIEN.....	<i>Athalie</i> .
A. AUGUSTIN-THIERRY.....	<i>Récits des Temps Mérovingiens</i> .

Chaque volume..... 9 fr.

Abonnement à la série de douze volumes..... 100 fr.

(L'abonnement donne droit à l'édition originale)

LES RÉCITS
DES TEMPS MÉROVINGIENS

*A mes chers enfants
Tina et Yves Delage*

DU MÊME AUTEUR :

CHEZ PLON-NOURRIT ET C^{ie}

LES GRANDES MYSTIFICATIONS LITTÉRAIRES, 1^{re} série.

LES GRANDES MYSTIFICATIONS LITTÉRAIRES, 2^e série. (*Couronné par l'Académie Française.*)

AUGUSTIN THIERRY, D'APRÈS SA CORRESPONDANCE ET SES PAPIERS DE FAMILLE. (*Couronné par l'Académie Française, Prix Marcellin Guérin, honoré d'une souscription du Ministère de l'Instruction Publique et du Comité France-Amérique.*)

TROIS AMUSEURS D'AUTREFOIS : Carmontelle, Collé, Moncrif.

UNE HÉROÏNE ROMANTIQUE : *La Princesse Belgiojoso*. (*Couronné par l'Académie Française : Prix Bordin.*)

CHEZ EDGAR MALFÈRE

UN MÉNAGE D'AVENTURIERS.

SOUS PRESSE

MADemoiselle DE CLÉNORD, *roman historique*.

EN PRÉPARATION

LE MENSONGE DES « LIAISONS DANGEREUSES ». *Collection des Grands Evénements Littéraires.*

LES GRANDS ÉVÉNEMENTS LITTÉRAIRES

A. AUGUSTIN-THIERRY

LES “ RÉCITS

DES

TEMPS MÉROVINGIENS ”



SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET TECHNIQUES

EDGAR MALFÈRE, ÉDITEUR

12, RUE HAUTEFEUILLE. PARIS (vi^e)

MCMXXIX

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

100 exemplaires sur pur fil numérotés de 1 à 100.

Copyright by Edgar Malfère, 1929.

ONULP

CHAPITRE PRÉLIMINAIRE

DÉCADENCE DE LA SCIENCE HISTORIQUE EN FRANCE
AU COMMENCEMENT DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE. —
MABLY, ANQUETIL ET L'ABBÉ VELLY. — PLACE
ÉMINENTE OCCUPÉE PAR AUGUSTIN THIERRY DANS
LA RENAISSANCE DE L'HISTOIRE. — SON RÔLE DE
PRÉCURSEUR ET DE DEVANCIER.

Michelet est allé de l'histoire à la politique, la politique, au contraire, conduisit Augustin Thierry à l'histoire.¹

Son œuvre doit naître des intérêts de parti, des passionnés débats qui agitent la France de la Restauration. Ame ardente et cœur chaud, il se jette à corps perdu dans la lutte des idées. Heureuse fougue et féconde audace qui permettent de saluer en lui l'initiateur d'un des plus grands mouvements qui ait soulevé l'humanité pensante.

Quel que soit en effet l'arrêt qu'on doive porter sur lui, on ne saurait ravir à l'auteur de l'*Histoire de la*

1. Sur l'enfance, la jeunesse, les relations avec Saint-Simon et les débuts littéraires d'Augustin Thierry. Voir notre volume AUGUSTIN THIERRY, *d'après sa correspondance et ses papiers de famille*. (Plon, Nourrit et C^{ie}, éditeurs.)

conquête de l'Angleterre par les Normands, des Lettres, sur l'Histoire de France, des Récits des Temps Mérovingiens, l'honneur d'avoir été chez nous le promoteur inspiré de la renaissance des études historiques, le mérite d'y avoir apporté le premier le souci du document et de la critique des sources. Sa place est ainsi à l'origine de l'évolution moderne de l'histoire.

L'histoire ! elle est en fâcheuse posture à la fin de l'Empire. La Révolution a brutalement interrompu les traditions bénédictines. Les derniers successeurs des Mabillon et des Vaissette sont morts ou dispersés ; leurs recherches, qui passionnaient les contemporains de Turgot et de Siéyès, abandonnées ou dédaignées. Mably reste, à vrai dire, en honneur près d'une élite, mais cette élite même s'alarme de ses théories désolantes, du communisme qu'il préconise comme remède à l'iniquité sociale.

Lemontey, Lacretelle et Michaud ne comptent que peu de lecteurs. D'ailleurs, pour honorables qu'elles soient, leurs tentatives sont timides et limitées ¹. Les grands hommes du jour demeurent l'abbé Velly et son octogénaire héritier Anquetil, tous les deux pommadés, musqués, habillant le passé à la mode des *Fêtes Galantes*, transformant les rois francs et leur entourage en précieux de l'hôtel de Rambouillet.

Aucune vérité, nul jugement, absence totale de cri-

1. LACRETELLE : *Histoire de la France pendant le XVIII^e siècle*. (1808).

MICHAUD : *Histoire des Croisades*. (1808 et ssq.).

LEMONTEY : *Essai sur l'établissement monarchique de Louis XIV*. (1818).

tique, ignorance des documents : défauts impardonnables que ne suffit point à excuser le suffrage de Napoléon.

La France est inférieure à l'Angleterre de Hume et de Gibbon, à l'Allemagne de Herder, de Schiller et de Schloezer, à l'Italie de Vico, de Muratori et de Mafféi.

Par bonheur, en 1816, une génération de grands historiens arrivait à l'âge d'homme.

A tous, même à Guizot ¹, Augustin Thierry devait tracer la route.

On a contesté sa théorie de la conquête et du conflit des races, pourtant bien amendée dans la suite. On l'a parfois excessivement sacrifié à Michelet, comme si le premier volume de l'*Histoire de France* n'était pas tout imprégné de fatalisme ethnographique. Oubliant trop volontiers qu'il devint aveugle à trente ans, paralysé à trente-cinq, on lui a reproché de ne s'être point montré un découvreur de textes, d'avoir ignoré notre passion contemporaine de l'inédit. On ne saurait lui refuser d'avoir été l'inspirateur d'une renaissance grandiose qu'il provoqua de son exemple et dirigea de ses conseils.

C'est là l'impérissable honneur qui doit assurer sa mémoire.

Par un constant recours aux documents : vieux chroniqueurs qu'il révèle au public, travaux oubliés des érudits d'autrefois, recueils d'ordonnances, traditions provinciales, il exhume les assises du passé pour y retrouver, à travers les faits, la lutte des idées et des

1. Les *Essais sur l'Histoire de France* ne paraîtront qu'en 1823.

principes, « les lois éternelles du règne des actions humaines. »

Cette révolution, il va l'accomplir avec une incomparable maîtrise.

« L'histoire est un art, a dit Taine, elle demande à l'écrivain l'inspiration ; elle a pour ouvrière l'imagination créatrice ; il faut que ses peintures soient aussi vivantes que celles de la poésie. »

Malgré les différences profondes qui les séparent, l'auteur des *Essais de critique et d'histoire* pouvait penser à Augustin Thierry en traçant cette définition.

A nul autre, elle ne saurait s'appliquer mieux qu'au chantre pathétique des vaincus de la conquête normande, au restaurateur des temps mérovingiens, à celui que des voix autorisées, qui ne sont pas toutes indulgentes, ont proclamé le plus humain et le plus concret de tous nos grands historiens.

C'est au cours d'un labeur opiniâtre, aussi longtemps que le permettront ses forces bientôt défaillantes, que Thierry acquiert sa conception de l'histoire, bâtit lentement et pièce à pièce le système dogmatique sur lequel s'échafauderont ses théories.

Époque capitale dans sa vie !

De 1818 à 1824, les hommes au pouvoir font appel au passé pour demeurer les maîtres ; la jeunesse libérale l'invoque pour lancer ses principes. Augustin Thierry commence par faire de la polémique avec l'antagonisme des Francs et des Gaulois. Il cherche dans les vieux livres un arsenal d'armes nouvelles contre le gouvernement. Sous un régime libre, il eût peut-être borné là ses ambitions, aux limites du

pamphlet et de l'histoire. Bénie soit la censure de M. de Villèle ! Lorsqu'elle vient briser sa plume de journaliste, c'est pour lui apporter la gloire en le condamnant à la science.

Des recherches qu'il entreprend alors, des lectures et des travaux qu'il multiplie, naîtra toute son œuvre à venir. Isolé par la cécité « dans une solitude plus grande que celle du cloître », ne pouvant plus remonter aux sources, il vivra, sa merveilleuse mémoire aidant, sur les études poursuivies durant cette période.

L'*Histoire de la Conquête de l'Angleterre par les Normands* est ainsi en germe dans les *Vues sur les Révolutions d'Angleterre*¹, les *Considérations sur l'Histoire de France*, l'*Essai sur la formation du Tiers-État* découlent de l'enquête menée sur l'affranchissement des communes.

Les *Récits des Temps Mérovingiens* sont la partie pittoresque d'un grand travail abandonné sur les Invasions germaniques.

1. On trouvera dans *Dix ans d'études historiques* ce morceau et ceux qui le suivirent de 1818 à 1820, publiés d'abord dans le *Censeur européen* : la *Vie du colonel Hutchinson*, la *Restauration de 1660*, *Sur la vie d'Anne de Boleyn, femme de Henri VIII, etc., etc.*, où déjà se marquent le souci du document original et le goût de la couleur historique.

CHAPITRE I

LE « CHATELET » DE M. D'ESPINE. — LES BEAUX JOURS DE CARQUEIRANNE. — LA RANÇON DE LA GLOIRE. — AVEUGLE ET PARALYSÉ. — RÉVOLUTION DE JUILLET. — LE GOUVERNEMENT IDÉAL. — DÉPART POUR LA HAUTE-SAÔNE.

Dans le cours de l'été 1830, Augustin Thierry se trouvait, en Provence, l'hôte d'un ami, M. Jacob d'Espine.

Lorsqu'on se rend de Toulon à Hyères, sans emprunter la grand'route de Nice, mais suivant la traverse étroite et tortueuse qui court au long du littoral, on rencontre aux deux tiers du chemin le bourg de Carqueiranne, étageant ses maisons claires aux pentes de la Colle Noire.

Aujourd'hui, c'est une petite station balnéaire assez fréquentée, desservie par le « tortillard » des chemins de fer du Sud.

De coquettes « bastides », de pimpantes villas, enfouies sous les palmiers et les mimosas, perdues dans l'ombre des pins-parasols, encadrent ses deux plages

des Salettes et de Coupereau, se poursuivant jusqu'à Fontbrun.

De hautes croupes boisées : le mont Paradis, le mont des Oiseaux, détachées du massif des Maurettes, profilent à l'horizon leurs cimes vaporeuses.

Au long de la mer, une sente de douaniers épouse à travers d'épais fourrés de myrtes et de lentisques les méandres lumineux de la grève odorante. Sur la falaise, la batterie ruinée du fort Penö érige sa maçonnerie cubique, percée d'embrasures et de meurtrières, dernier vestige des ouvrages édifiés au grand siècle pour défendre les villages côtiers contre les incursions des Barbaresques.

La vue du large y est fort belle sur la Méditerranée brasillanée, malheureusement rétrécie vers la gauche par l'avancée de la presqu'île de Giens, projetant comme une énorme tentacule sa pointe du Pain de Sucre.

M. Jacob d'Espine était Suisse. Agé d'environ quarante-cinq ans, il appartenait à une famille de médecins distingués, originaire de Savoie¹, et occupait à Genève une place en vue dans les conseils politiques, membre de l'assemblée représentative du canton. Méthodiste fervent, l'un des chefs reconnus des *Mômiers*, animé pour la « Foi » d'un zèle infatigable, très pieux, très instruit, et très bon il dépensait son activité avec toute l'ardeur d'une conviction profonde à des œuvres de bienfaisance et de prosélytisme évangélique.

1. Les docteurs Joseph d'Espine (1734-1830) et Charles-Antoine, son fils (1775-1850) ont été les créateurs des eaux d'Aix.

L'historien, quatre ans plus tôt, gagnant Milan, où il allait rendre visite à Manzoni, l'avait rencontré au cours de son voyage. De cet abord fortuit, doit naître une solide et durable amitié.

Carqueiranne, voici un siècle, n'était qu'un hameau de pêcheurs. Dans cette thébaïde ensoleillée, « M. Jacob », comme on l'appelait, avait acquis, d'un cafetier de Toulon, un assez vaste « châtelet » lourde construction, aux murailles bossues, aux fenêtres étroites, aux plafonds surbaissés. Un parc amoureusement entretenu, dévalant parmi les fleurs jusqu'à la mer prochaine, était le seul luxe de l'austère demeure.

Entre sa femme, une tante âgée et diaconesse, sa fille Mary et son fils Marc, jouvenceau de dix-neuf ans qui préparait la carrière médicale, l'excellent homme menait en famille, suivant son expression, « une existence chrétienne, sous le regard de Dieu. »

Trente mois auparavant, conduit par son frère, Amédée, Augustin Thierry était arrivé célèbre et quasi moribond.

Le malheur et la renommée lui faisaient escorte.

L'Histoire de la Conquête, « l'Épopée des vaincus » venait de lui apporter la gloire. Le succès du livre à son apparition avait été immense. « M. Thierry, écrivait Sismondi, a réussi à nous révéler des passions, des espérances, des souffrances, un enchaînement de causes et d'effets que personne n'avait jamais soupçonné avant lui. » ¹

D'emblée, l'auteur avait pris rang parmi ces « maré-

1. *Revue britannique*, octobre 1825. *L'Histoire de la Conquête* venait de paraître en trois volumes in-8, chez Firmin Didot.

chaux des lettres », pour lesquels Balzac revendiquera la primauté dans le pays.

Augustin Thierry savourait l'ivresse de ce grand triomphe quand un malheur épouvantable vint s'abattre sur lui. Un soir, au courant d'une longue et fatigante correction d'épreuves, il s'aperçut qu'il venait de perdre la vision de l'œil gauche. Usée par une surexcitation physique et morale perpétuelle, par un excès de travail de cinq ans, sa vue allait s'éteindre à jamais.

Depuis 1822, sa santé toujours délicate était gravement compromise. La maladie avait insidieusement débuté par des crises de gastralgie, des troubles du rein, une diminution de la sensibilité cutanée, bientôt aggravée d'embarras fonctionnels des membres. Il lui devenait malaisé de boutonner ses habits. La marche se faisait irrégulière et saccadée.

Duchenne de Boulogne et Trousseau n'avaient pas encore étudié l'ataxie locomotrice progressive, déterminé ses prodrômes et son évolution.

Les médecins consultés, Esparon, Louis, Lerminier, diagnostiquèrent cependant une altération des centres nerveux, prescrivirent des applications répétées de ventouses sur la colonne vertébrale. Surtout ils ordonnèrent le repos immédiat, la cessation absolue de tout labeur intellectuel.

Augustin Thierry était en pleine composition de la *Conquête*. Il subit les remèdes, mais dédaigna les avertissements.

L'implacable affection, dès lors, précipite ses ravages. En 1823, apparaît le « signe d'Argyll-Robertson », l'abolition des réflexes pupillaires, accompagné de phénomènes prononcés d'amaurose.

Au mois de Juin, le malade se trouvait pour quelques jours à Blois, sa ville natale : « C'est étonnant, dit-il, s'arrêtant devant le jardin de l'Évêché, voilà des acacias dont j'ai bien souvent admiré les grappes blanches... à présent, elles sont roses. »

Hélas ! elles étaient toujours blanches, mais ses yeux congestionnés ne les apercevaient plus qu'à travers un nuage sanguin.

Les atroces douleurs fulgurantes du *tabes* le torturaient, sillonnant les membres inférieurs, remontant du tronc jusqu'à la face. La vue s'obscurcissait. La lecture et l'écriture devenaient de jour en jour plus difficiles...

« Supporte et abstiens-toi, enseigne la morale stoïcienne, oppose à tous les malheurs l'impassibilité d'une âme libre. » Augustin Thierry devait faire sienne, toute sa vie, cette maxime d'Épictète.

L'ataxie poursuivait son cours inéluctable. La nuit finissait de tomber. A peine maintenant, s'il distinguait la blancheur des murs ou la clarté du ciel. De fréquents étourdissements le terrassaient.

« Ma santé décline toujours, mon cher ami, écrit-il le 13 Novembre 1827 à M. d'Espine. Je viens d'essayer le galvanisme, mais sans succès. Il ne me reste plus à expérimenter que les moxas, moyen bien douloureux. Après cet essai, j'aurai parcouru le cycle entier de la médecine. Il ne me restera plus qu'à m'envelopper la tête et à attendre l'événement. Peut-être alors irai-je vous demander un asile et chercher comme dernier remède votre compagnie et le soleil. »

Amédée Thierry terminait son *Histoire des Gaulois*,¹ achevant de débrouiller le mystère de nos origines reculées. Dans une association fraternelle qui souriait à son cœur, par illusion dernière sur ses forces physiques, Augustin rêvait de donner pour pendant à ce grand travail le tableau de ce qu'il appelait nos secondes origines, les origines germaniques, rattaché au récit des invasions qui avaient entraîné la chute de l'empire d'Occident.

Enthousiasmé par ce sujet grandiose, il venait d'aborder toute une série de recherches nouvelles pour retrouver aux sources l'histoire des Goths, des Vandales, des Suèves, des Huns, des innombrables tribus barbares accourues à la curée du monde romain expirant. Le mal impitoyable ne lui permit pas de continuer.

Comme il travaillait un soir de septembre, avec son frère, dans son cabinet de la rue des Grands-Augustins², une profonde syncope l'anéantit soudain.

Le docteur Louis mandé d'urgence, le considéra d'abord comme perdu. Après de longs efforts, l'emploi des révulsifs les plus violents, lorsqu'on parvint à rappeler une ombre de vie dans ce demi-cadavre, Augustin Thierry se réveilla les jambes à peu près paralysées, incurablement et à jamais aveugle.

A trente-trois ans, commençait pour lui cette passion, si l'on ose dire, qui devait en durer vingt-huit encore : passion triomphante puisqu'il en sortit victorieux par

1. Publiée en 1828.

2. Au n° 26. C'est le second logis d'Augustin Thierry à Paris. Il avait d'abord habité, 6 rue des Marais, proche Saint-Germain des Prés.

la vigueur indéfectible de l'âme et la puissance persistante du talent.

L'opinion que formula le docteur Louis était catégorique. Aucun espoir, si le malade n'abandonnait point à l'instant toute pensée de travail. Seuls un repos absolu, le soleil et le grand air pouvaient peut-être lui assurer quelques chances de survie.

Peu de temps auparavant, M. d'Espine s'était rendu à Paris accompagner son fils prendre contact avec la Faculté. A cette occasion, il avait revu Augustin Thierry, insisté dans les termes les plus pressants, pour que son ami, au cas où l'exigerait sa santé, vint s'installer à Carqueiranne.

Au reçu d'une lettre désolée d'Amédée Thierry qui lui disait ses angoisses, il renouvela son invitation. Bien qu'à peine en état de voyager Augustin se trouvait un peu mieux.

Dans les derniers jours d'Octobre 1828, les deux frères se mirent en route pour Hyères.

CHAPITRE II

LES BEAUX JOURS DE CARQUEIRANNE. — IMPORTANCE SENTIMENTALE ATTACHÉE PAR AUGUSTIN THIERRY A SON HABITATION EN PROvence. — LES MARDIS DE M^{me} D'ESpine ET LEURS HABITUÉS. — RÉVISION DE L'*Histoire de la Conquête*, L'ÉDITION DE 1830. — CANDIDATURE A L'INSTITUT. — LE FAUTEUIL DE BOISSY D'ANGLAS. — RÉVOLUTION DE JUILLET. — LE GOUVERNEMENT IDÉAL. — DÉPART POUR LA HAUTE-SAÔNE.

Ce séjour à Carqueiranne, qui devait se prolonger trente mois, a laissé dans la mémoire d'Augustin Thierry une impression très vive de douceur et d'intimité.

Il acheva de s'y lier d'une amitié reconnaissante avec les d'Espine, « cette famille qui, pendant deux ans et demi, a été comme la mienne, pleine de soins et de grâces. »

Il évoque fréquemment dans sa Correspondance des souvenirs qui « tiennent une place sacrée dans mon cœur », vers lesquels il se reporte souvent « avec un plaisir mêlé de tristesse. »

Bien des années plus tard, après la mort de sa femme,

il trouve encore dans leur douceur consolatrice un soulagement à son chagrin :

« J'ai vécu treize ans d'une grande affection, écrit-il alors à M. d'Espine, d'une affection absolue, maintenant qu'elle est brisée par la mort, je cherche celles qui l'avaient précédée. Je me reprends à mes souvenirs de cœur et il y a là, mon cher ami, une grande place pour vous et pour les vôtres. Mon séjour à Carqueiranne marque dans ma pensée et dans ma reconnaissance envers Dieu, comme le signe d'une grâce particulière et d'une bonté profonde pour les trois ans de calme et d'apaisement qu'il m'a donnés. » ¹

Cette importance sentimentale attribuée par le grand écrivain à sa longue habitation en Provence peut donc justifier les développements qui vont suivre et nous révéler en même temps certaines particularités inconnues de sa vie.

Dans l'une des ailes du « châtelet » le mieux exposées au soleil, M. d'Espine avait installé son hôte en deux petites chambres dont la plus grande servait de cabinet de travail.

Sur sa demande, il lui avait en outre trouvé comme secrétaire un brigadier des douanes nommé Alexandre Peyron, doué d'un bagout intarissable, d'une magnifique écriture et d'une orthographe incertaine.

Les premiers temps, l'enragé méthodiste avait essayé d'entreprendre une conversion qui promettait d'être retentissante. Devant l'attitude réservée de son catéchumène, le désolant silence où il se renfermait, ses réponses évasives quant aux lumières de la foi,

1. 23 juillet 1844. Inédit.

l'absence trop certaine en lui de tout signe de la grâce, le prêcheur, demeuré galant homme, avait abandonné son dessein, à regret abdiqué l'espoir de ramener en la voie du Seigneur une âme manifestement encore égarée dans les boursiers de Baal.

Augustin Thierry avait donc cessé bientôt d'entendre d'inutiles exhortations. Des hautes cimes de la théologie, la conversation était graduellement descendue à des sujets plus actuels de politique et de littérature.

Longtemps encore après, les lettres de M. d'Espiné rappellent avec admiration ces causeries où l'historien déployait une verve irrésistible.

Curieux comme tous les aveugles, il s'associait aux goûts, aux affections de ceux qui l'entouraient, les interrogeant volontiers sur les personnes qui fréquentaient la maison, cherchant à deviner leur âge, leur physionomie, leur caractère, heureux de voir confirmer ses jugements par l'opinion de ses amis.

Les occasions ne lui manquaient pas d'exercer ainsi ses facultés intuitives.

Fixés dans le pays depuis une dizaine d'années, les d'Espiné comptaient d'assez nombreuses relations au Pradet, à Costebelle, à Hyères, jusqu'à Toulon. Fort accueillants, ils recevaient en outre leurs amis de Genève ou de Lausanne, tous religieux de marque, pasteurs et membres de consistoires : les Vinet, les Odier, les Monod, les Dunant.

Parfois aussi, survenaient des étrangers, connus d'Augustin Thierry, comme J. J. Ampère, ou simplement désireux de lui être présentés.

D'aucuns, parmi ces derniers, montraient une insistance excessive à obtenir une entrevue.

Leur victime se vengeait alors de leur indiscretion, mettant une gaminerie malicieuse à les entretenir de sornettes : les fâcheux se retiraient déçus, emportant la plus étrange idée d'un écrivain célèbre et candidat à l'Institut.

Certain jour arriva de la sorte une merveilleuse inconnue qui venait d'Italie.

Si les yeux éteints d'Augustin Thierry avaient pu la voir, ils l'eussent aperçue très belle : une figure du Vinci avec l'ovale pur de son visage, son teint de perle, ses yeux immenses et ses cheveux de jais.

La jeune femme revint plusieurs fois : romanesque et patriote, aventureuse, affiliée à la jeune Italie, grande maîtresse de la *Carbonaria*, elle consacrait sa fortune et ses forces — ses grâces aussi, affirmaient les méditants, — à l'affranchissement de sa Lombardie.

Cette magnifique amazone qui plaidait avec exaltation la cause des nations opprimées séduisit l'« avocat des vaincus » toute sa vie très sensible au charme féminin.

Ils se séparèrent à regret, promettant de se revoir et de cette rencontre en effet va naître la précieuse amitié qui doit un jour consoler Augustin Thierry, le sauver de soi-même dans le suprême désastre de sa douloureuse existence.

L'éblouissante enchanteresse s'appelait Christine Trivulce, princesse Belgiojoso.¹

Toutefois, plutôt que les réunions mondaines, ce que préférait l'infirme, c'étaient ses longues stations

1. Sur les relations d'Augustin Thierry et de la princesse Belgiojoso, Cf. notre volume : *Une héroïne romantique, la princesse Belgiojoso*. (Plon, Nourrit et C¹⁰ éditeurs)

de rêverie au bord de la mer, après quelques instants de marche incertaine, au bras d'un serviteur, de son pas fauchant d'axatique.

Assis sur quelque roche moussue, parmi les myrtes et les arbousiers, il écoutait inlassablement la plainte éternelle des flots.

Que disait à sa jeunesse si tôt flétrie le sanglot mugissant des houles ? à ses yeux privés de lumière la splendeur miroitante des eaux ensoleillées ? ¹

« Je vais de temps en temps chez ce pauvre Thierry, écrit J.-J. Ampère à M^{me} Récamier, je lui réjouis le cœur en lui parlant et en l'écoutant sur ce qui nous intéresse tous les deux. C'est un spectacle déchirant que de le voir se traîner en chancelant, appuyé sur un bras, sans yeux, presque sans jambes, la tête saine et la pensée nette. »

Le soir venu, on avait peine à l'arracher à cette contemplation intérieure pleine de songerie funèbre, qui lui donnait cependant ses « dernières heures d'absorption féconde et de repos studieux. »

C'est en effet au travail que l'écrivain aveugle, de

1. Sa promenade favorite le conduisait d'habitude jusqu'à l'éclatant belvédère du fort Penô. Un matin de juillet 1830, Marc d'Espine qui l'accompagnait, signala au narrateur de la conquête normande une escadre prenant le large. C'était la flotte française qui cinglait vers Alger. Le malheureux fondit en larmes. Le tableau d'un autre départ surgissait dans sa mémoire : celui de l'aventureuse expédition chargée de si rudes hommes de guerre, que Guillaume le Bâtard poussait de sa robuste main vers la grève de Hastings. Hélas ! La résurrection du passé avait à jamais pour lui muré le présent dans les ténèbres. (*Souvenirs inédits* d'Amédée THIERRY.)

plus en plus gagné par la paralysie, venait demander un adoucissement à son mal implacable, une consolation au désespoir de sa santé perdue.

Il était arrivé quasi-mourant à Carqueiranne, accablé des plus sombres pressentiments, croyant sa fin prochaine. Cependant, il ne consentait pas à disparaître sans avoir soumis à une révision attentive le grand ouvrage de sa vie : cette *Histoire de la Conquête* qui devait, dans sa pensée, porter témoignage aux générations de son attachement à la science, de son inlassable effort vers le vrai et assurer son nom dans la mémoire des hommes.

La réimpression de 1826 n'avait guère été augmentée que de quelques pièces justificatives. Cette fois, aussitôt que son état le permit, mieux détaché de ses premières impressions, plus capable d'exercer sur son œuvre un contrôle sévère, il en retoucha l'ensemble et les détails, la composition et le style, y apporta de nombreuses corrections, des additions importantes. Et, comme il avait écrit pour l'avenir plutôt que pour le présent, selon le précepte de Thucydide, il tâcha d'effacer dans le fond et dans la forme tout ce qui tenait aux préoccupations du temps, aux ardeurs de la jeunesse, tout ce qui pouvait paraître hasardé, exclusif, passionné.¹

[Ce fut l'édition de 1830, qu'il jugeait alors définitive,

1. « Je me flatte d'avoir fait complètement disparaître ce qui tenait à des préoccupations de jeunesse, ce qu'il y avait dans certains passages d'un peu hasardé quant aux vues, d'un peu acerbe quant à l'expression. » (*Histoire de la Conquête*, avertissement de la 3^e édition, Carqueiranne, 3 février 1830.)

comptant sans les scrupules infinis de l'homme, du savant, de l'artiste.

Il apportait à ce grand travail un soin méticuleux, préoccupé par l'envoi de ses manuscrits à Paris, inquiet de les voir s'égarer en chemin.

Un autre et plus troublant motif d'anxiété était pour lui la situation politique du pays et les graves événements qui se précipitaient.

C'étaient les idées les plus chères à son esprit et à son cœur, la cause défendue de toute son énergie, qu'il apercevait en péril, menacée par un gouvernement de réaction à outrance.

Il avait frémi de colère à l'avènement du cabinet Polignac, ce « ministère Coblenz-Waterloo », salué de ses vœux la fondation du *National*, auquel collaboraient presque tous ses amis : Sautelet, Peysse, Mignet, Armand Carrel, applaudi d'enthousiasme à leur programme de bataille : « Enfermer le gouvernement dans la Charte ou le faire sauter par la fenêtre », inconsolable que la maladie l'empêchât de se joindre à leur « phalange sacrée ».

Il s'emportait en paroles violentes, en éclats indignés. Ses hôtes éprouvaient toutes les peines du monde à calmer cette agitation encore accrue par la mesure qui frappait son frère, brutalement révoqué de ses fonctions de maître de conférences à la Faculté des lettres de Besançon.¹

Les circonstances, en ramenant sa pensée vers un

1. Par Guernon-Ranville, ministre de l'Instruction publique, sur la demande impérative de Mgr de Rohan-Chabot, archevêque de Besançon.

objet plus immédiat et personnel, vinrent heureusement distraire ces alarmes chagrines.

L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres comptait un grand nombre de fauteuils vacants. La docte compagnie devait bientôt procéder aux élections nécessaires pour compléter le chiffre traditionnel de ses membres.

Appartenir à cette élite, siéger sous la Coupole à côté d'un Sylvestre de Sacy, d'un Daunou, d'un Gérando, était devenu le plus cher désir d'Augustin Thierry.

Son entrée à l'Institut représentait à ses yeux la consécration due à ses travaux, la récompense méritée par son malheur et son abnégation.

Les élections s'annonçaient fort disputées. La candidature de l'ancien ami de Saint-Simon rencontrait des obstacles redoutables.

On le trouvait trop jeune, hautement convaincu de libéralisme, suspect au pouvoir comme ami de La Fayette. L'abbé de Montesquiou lui reprochait ses jugements sur l'Église dans l'*Histoire de la Conquête*. Retenu par son mal à l'autre extrémité du pays, l'infirme ne pouvait venir à Paris défendre sa chance.

Une première fois, il eut la déception d'échouer contre Félix Lajard, l'historiographe de Mithra.

Une seconde tentative fut plus heureuse.

Ses amis, Daunou, Villemain, Abel Rémusat, Des-
tutt de Tracy, et le plus illustre d'entre eux, Chateaubriand, menaient avec dévouement en sa faveur la plus ardente campagne.

Pour plaider « la double cause du génie et du mal-

heur », La Fayette écrivit des lettres vraiment touchantes.

Tant de nobles efforts ne restèrent point stériles. Le 7 mai 1830, Augustin Thierry fut élu au fauteuil de Boissy d'Anglas, vacant depuis bientôt quatre ans.

Le bonheur et la fierté qu'il en éprouva furent grands. L'allégresse lui rendit un instant comme un fantôme de santé :

« Je suis charmé que l'Académie ait fait du bien à votre frère, écrit Guizot à Amédée Thierry. Je l'espérais un peu : qu'il passe encore l'hiver à Carqueiranne, évidemment, il s'en est bien trouvé. Je lui ai envoyé le vieux poème de Walther et Hiltgund à la cour d'Attila. Il veut en tirer un article pour la *Revue Française*. Je désire fort qu'il le fasse et tous ceux qu'il voudra. »¹

Trois semaines plus tard, l'« exilé de Carqueiranne » apprenait avec transports la révolution qui culbutait le trône des Bourbons.

L'établissement du nouveau régime, la monarchie constitutionnelle à l'anglaise sous un « roi-citoyen » comblait tous ses vœux. Il y voyait avec l'idéal des gouvernements le triomphe des principes de 1789, la victoire du Tiers-État, la conséquence et la fin nécessaire de nos traditions nationales, l'éclatante justification de ses théories historiques. Il en salua l'aurore avec ivresse comme il en pleura la chute avec désespoir.

A ses yeux, les *Trois Glorieuses* n'étaient pas seulement les journées du peuple, mais celles aussi des penseurs, des philosophes, des historiens qui en avaient assuré les trophées.

1. 14 juillet 1830. Inédit.

A l'exemple de ces communes, dont il avait retracé l'histoire, la France venait d'imposer sa volonté à l'autorité seigneuriale. Les Francs et les Gaulois, ces deux races opposées par la conquête, se réconciliaient enfin.

Il n'existait plus ni maîtres, ni sujets, seulement des Français et le roi des Français. L'œuvre inachevée par la Révolution, 1830 la couronnait en fondant la liberté.

Par un juste retour, ceux qui furent à la peine arrivent à l'honneur. Successivement Thiers, Villemain, Cousin, vont devenir ministres. Guizot l'est déjà et l'un de ses premiers choix appelle Amédée Thierry à la préfecture de Vesoul.

A l'heure où le pays tout entier frémissait d'un souffle de renouveau, l'initiateur du grand mouvement historique qui semblait triompher ne pouvait demeurer enterré au fond de la Provence. Parvenus au pouvoir, nantis de places et de titres, ses compagnons de lutte. croyait-il, devaient avoir à cœur de ne point l'oublier. Il sentit cependant la nécessité de se rapprocher d'eux.

Auprès des amis de la veille, devenus les puissants du jour, son frère était un intermédiaire tout désigné par sa charge et par son affection. Dès son arrivée à Vesoul le nouveau préfet avait insisté pour l'appeler à ses côtés. Il redoubla d'instances à la fin de l'hiver.

Augustin Thierry décida son départ au commencement d'avril 1831.

CHAPITRE III

AUGUSTIN THIERRY A VESOUL. — ILLUSIONS ET PROJETS. — AUX EAUX DE LUXEUIL. — L'AMIRAL DE QUÉRANGAL ET SA FILLE JULIE. — UNE ÉLÈVE DE M^{me} CAMPAN. — LES AMBITIONS D'UNE INTELLECTUELLE. — DE L'ADMIRATION A L'AMOUR. — LE BONHEUR DANS LE MARIAGE.

N'en déplaie au distique qui vante ses attraits :

*Vesulium colles inter subsoedit amoenas
Fertile deliciis ingeniisque solum,*

pillée par Barberousse, saccagée par les Grandes Compagnies, incendiée par les Allemands de Polwiller, les Espagnols de Velasco, les Français de Tremblecourt, Vesoul cruellement dévastée au cours des siècles, n'a jamais passé pour une ville attrayante.

Point de monuments d'art : maisons d'autrefois, palais d'évêque ou de magistrat, église, hôtel de ville : la Renaissance, à son déclin, n'y a laissé aucun de ces délicats bijoux ciselés qu'elle a prodigués à Luxeuil ou à Besançon.

Construit vers 1820, l'hôtel de la Préfecture est une

lourde bâtisse morose. En 1830 cependant, un assez beau jardin, aujourd'hui morcelé, l'enveloppait de ses frondaisons, lui faisant aux beaux jours une parure de fleurs et de feuillages.

Appelé par ordonnance du 6 août 1830 à recueillir la succession de M. Lebrun des Charmettes dans le grand mouvement de réorganisation administrative, œuvre de Guizot, qui mit à pied 76 préfets sur 86 et 196 sous-préfets sur 277, Amédée Thierry s'y était aussitôt installé.

Il n'était pas un étranger pour ses administrés. Son enseignement à la Faculté des lettres de Besançon avait fait apprécier en Franche-Comté son talent et son caractère. Il connaissait le département où l'appelait la confiance du ministre, comptait d'assez nombreuses relations à Faverney, à Lure, à Vauvillers.

Le nouveau préfet — un préfet de la *Résistance* — trouvait une situation difficile. Il avait à combattre « le tumulte des prétentions personnelles, des animosités locales, des importances vaniteuses, des impatiences aveugles qui n'avaient pas obtenu satisfaction ¹. »

A Luxeuil, les républicains — on disait les factieux — s'agitaient, refusant le paiement de l'impôt. Des intrigues légitimistes se nouaient dans l'arrondissement de Gray, le clergé des campagnes prenait volontier son mot d'ordre près des évêques ultras rassemblés en congrès à Fribourg.

Il fallait sévir, suspendre les maires hostiles ou incapables, préparer les élections futures, organiser

1, Guizot.

la garde nationale, ce rempart du nouveau régime.

Ce labeur ingrat mais absorbant se prolongea durant sept mois. L'avènement du ministère Casimir Périer, le calme revenu dans son département, l'établissement d'un gouvernement stable après les appréhensions du début rendirent enfin au préfet quelque tranquillité. Désormais assuré de l'avenir, il put renouveler affectueusement à son frère l'offre d'une retraite paisible à son foyer.

Nous savons avec quel enthousiasme Augustin Thierry avait accueilli la révolution de Juillet, les certitudes qu'il y pensait reconnaître, les réalisations qu'il en attendait.

Tout admirateur qu'il soit de La Fayette et bien que resté en bons termes avec Laffitte, il est de cœur et d'esprit avec le parti de la *Résistance*.

Pour lui, la révolution a été close le 9 août par la révision de la Charte et l'élection de Louis-Philippe. Les hommes du *Mouvement* ne lui inspirent qu'inquiétude et méfiance.

La rentrée au pouvoir de ceux qu'il considérait comme « les meilleurs garants de nos libertés politiques ¹ », lui rendit toute sa confiance. Accompagné par Marc d'Espine, il se mit joyeusement en route pour Vesoul où il arriva le 22 avril, après un voyage fatigant coupé à Lyon par un arrêt de cinq jours.

Séparés depuis si longtemps, les deux frères se revoyaient avec bonheur. Augustin trouva préparé pour le recevoir un appartement de trois pièces ouvrant sur une sortie particulière. Les couverts odorants du

1. Avec le cabinet Casimir Périer (11 mars 1831)

jardin lui ménageaient un asile propice à la rêverie comme au travail.

Dans ses entretiens avec Amédée, il se montrait plein de foi dans l'avenir.

Bien jeune encore, son cadet semblait promis aux plus hautes fonctions publiques. Membre de l'Institut, proclamé alors le plus grand historien de son temps, lui-même était entré déjà dans la gloire. Et cette gloire, pouvait-il supposer, touchait à peine à son aurore.

Dédaignés ou suspects sous la Restauration, les historiens tenaient enfin leur revanche. Ils se partageaient les premières charges de l'Etat, les plus éclatantes faveurs du régime.

Tous, Mignet, Thiers, Villemain, Guizot, étaient des amis, des compagnons de lutte ou de travail. La pairie attendait Villemain et pour Guizot, ministre d'hier, nul n'était mieux désigné demain pour une présidence du Conseil.

Augustin Thierry connaissait ses vastes projets, sa volonté de « ranimer et répandre le goût de l'étude de notre histoire nationale », d'organiser la science historique comme un véritable pouvoir et d'ordonner la recherche « intégrale » du passé.

Quand de tels desseins viendraient à s'accomplir, que ne pouvait-il espérer, lui, l'un des maîtres reconnus parmi les maîtres, et que ne devait-il pas attendre?...

Il était aveugle cependant. Mais sacrifiés par dévouement à la science, ses yeux perdus ne devenaient-ils pas un titre de plus à la reconnaissance du pays? Sa ferme volonté n'avait-elle point prouvé qu'elle demeurerait maîtresse d'un corps débile?

La cécité n'est pas un obstacle absolu. Milton aveugle avait continué d'exercer son emploi au *High Council* — la cécité sans doute, mais la paralysie?

Celle-ci poursuivait sa marche envahissante. Les derniers traitements essayés à Carqueiranne n'avaient apporté aucune amélioration. A peine si l'ataxique traînait encore quelques pas incertains.

Il luttait cependant de tout son courage contre la souffrance qui le tenaillait, le mal qui le condamnerait sans appel à la déchéance physique.

Un médecin de Besançon, le docteur Bessières, promit merveilles des eaux de Luxeuil. Amédée l'y conduisit en juin : une suprême tentative s'imposait.

S'il ne devait point y recouvrer la santé, il allait en ramener la compagne bien-aimée de sa vie.

Tous les baigneurs de Luxeuil, les touristes de passage, connaissent, au moins de vue, la maison du cardinal Jouffroy, construite au xv^e siècle par le conseiller de Louis XI, sa façade sévère, ses fenêtres aux meneaux sculptés, son merveilleux balcon ajouré, sa tourelle à pans coupés, décorés de masques et de cartouches, dernier vestige du gothique expirant, envahi, déformé déjà par les enjolivements de la Renaissance.

En 1831, ce logis historique appartenait à deux vieilles demoiselles très pieuses et très charitables, M^{lles} Éléonore et Désirée Fressigne, qui hébergeaient cette année là des hôtes de distinction, des amis parisiens mais bretons d'origine, l'amiral de Quérangal et sa fille Julie.

De bonne et vieille famille morbihannaise, apparenté aux Leuze, aux Fontenay, aux Aigremont, Pierre-

Maurice-Julien de Quérangal avait pris sa retraite en 1818, major de la marine à Rochefort, avec le grade honoraire de contre-amiral.

Bien qu'aucun titre de noblesse ne précédât sa particule, il avait dû cependant fournir ses preuves pour entrer dans l'aristocratique *Corps Bleu*. Jeune lieutenant, il avait servi sous le bailli de Suffren, fait la campagne des Antilles avec d'Estaing et, capitaine de vaisseau sous l'Empire, un moment attiré sur lui l'attention du maître par une action héroïque.

Cerné en 1808, avec trois frégates, dans le pertuis de Maumusson, par une flottille anglaise, sommé de se rendre, il finissait par se dégager après un combat inégal et ralliait Rochefort sur son dernier bâtiment fracassé et coulant bas.

Dans la bataille, un boulet frappant son banc de quart, un éclat lui avait crevé l'œil droit, arraché la moitié du visage, si bien que le vieux loup de mer passait pour l'officier le plus défiguré de la marine française.

Demeuré veuf, chargé de trois filles, dont l'aînée, Éveline, était entrée en religion au couvent de Picpus, il vivait modestement à Paris, rue de Bellefond, avec la cadette, des quartiers de sa pension de retraite, jointe au médiocre revenu de quelques métairies au pays vanetais.

Julie de Quérangal avait alors trente-deux ans. Petite et fluette, des pieds et des mains d'enfant dont elle se montrait fière, un visage aux traits menus sous d'abondants cheveux châtons coiffés en « demi-bandeaux », éclairé par de grands yeux noirs un peu fiévreux, on pouvait presque la trouver jolie. Mais le teint blême et comme délavé, semé parfois de plaques

cireuses, annonçait une santé chétive, déjà menacée par le cancer.

Instruite et déliée d'intelligence, se piquant de bel esprit, elle avait reçu une éducation brillante à la Maison impériale d'Écouen, sous la direction illustre de M^{me} Campan. Néanmoins, en dépit de tant d'avantages, la trentaine était venue sans qu'elle eut trouvé à s'établir. Sous la Restauration comme à présent, les épouseurs étaient rares pour les fiancées sans dot. Ayant le sentiment et l'ambition de ses mérites, la jeune fille par surcroît se montrait difficile.

De ses rapports avec la Surintendante, elle avait conservé l'amour des lettres et le penchant d'écrire : inclination véritable qu'était venue fortifier encore son intimité avec M^{me} Mélanie Waldor.

Mil huit cent trente et un ! toute une pléiade de femmes auteurs se lève à l'horizon littéraire. C'est l'année où débutent George Sand et Anaïs Ségalas. M^{me} Tastu a donné ses *Oiseaux du Sacre*, Mélanie Waldor publie son premier roman : *l'Écuyer d'Auberon* M^{mes} Desbordes-Valmore et Delphine Gay sont en pleine réputation. Julie de Quérangal brûlait de marcher sur leurs traces.

L'arrivée d'Augustin Thierry, bientôt connue dans la petite ville, éveilla son plus vif intérêt. Elle professait pour l'historien une enthousiaste admiration. Dans une lettre à sa cousine Laurence, plus tard M^{me} de Tréveret, elle s'avoue « transportée » par la lecture de la *Conquête*.

Comment arriver jusqu'à lui, le connaître, s'en faire apprécier ? Julie de Quérangal s'ouvrit de son désir à M^{lle} Désirée.

Au nombre de ses parents, l'obligeante vieille fille comptait un cousin, M. Galmiche, conseiller de préfecture de la Haute-Saône qui, par fortune, se trouvait à Luxeuil. Il connaissait naturellement son préfet et se chargea des présentations.

Tous ceux qui l'approchèrent : Nisard, Loménie de Brienne, Renan, l'abbé Perraud, le père Gratry, l'ont constaté, Augustin Thierry possédait un charme de séduction incomparable.

Causeur éblouissant, il s'exprimait avec une étonnante poésie de pensées et de mots. Science, histoire, musique, anecdotes, souvenirs de jeunesse, il abordait tous les sujets avec un enchantement égal, d'une parole souple, élégante, colorée, nerveuse et noble.

« Cet aveugle connaît tout, sait tout, se souvient de tout, écrira Loménie de Brienne : ce qu'il n'a pas vu avec les yeux du corps, il l'a vu avec les yeux de l'esprit » — et si l'on veut des témoignages féminins, la comtesse de Circourt, M^{mes} de Tracy, de Corcelle, après lady Hollond et la princesse Belgiojoso, ont loué « sa conversation sans pareille, toujours lumineuse, sans apprêts, éveillée à la plus sérieuse intimité ».

Dès leur première rencontre, M^{lle} de Quérangal fut conquise et l'écrivain, de son côté, insensiblement gagné par une sympathie grandissante, commença de fréquenter chez M^{lle} Fressigne.

Que se passait-il en Julie ? Il n'est point téméraire de le présumer d'après ce que nous connaissons d'elle.

Elle vient d'accomplir trente ans, mais de santé précaire, moins sensuelle que cérébrale, elle n'est vraiment curieuse que d'intelligence.

Idéaliste et romanesque, le rôle d'ange gardien, de

providence d'une âme d'élite exalte son imagination, comme la pensée flatte son orgueil d'associer son nom à un grand nom, sa vie à une vie de douleur et de gloire.

Ambitieuse enfin, pour cette carrière des lettres qui l'attire, n'est-elle point assurée de trouver en son mari le guide le plus sûr, le plus précieux des conseillers, qui la secondera de son influence, aplanira pour elle la route pénible des débuts.

Pour Augustin Thierry, voici longtemps déjà que lui pèse une solitude d'autant plus cruelle à ses infirmités. De nature infiniment affective et tendre, il a toujours recherché la société des femmes, subi profondément leur influence.

S'il a dû renoncer à l'amour, il continue de rêver ardemment à ce qui serait une amitié conjugale fondée sur l'étroite communion des esprits et des cœurs. La présence de M^{lle} de Quérangal, ses longues causeries avec elle, l'intimité intellectuelle établie entre eux accroissaient encore ce désir de toute la puissance d'un bonheur entrevu.

Par pudeur d'infirme, il se taisait pourtant, trop fier pour avouer le sentiment, à ses yeux sans espoir, qui l'avait envahi. Amédée Thierry était retourné à Vesoul, le séjour de l'amiral à Luxeuil s'achevait. Ce fut M^{lle} Fressigne qui hâta le dénouement souhaité de part et d'autre.

Avait-elle, comme il est probable, reçu confidence de Julie, ou bien obéit-elle à quelque mystérieuse suggestion d'intuition féminine? Quoi qu'il en soit, elle avertit Augustin Thierry que sa demande, s'il la formulait, serait certainement agréée.

A la fin d'août, les fiançailles furent officiellement annoncées et le mariage célébré le 7 novembre, en l'église Notre-Dame de Luxeuil¹.

Pendant treize années d'une union sans nuage, en dépit de boueuses calomnies dont on regrette de trouver l'écho sous la plume étourdie d'Edmond Got, M^{me} Augustin Thierry allait être pour son mari la meilleure, la plus dévouée des compagnes, et, comme il le répétera bien souvent lui-même, « toute sa raison d'être et tout son intérêt de vivre ».

! A cette occasion, le poète franc-comtois Auguste Demesmai, adressait à l'épousée ces vers, dont les derniers devaient être, pour elle, tristement prophétiques :

« Va, je sens tout le prix d'être ton Antigone,
De braver avec toi le destin irrité,
De rendre quelque joie à ce front qui rayonne
Des splendeurs de la gloire et de l'adversité.
Qu'importe qu'à tes yeux la clarté soit ravie,
C'est assez que l'un voie, alors qu'on marche à deux.
L'amour, flambeau de l'âme, éclairera ta vie,
Sa divine clarté nous vient aussi des cieux.
Et lorsque surgiront les jours de la tempête,
A l'horizon en feu, quand l'éclair brillera
Dans mon sein palpitant, tu cacheras ta tête
Peut-être, en me frappant, la foudre t'oubliera. »

CHAPITRE IV

PREMIÈRES DÉCEPTIONS. — UNE PHASE DOULOUREUSE DANS LA VIE D'UN GRAND ÉCRIVAIN. — INDIFFÉRENCE ET OUBLI. — À LA POURSUITE D'UN EMPLOI. — DE LA COLÈRE AU DÉSESPOIR. — AFFLIGEANTE CORRESPONDANCE AVEC VILLEMALIN. — LE FORMALISME DE GUIZOT. — SUR LE POINT DE RENONCER À L'HISTOIRE.

Les nouveaux mariés s'étaient provisoirement installés à la préfecture, attendant, comme il s'en croyait assuré, que l'historien de la Conquête normande fut bientôt pourvu à Paris de quelque emploi dans l'Université reconstituée.

Lors des réceptions officielles, M^{me} Augustin Thierry — *Notre-Dame de la Préfecture*, l'avait surnommée M^{me} Guizot — aidait à faire les honneurs son beau-frère demeuré garçon. Ces dîners et ces bals obtenaient grand succès. À côté des fonctionnaires commençaient à s'y montrer les meilleures familles du département, les Mandre, les Marmier, les Audifred, ralliées au nouveau régime par le tact et la bonne grâce de son représentant officiel.

Augustin Thierry n'y paraissait que rarement, retenu à la chambre par son misérable état de souffrance.

Elles aussi, les eaux de Luxeuil s'étaient montrées inefficaces.

Pour cette année 1832, je lis en effet sur son journal de santé ¹ :

Il ne peut marcher sans être soutenu sous les deux bras. Après quelques minutes de marche, il est averti de s'arrêter par un battement de cœur. Cette disposition est surtout remarquable dans les promenades qu'il essaie après les repas. Il éprouve des symptômes de suffocation dans les grandes chaleurs et de temps en temps, lorsque sa chambre est trop chaude ou qu'il s'imagine qu'elle doit être telle. L'imagination et la préoccupation sont pour beaucoup dans ces accidents.

De graves préoccupations matérielles et morales achevaient d'épuiser ce corps miné par la maladie, troublaient la sérénité consentie de ce puissant cerveau.

Il était arrivé dans la Haute-Saône toujours hanté du grand dessein entrevu naguère, rêvant d'écrire l'histoire des Invasions germaniques. Sur sa demande, Amédée Thierry avait fait fouiller les archives, les bibliothèques publiques de Vesoul et de Besançon. Recherches vaines qui n'avaient donné aucun résultat, mis à jour nul document utile.

L'historien désabusé s'était rendu compte qu'un si grand monument ne pouvait, faute de ressources,

1. Ce journal de santé, rédigé avec le plus grand soin, à partir de 1844, par le secrétaire et médecin d'Augustin Thierry, le docteur Gabriel Graugnard, fournit également, pour les années qui précèdent, de précieuses indications auxquelles il a déjà été recouru dans ce récit.

s'édifier en province. Il lui fallait retourner à Paris et les moyens lui manquaient pour s'y établir si modestement que ce fut.

Sans fortune, l'amiral de Quérangal n'avait pu donner aucune dot à sa fille et ses droits d'auteur, aux revenus aléatoires, constituaient les seules ressources de l'écrivain. Sa pension sur la liste civile ¹ avait disparu dans la tourmente de Juillet et pour comble d'infortune, l'indemnité annuelle de 2.000 francs accordée par Guizot avait cessé d'être payée après son départ du ministère.

Dans cette extrémité, un instant, sur le conseil d'Arnold Scheffer, Augustin Thierry songea à écrire un abrégé de l'*Histoire de la Conquête* en un volume. Il renonça à cette idée « sur l'avis des libraires qui pensaient qu'une telle publication diminuerait de beaucoup la vente de l'ouvrage complet ».

L'arrivée aux affaires du cabinet Soult lui rendit un moment toutes ses illusions.

Parmi les nouveaux ministres, et les plus influents, il ne comptait que des amis. Il avait connu Barthe au *Globe*, Thiers, en même temps que Mignet, à l'Arsenal, fréquenté chez le duc de Broglie au temps de sa jeunesse. Guizot enfin, devenu grand maître de l'Université, allait pouvoir sans plus tarder réaliser ses projets grandioses, et l'un des premiers qu'il voudrait s'associer serait certainement celui auquel il multipliait les assurances du plus affectueux dévouement :

1. En 1826, une pension de quinze cents francs lui avait été accordée sur les fonds de la Direction des Beaux-Arts.

Paris, 25 Octobre 1831 ¹.

J'ai l'air d'avoir bien des torts envers vous, mon cher Amédée, et je m'en désole. Vingt fois, j'ai voulu vous écrire et n'en suis pas venu à bout. Vous pouvez savoir que je suis très occupé, je suis encore bien plus dérangé et je perds bien plus de temps que je n'en emploie.

Aujourd'hui, je vous écris de la Chambre, aux bruits des murmures de l'extrême-gauche que Charles Dupin impatiente. Pardonnez-moi donc tous mes retards et croyez que votre frère et vous, n'en avez pas moins occupé très souvent ma pensée. Je prends peu d'amis et ne les quitte jamais.

Je ne connais pas M^{lle} de Quérangal, mais ce qu'elle fait m'apprend ce qu'elle est, et je félicite notre pauvre Augustin de son excellente fortune. Il a raison de s'y confier et vous de le lui conseiller. Qu'il prenne au vol un peu de bonheur en ce monde.

J'aurai un vrai plaisir à le voir, car j'espère bien que nous le reverrons ici. Vous faites merveille de le prendre avec vous et de ne plus vous en séparer. Vous aurez vous-même un intérieur qui vous manque.

Je voudrais bien que nous réussissions à arranger enfin à votre frère une situation passable. J'en ai parlé, j'en parle, j'en parlerai. Nous viendrons à bout de quelque chose. Par malheur le temps s'écoule et je m'impatiente comme vous. Dites-lui que nous l'aimons toujours, que nous lui demandons de parler de nous à M^{lle} de Quérangal et comptez sur mon amitié, comme je compte sur la vôtre.

Tout à vous,

GUIZOT.

Augustin Thierry pouvait d'autant mieux croire au rapide accomplissement de ces promesses qu'à peine installé, le ministre chargeait sa femme de les renouveler en son nom.

C'est moi, monsieur, écrit M^{me} Guizot, qui suis priée de vous répondre, car mon mari est, vous pouvez le penser, bien occupé en ce moment. Au reste, ces occupations lui sont agréables et chères, il aime à se retrouver au milieu de ses anciens collègues, de ses vieilles habitudes universitaires, à se sentir appelé à réaliser tant de projets, tant de désirs qui ont depuis longtemps fermenté dans toutes les têtes scientifiques.

Il est aussi heureux de penser qu'il pourra, dans sa nouvelle position, rendre quelques services à des personnes dont la carrière fut longtemps la sienne et dont l'amitié est encore un de ses biens les plus précieux. Cherchez, monsieur, ingéniez-vous à voir comment il pourrait vous être utile. Il pense beaucoup à vous et vous prie d'y penser vous-même. Mandez-nous toutes vos idées sur votre position et sur les améliorations qu'elle pourrait recevoir. Ce serait un beau jour pour M. Guizot que celui où il vous tirerait de peine pour le présent, d'inquiétude pour l'avenir.

Ce n'est pas seulement du premier trône restauré que datent les grandes ingrátitudes. L'initiateur de la renaissance historique en France va connaître à son tour l'indifférence et l'oubli. Successivement il verra élever aux plus hautes charges de l'État ses émules ou ses amis : Barante, ambassadeur en Russie ; Mignet, directeur des archives aux Affaires étrangères ; Villemain, vice-président du conseil royal de l'Université, désigné pour la pairie.

Et pendant qu'ils grandissent ainsi, lui, trois années

encore, restera dédaigné à Vesoul, en posture humiliée de quémendeur qu'on promène et qu'on lanterne. Il en souffre dans son orgueil justement blessé, plus encore dans sa confiance trahie, ses affections déçues.

Alors commence l'un des plus douloureux épisodes de cette vie douloureuse : véritable crise morale dont on suit les progrès attristants dans la correspondance qu'on va lire.

Sa première pensée a été de rentrer dans l'Université.¹ Sur la foi des assurances de Guizot, il a demandé, certain de l'obtenir, un poste d'inspecteur d'Académie vacant à Paris, prié Villemain de suivre l'affaire et d'intervenir au besoin.

Celui-ci lui adresse le 31 octobre cette réponse bien hésitante sous les formules et les protestations :

Mon cher ami,

Je ne t'envoie pas une lettre que je t'avais écrite parce que j'ai vu depuis ton excellent frère qui n'est pas moins excellent préfet. Ne m'accuse pas, je n'oublie pas plus tes intérêts que tes beaux récits. Je viens encore d'en causer avec M. Guizot qui est toute estime et toute amitié pour toi.

Voici les faits : mon cher ami, tu pourrais être nommé inspecteur à Paris, mais il paraît bien difficile que cela n'exige pas quelque résidence. J'en serai charmé, moi, mais avec quatre mille francs et ta pension, vivras-tu à

1. A sa sortie de l'École Normale en 1813, Augustin Thierry avait d'abord été professeur au collège de Compiègne. L'abbé de Montesquiou le révoquait en 1814, après la publication de sa brochure : *Sur la réorganisation de la Société européenne*, écrite en collaboration avec Saint-Simon.

Paris aussi commodément qu'à Vesoul. Auras-tu jardin, repos, domestique suffisant? Le mieux serait de te donner un titre qui entraînaît seulement quelques rapports par écrit, quelque programme, quelque instruction que tu dicterais à loisir et que nous exécuterions religieusement. Voilà, mon cher ami, ce que M. Guizot fera, j'espère, si tu ne me donnes pas quelque autre idée.

J'ai appris avec joie que tu travaillais et que bientôt un volume serait achevé. Rome et ses destructeurs goths, c'est un admirable sujet que Buat, Gibbon, etc., ont manqué. Le règne de Théodoric te fournira bien des choses neuves. As-tu lu le panégyrique d'Ennodius sur lequel j'ai demandé un travail aux candidats de l'agrégation d'histoire? Mais que dis-je là? Tu aurais tiré des trésors de Symnaque, de Boèce, de Cassiodore...

[Les semaines puis les mois disparaissent. Rien et toujours rien. La place espérée est donnée à un autre. On ne répond même plus à ses lettres. Le découragement et la colère commencent à gagner l'historien :

Trois mois passés dans l'attente et trois lettres sans réponse : voilà où j'en suis, mets-toi un seul moment à ma place. J'avais espéré que l'inspection vacante ne serait pas donnée, elle vient de l'être et à qui? *Frangere, miser, calamos*. Puisque le précaire et l'éventuel continuent à peser sur moi, il faut que je songe sérieusement à mettre mes instants à profit. Adieu les longues études ; elles sont trop ingrates. Elles m'ont fait perdre la vue et ne m'ont pas donné de quoi inspirer à mes amis un peu de résolution en ma faveur.

L'amitié de Villemain, sincère autant que nonchalante, s'émeut à cet appel de détresse. Il tâche de son

mieux à reconforter le désespéré, plaide les circonstances atténuantes.

Paris, le 31 Janvier 1833.

Mon cher ami,

Je te réponds tout de suite, ne pouvant faire mieux. Je veux au moins que tu ne doutes pas de mon zèle et de mes vœux. La bienveillance, l'estime de M. Guizot sont toujours les mêmes. Il souhaite vivement te faire une position, mais il ne l'a pas cru possible pour l'inspection qui exige un service de voyage et d'activité. Ajoutons, mon cher ami, que sa longue indisposition, l'accablement d'affaires qui a suivi et depuis quelques jours, une maladie grave de M^{me} Guizot, tout cela le préoccupait et rendait plus difficile l'accomplissement d'une chose qui n'est pas dans le courant de chaque jour.

Que cela ne te fâche pas. Mon cher ami, ne te crois ni oublié ni méconnu, mais je te dis les causes de retards. Je vais au premier moment calme lui proposer un arrangement qui ne te satisfera qu'à demi, qui est insuffisant, médiocre, mais qui enfin vaut mieux qu'une attente sans résultat. Au reste, mon cher ami, quand tu parles de tes amis au pouvoir, ne songe pas à moi. Je n'y suis pas, Dieu merci ! J'ai le travail fatigant et peu distrayant d'une place administrative¹, je parle quelquefois à la Chambre des pairs, où je te remercie de m'avoir remarqué, mais je n'ai aucun crédit, aucune puissance pour obliger un peu en grand mes amis.

Mon cher ami, ta mélancolie m'afflige, ne renonce pas à tes travaux, tourne un peu ta pensée vers l'avenir. Tu as fait un ouvrage admirable et tu peux encore travailler.

1. La vice-présidence du conseil royal de l'Université à laquelle il avait été appelé dès le 14 août 1830

Entreprends quelque chose qui ne soit pas trop étendu, pas de haute mer, suis la côte, décris ce que tu voudras, mais avec cette expression vive et profonde, ce vrai passionné qui t'appartient. Écris la vie d'Attila, d'Alaric, le christianisme des Gaules, la chute de l'empire d'Occident, tout ce qu'il te plaira. Sois sûr d'être intéressant et lu.

Si tu ne t'ennuies pas de dicter pour moi, réponds-moi, excite mon zèle, fais-moi honte de n'avoir rien obtenu et crois-moi ton bien dévoué par invariable amitié, comme par respect pour ton rare talent beaucoup plus inaccessible que la pairie.

VILLEMMAIN.

Un semestre encore d'attente vaine, d'énervement croissant. L'« arrangement » annoncé tout proche n'est pas encore intervenu. A force d'y réfléchir, Augustin Thierry croit avoir débrouillé l'énigme, trouvé la raison pour laquelle les portes de l'Université restent closes devant lui.

Il n'est pas agrégé et connaît l'esprit formaliste de Guizot, rigide observateur de tous les règlements. Qu'à cela ne tienne. Non sans ironie, il se déclare prêt à subir les épreuves du concours, précise en même temps les raisons qui font une nécessité de son retour à Paris.

« S'il est devenu impossible de faire pour moi ce qui était formellement projeté, il y a un an, dis-moi quelle est la cause de cette impossibilité ? ¹ Mon frère croit que tous les obstacles viennent de ce que je ne suis pas agrégé, mais, lorsqu'il m'en parle, je lui dis qu'il plaisante et, à mon avis, un pareil prétexte ne serait qu'une plaisanterie. Fauriel n'était pas agrégé,

1. A. Villemain, Luxeuil, 31 août 1833. Inédit.

il n'était pas même bachelier ès-lettres, lorsque M. de Broglie, bien autrement à cheval que M. Guizot sur les règlements universitaires, l'a nommé professeur de la Faculté.

« Ce qui a été possible pour l'un, ne l'est-il pas pour l'autre? Et du reste, si l'on y tenait absolument, je pourrais ne présenter aux épreuves de l'agrégation. Il serait curieux de voir siéger là un membre de l'Institut.

« Sérieusement, mon cher ami, je te prie de rappeler à M. Guizot, avec toute la chaleur de cœur dont tu es capable, les promesses réitérées et l'état d'angoisse continuelle où me met cette longue incertitude. Rien n'est plus précaire que ma situation. Si mon frère changeait de résidence, je ne le suivrais pas, et, faute de pouvoir habiter Paris, je serais forcé de m'enterrer dans le village de Luxeuil, où je suis maintenant à prendre les eaux.

« Voilà, si vous m'oubliez, quelle est ma seule perspective, voilà le brillant avenir qui me récompense de mes travaux.

« A part toutes les considérations d'amitié, en ne regardant que les intérêts de la science que comme chefs de l'Instruction publique, vous devez avoir en vue, crois-tu que ma présence à Paris serait inutile aux études historiques? Elles sont tombées au plus bas par votre retraite à tous, et, si vous avez un reste d'amour pour elles, vous me ferez une position telle que je puisse employer ce qui me reste de forces à conserver nos traditions qui se perdent, à sauvegarder la méthode et le style en histoire.

« Tu verras ce que je puis faire encore par l'article

que j'ai envoyé à la *Revue des Deux Mondes* ¹. J'avais entrepris bien autre chose que cette série de morceaux détachés. Mais, après deux ans de recherches, j'ai senti qu'un grand ouvrage ne pouvait se rédiger en province, j'ai renoncé à ma grande histoire des Invasions germaniques, et je me suis mis à écrire de *Nouvelles Lettres sur l'Histoire de France* ². C'est un travail de désespoir, et mon éloignement de Paris me condamne à ne rien faire de mieux : le public saura pourquoi.

« Si pour de bonnes ou de mauvaises raisons, l'Université me repousse, M. Guizot a le pouvoir de me ramener à Paris, en m'accordant le maximum des pensions littéraires. Pour cela il n'a besoin qu'à prendre conseil de lui-même et de la justice. »

Villemain répond à son ami quelques jours plus tard, pour lui apprendre le projet inattendu auquel s'est arrêté le ministre. Sa lettre embarrassée abonde en réticences. On le sent contraint, mal content de soi, assez honteux de plaider le pire.

« M. Guizot t'a écrit ou va t'écrire son projet. Ce n'est pas une place, ni une faveur, je le sais, mais un travail. Ce travail, s'il ne t'ennuie pas, peut être d'une véritable originalité et serait pour toi un grand moyen d'aisance.

« Mon cher ami, je conçois ton désir, ton besoin, ta passion de revenir à Paris. Il faut seulement pour toi Paris avec assez de fortune et pour cela il te faut le produit d'un travail extrêmement populaire

1. Les Enfants de Chloter I^{er}, le premier des *Récits des Temps Mérovingiens*, publié dans cette *Revue*, le 1^{er} août 1833.

2. Titre primitif des *Récits des Temps Mérovingiens*.

comme l'Abrégé d'histoire que te propose M. Guizot ¹.

« Quant à ton projet d'agrégation, c'est une plaisanterie. Tu es agrégé à la corporation de Tacite, Commines, Machiavel, de Thou, Voltaire, etc., etc., corporation fort diverse et fort libre.

« Je regrette bien que tu abandonnes ton grand livre. S'il te faut Paris pour le faire, je voudrais avoir la puissance de t'y installer avec dix mille livres de rentes. Quoi qu'il en soit, mon cher ami, dicte quelques

1. Guizot, quelques jours auparavant, venait en effet d'écrire à Augustin Thierry :

« Voulez-vous vous charger de me faire une petite Histoire de France en un bon volume in-8° ou deux fort in-12, à l'usage des écoles normales primaires et des écoles primaires supérieures? Il faut que ce soit une histoire complète, un grand résumé riche de faits et vrai de couleur. Je ne connais, entre nous, que vous et moi qui puissions le bien faire. Le voulez-vous? Ce serait un travail assez profitable. Répondez-moi sans trop tarder. »

L'historien se mit au travail. J'ai retrouvé dans la masse des documents — quelques-uns fort importants — laissés après sa mort, le plan qu'il arrêta, dicté par lui à sa femme. Il est divisé en sept livres.

Livre I : Histoire de la Gaule avant les Romains, sous les Romains et sous les rois Franks, jusqu'à la fixation des limites du royaume de France (888). *Livre II* : Histoire du royaume de France, borné par la Meuse, la Loire, la Somme, l'Epte et la Vilaine, jusqu'à l'époque des conquêtes vers l'ouest et vers le nord (1180). *Livre III* : Histoire des conquêtes jusqu'à leur accomplissement (1270). *Livre IV* : Histoire de la Monarchie française étendue au sud et à l'ouest, jusqu'aux limites de l'ancienne Gaule, depuis le commencement du XIII^e siècle jusqu'aux guerres de religion (1550). *Livre V* : Histoire des guerres politiques et religieuses terminée par l'établissement de la Monarchie administrative, depuis le commencement du XVI^e siècle jusqu'au milieu du XVII^e siècle

mots pour m'apprendre si l'idée du ministre t'agréée ou du moins ne te répugne pas. Je te prie de croire à mon invariable affection. »

Encore une fois le temps s'écoule, encore une fois Guizot paraît avoir oublié ses promesses. Bien plus, Augustin Thierry apprend que le poste universitaire sur lequel il compte, vient d'être attribué à un autre. Son indignation éclate dans une lettre véhémement adressée à Villemain.

« Lorsque j'ai reçu ta dernière lettre si aimable pour moi, je venais de voir dans les journaux l'annonce de cette vacance qui devait être amenée en ma faveur. Tu disais que tu allais poser la question de mon entrée dans l'Université. Je croyais, pour cette fois, être au bout de ma longue attente, et, huit jours après, les journaux m'apprennent que la place est donnée à un autre.

« Il n'y a pas, non il n'y a pas de solliciteur importun qui ait été promené d'espérances en désappointements plus que je ne le suis depuis quinze mois. Est-ce là mon rôle?

« Si M. Guizot n'ose plus ce qu'il voulait encore au mois de décembre, rappelle-lui qu'il y a une chose qu'on me doit et qu'on peut me donner : le maximum

(1643). *Livre VI* : Histoire de la Monarchie administrative jusqu'en 1789. *Livre VII* : Histoire de la Révolution, de l'Empire et de la Restauration.

On a parfois reproché à Thierry, pour en reporter tout l'honneur sur Michelet, de n'avoir pas donné place à la géographie dans son œuvre. Or, le projet qu'on vient de lire, s'accompagnait d'un atlas historique et ethnographique de cinquante-huit cartes, minutieusement établi pour la France et l'Europe.

des pensions littéraires. Je le demande et je ne cesserai de le demander. Reste à savoir si ce sont des amis ou des étrangers qui me l'accorderont!... Assez sur ce triste sujet!... J'ai bien de l'amertume dans le cœur et je crains qu'elle ne déborde ¹. »

Un mois après, la discussion du projet de loi sur l'ancienne liste civile le plonge en des alarmes nouvelles. Il est question de supprimer les pensions littéraires qui figurent sur cette liste et la sienne par conséquent. Le projet adopté, c'est pour lui la misère toute nue. Il lance à Villemain un suprême appel :

« Est-ce que mes amis regardent le titre d'Inspecteur d'académie comme trop éminent pour moi? Si j'avais prévu un pareil avenir, j'aurais un peu ménagé mes yeux. J'avais espéré jusqu'à ce moment conserver au moins un lambeau de ma pension sur la liste civile. Ces cinq cents francs sont peu de chose, mais c'est le salaire d'un domestique sans lequel je ne puis me transporter d'une chambre à l'autre.

« En serai-je donc réduit à me faire délivrer par mon frère un certificat d'indigence? Ce serait une dérision et une honte pour nous deux... Je suis bien découragé. J'ai beau montrer ce que je sais faire en histoire, le zèle pour moi n'en devient pas plus chaud. C'est une barque pourrie qui a noyé son maître. Si cet abandon continue, je la laisserai là et je ferai avec ma femme des livres pour les enfants. » ²

Pour l'honneur des lettres françaises, Augustin Thierry n'en fut pas réduit à cette extrémité. Il n'eut

1. Vesoul, 19 janvier 1834.

2. Vesoul, 27 février 1834.

point à réclamer une attestation qui, répondait Villemain, « serait la honte du pays ».

L'instant qu'il désespérait davantage allait au contraire lui apporter le salut, le ramener à Paris, en l'arrachant à son exil forcé.

Toutefois il n'exagérait pas, s'écriant, dans une heure de lassitude, qu'il voulait renoncer à l'histoire.

Il existe en effet, dans ses brouillons, des notes embryonnaires qui se rapportent non pas à des « contes pour les enfants » mais à un roman qu'il eut un moment l'intention d'écrire avec sa femme.

L'admirateur de Walter Scott se retrouvait dans le choix d'un sujet historique : l'action était située à la fin du XVIII^e siècle et l'épisode principal se déroulait dans le salon de M^{me} Necker. L'œuvre ne demeura jamais qu'à l'état d'ébauche ; M^{me} Augustin Thierry en utilisa des fragments dans *Philippe de Morville* publié par la *Revue des Deux Mondes* en octobre 1833.

On a parfois reproché au peintre de la vie franque d'avoir atteint dans les *Récits des Temps Mérovingiens* les limites du roman et de l'histoire, de s'être montré plus brillant poète que rigoureux observateur. Il n'est donc point inutile de préciser qu'à l'instant où il les méditait, son esprit hésitait vers une voie nouvelle qu'il eût peut-être choisie, si l'appel de Guizot n'était venu le ramener à de plus austères travaux.

CHAPITRE V

LES IDÉES NOUVELLES EN HISTOIRE. — POUR RÉPONDRE A MICHELET. — LA MAISON DU CARDINAL JOUFFROY A LUXEUIL. — LES SOUVENIRS DE VOYAGE DE DÉSIRÉ NISARD. — TITRE PRIMITIF DES RÉCITS DES TEMPS MÉROVINGIENS. — RAISONS QUI L'AVAIENT DÉTERMINÉ. — ANQUETIL ET L'ABBÉ VELLY. — L'ŒUVRE D'UN NOVATEUR.

Ces trois années d'angoisses morales, d'espoirs toujours trompés, de désillusions successives n'avaient pas été sans exercer sur l'infirme la plus fâcheuse répercussion. Son confiant optimisme, sa foi idéaliste dans l'avenir, sa croyance robuste en l'amitié avaient disparu, remplacés par le doute et la misanthropie.

La génération montante lui apparaissait forgée d'un métal suspect, la proie d'une sorte d'affaissement intérieur, incapable de s'enflammer, comme la précédente, pour les grandes idées et pour les nobles causes.

Ses anciens compagnons de lutte ont émigré « vers ces régions de la politique d'où l'on ne revient guère ».

Il se sent isolé, se croit abandonné ; pour amertume suprême, de nouvelles méthodes semblent s'établir en histoire, l'égarant à ses yeux hors de sa vraie route.

Aux tristesses de l'homme viennent s'ajouter les alarmes du savant.

Durant ces heures difficiles, Augustin Thierry ne cessa point de trouver réconfort et soutien dans l'affection dévouée de son frère et la tendre sollicitude de sa femme.

Il reçut aussi à diverses reprises, de ceux qu'il aimait, des marques d'attachement qu'il n'oublia jamais et rappelle avec émotion dans sa correspondance.

Joseph Guigniaut, Auguste Trognon, Arnold et Ary Scheffer firent ainsi le pèlerinage amical de la Haute-Saône, venant, aux jours noirs, ranimer son courage. Chateaubriand lui-même, partant pour la Suisse, après son emprisonnement éphémère, ne dédaigna point de s'arrêter à Vesoul pour y saluer l'historien qu'il proclamait son « jeune maître ¹ ».

1. Chateaubriand, en route pour Lucerne, s'arrêta effectivement à Vesoul. Un brouillon de *Souvenirs* inédits d'Amédée Thierry, recueillis en 1858 par son fils, Gilbert Augustin-Thierry, alors adolescent, trace un amusant croquis de la visite précipitée du grand homme :

« Lorsqu'il quitta Paris en 1832 pour se rendre en Suisse, M. de Chateaubriand passa par Vesoul. Sa voiture de poste le conduisit à l'auberge de la Madeleine, d'où il partit pour se rendre à la préfecture. Son intention était de voir au passage mon oncle Augustin qui lui avait écrit au sujet de son emprisonnement, et mon père, dont il avait parlé avec bienveillance dans la préface de ses *Études historiques*.

« M. de Chateaubriand demeura une demi-journée à la préfecture à causer fort gaîment. Il raconta sa captivité fort douce dans le salon de M. Gisquet, préfet de police, n'ayant pour geôlier que M^{lle} Gisquet, qui lui faisait de la musique du matin au soir. A l'entendre, c'était un emprisonnement assez doux. Il est vrai qu'il n'en parle pas ainsi dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*. Il ne traite

Malgré son éloignement, il continuait de s'intéresser avec passion aux lettres et à la politique, suivant attentivement leur double évolution.

L'agitation tumultueuse, les émeutes sanglantes qui marquèrent le début du nouvel ordre de choses lui inspiraient des sentiments mêlés de tristesse et d'inquiétude dont on peut retrouver la trace dans les lettres qu'il adressait à Guizot et dont celui-ci, dans ses *Mémoires*, a publié de longs extraits.

Il condamnait résolument la propagande des journaux avancés. Pourtant il conservait son estime et son amitié au plus turbulent des agitateurs, son ancien

pas M. Gisquet avec autant de bonne grâce que dans la conversation qu'il avait eue avec mon père.

« Il ne voulut rien prendre à la préfecture, malgré les instances qui lui furent faites, et lorsque, au bout de quelques heures, il voulut partir, il s'opposa obstinément à ce que mon père le reconduisit jusqu'à son hôtel. Mon père insistait lorsqu'il s'aperçut que M. de Chateaubriand prenait presque son insistance polie en mauvaise part. Amédée Thierry avait oublié que, représentant du gouvernement et préfet, il jouait le rôle de bourreau et M. de Chateaubriand celui de victime. Il le quitta à la porte de la préfecture, et c'était déjà beaucoup pour l'impatience de son hôte, qui avait traversé en sa compagnie une cour séparée seulement de la rue par une grille.

« Trois jours après, le capitaine de gendarmerie arriva tout effaré dans le cabinet de mon père : « Monsieur le préfet, une nouvelle importante. — Laquelle? — M. de Chateaubriand a traversé la ville, il y a trois jours, se rendant en Suisse : vous pouvez considérer la chose comme certaine. — Vraiment, mais c'est de la plus haute importance... Qui a-t-il vu en passant? — Je ne sais pas encore, mais je suis sur la voie, et demain, j'espère, je vous dirai quelles sont les visites qu'il a faites... — Je fais mieux la police que vous, mon cher capitaine, car je puis vous informer dès maintenant qu'il a passé la journée à la préfecture. »

secrétaire Armand Carrel, dont il savait apprécier le courage, le caractère et le talent. Lorsque le rédacteur en chef du *National* fut grièvement blessé en duel par le fils de Roux-Laborie, au mois de février 1833, il s'empressa d'écrire à leur ami commun, l'éditeur Paulin, pour s'informer de ses nouvelles.

Le polémiste se montra des plus sensibles à ce témoignage. « Je puis vous dire, mon cher ami, répond Paulin, que de toutes les marques d'intérêt reçues par Armand et dont je lui ai fait part, aucune ne l'a plus touché que la vôtre. »

Suivant la règle immuable de sa vie, c'est au travail qu'il demandait la consolation de ses chagrins. Nous savons qu'après deux ans d'inutiles recherches, il s'était vu contraint d'abandonner son grand dessein de tracer le récit des Invasions germaniques.

C'était, de son aveu même, une « résolution de désespoir » et qui le désolait d'autant plus, qu'à son avis, l'histoire glissait alors sur une pente funeste.

Les tendances manifestées par Michelet, dans l'*Histoire Romaine* d'abord, puis dans les deux premiers volumes de l'*Histoire de France* : ces théories renouvelées de Herder, Grimm et Vico, demandant à l'histoire non plus le récit d'un drame ou la connaissance d'une époque, mais de « retrouver à travers les faits la lutte éternelle des idées et des principes », substituant au « fatalisme des races » l'énergie autogène de la nation et l'influence du sol, inquiétaient sa certitude et lui semblaient menacer son œuvre.

Il s'indigna de voir transformer en luttes de symboles ses beaux récits concrets et humains de la *Conquête*.

Sa clairvoyance aperçut le danger : l'histoire jetée

hors de ses voies, passant du domaine de l'analyse et de l'observation exacte, dans celui des exagérations synthétiques. Bientôt il condamnera « cette méthode venue d'Allemagne qui voit dans chaque fait le signe d'une idée et, dans le cours des événements humains, une perpétuelle psychomachie¹ ».

Parmi les dons éclatants qu'il avait reçus en partage, Augustin Thierry était doué d'une mémoire incom-

1. « ... Par cela même qu'elle a été profondément nationale, qu'elle a appelé à la vie politique tous les enfants du pays capables d'y entrer à quelque titre que ce fût, la dernière révolution a été fatale au recueillement des études et à la perfection du sens littéraire. Elle a dispersé dans toutes les carrières administratives cette nouvelle école d'historiens que de mauvais jours avaient rassemblés. La plupart de ceux qui avaient fait leurs preuves et de ceux qui s'étaient préparés à les faire, ont pris des fonctions publiques : ils sont partis, maîtres et disciples, pour ces régions d'où l'on ne revient guère, et où, parfois, l'on perd jusqu'au souvenir des études qu'on a quittées.

« La discipline de l'exemple, la tradition des règles s'est affaiblie. Dans une science qui a pour objet les faits réels et les témoignages positifs, on a vu s'introduire et dominer des méthodes empruntées à la métaphysique, celle de Vico, par laquelle toutes les histoires nationales sont créées à l'image d'une seule, l'histoire romaine, et cette méthode venue d'Allemagne qui voit dans chaque fait le signe d'une idée, et dans le cours des événements humains une perpétuelle psychomachie.

« L'histoire a été ainsi jetée hors des voies qui lui sont propres, elle a passé du domaine de l'analyse et de l'observation exacte dans celui des hardiesses synthétiques...

« La synthèse, l'intuition historique, doit être laissée à ceux que la trempe de leur esprit y porte invinciblement et qui s'y livrent par instinct, à leurs risques et périls. Elle n'est point le chemin de tous, elle ne saurait l'être sans conduire à d'insignes extravagances »

(*Considérations sur l'Histoire de France*, chapitre v.)

parable. Ce qu'elle avait une fois enregistré ne s'effaçait jamais.

Enfant, au collège de Blois, ses professeurs observaient déjà cette exceptionnelle faculté.

L'un d'eux, M. Gaudeau, dans un curieux document inédit ¹, relate à ce sujet cette anecdote significative :

« Je me trouvais le professeur du jeune Thierry quand il passa en quatrième. Ce fut alors surtout que se manifesta, dans toute son efficacité, sa prodigieuse mémoire dont je fus à même de juger par le trait suivant.

« Un jour, on expliquait pour la seconde fois une *Églogue* ou un passage des *Géorgiques* de Virgile. Augustin Thierry avait oublié son Virgile et craignait d'être réprimandé en me faisant connaître son oubli. Comme son Quinte-Curce était du même format que le Virgile et de la même couleur, il prit donc, quand son tour d'expliquer fut venu, le Quinte-Curce pour le Virgile et fixant dessus ses regards, comme s'il eut suivi réellement le texte, il traduisait les vers de Virgile de mémoire avec aussi peu d'hésitation que s'il les eût eus sous les yeux. Le sourire de ses camarades ayant éveillé mon attention, je portais les regards sur le livre et reconnus la ruse de l'enfant.

« — Quoi donc, m'écriai-je, mais ce n'est pas un Virgile que tu as là, c'est un Quinte-Curce. — Oui, monsieur. — Tu sais donc Virgile par cœur? — Oui, tout ce que j'en ai expliqué jusqu'à présent. — Et les autres auteurs? — Aussi. — Voilà qui est curieux.

1. En ma possession.

Voyons, récite-moi tel morceau de Virgile, tel morceau de Quinte-Curce, tel morceau de César, etc.

« Et les morceaux pris au hasard furent récités sans hésiter, ce qui prit plus de vingt minutes. Véritablement émerveillé : « Petit diable, lui dis-je, en lui prenant amicalement l'oreille, tu iras un jour à l'Institut. »

« Alors levant la tête et portant sur moi ses grands yeux avec un sourire sur les lèvres : « Qu'est-ce donc que l'Institut, monsieur ? — Prends patience, va, tu l'apprendras un jour et tu le sauras mieux que moi. »

Plus tard, composant la *Conquête* et les *Lettres sur l'Histoire de France*, il avait prodigieusement lu.

Dès 1821, abandonnant les agitations de la politique, il s'absorbe tout entier dans l'« extase du passé ». Il n'interrompt son dépouillement opiniâtre des textes : Bède le Vénérable, Guillaume de Malmesbury, la Chronique saxonne, que pour se plonger dans Grégoire de Tours, Venantius Fortunatus, Adrien de Valois, Mabillon et dom Bouquet :

« Le catalogue des livres que je devais lire et extraire était énorme, et comme je ne pouvais en avoir à ma disposition qu'un très petit nombre, il me fallait aller chercher le reste dans les bibliothèques publiques. Au plus fort de l'hiver, je faisais de longues séances dans les galeries glaciales de la rue de Richelieu, et plus tard, sous le soleil d'été, je courais dans un même jour de Sainte-Geneviève à l'Arsenal et de l'Arsenal à l'Institut.

« Les semaines et les mois s'écoulaient rapidement pour moi au milieu de ces recherches préparatoires, où ne se rencontrent ni les épines, ni les décourage-

ments de la rédaction, où l'esprit planant en liberté au-dessus des matériaux qu'il rassemble, compose et recompose à sa guise et construit d'un souffle le modèle idéal de l'édifice que plus tard il faudra bâtir pièce à pièce, lentement et laborieusement.

« En promenant ma pensée à travers ces milliers de faits épars dans des centaines de volumes et qui me présentaient pour ainsi dire à nu les temps et les hommes que je voulais peindre, je ressentais quelque chose de l'émotion qu'éprouve un voyageur passionné à l'aspect du pays qu'il a longtemps souhaité de voir et que souvent lui ont montré ses rêves ¹. »

Tout ce qu'il avait ainsi absorbé, étudié, perscruté autrefois, sa mémoire, servante merveilleuse et fidèle, l'avait infailliblement conservé.

Alors, se repliant sur ses souvenirs, utilisant les livres à sa portée, l'*Histoire ecclésiastique des Franks*, les *Panégryques* de Fortunat, il résolut de raconter dans une série de tableaux enchaînés les uns aux autres, avec tous les détails de mœurs et de caractère qu'il y pourrait enfermer, la fin tragique du vi^e siècle, ensanglantée par la lutte de Frédégonde et de Brunehaut.

« Je ne puis employer un autre moyen, confessait-il à Auguste Trognon, pour retracer un temps comme celui-là, où l'histoire n'a aucun caractère de généralité et se disperse dans les faits privés ². »

1. *Dix ans d'études historiques* : Préface.

2. De même dans la préface des *Récits des Temps Mérovingiens* : « La pensée d'entreprendre, sur le siècle de Grégoire de Tours, un travail d'art en même temps que de science historique, me vint en 1833. Mon projet arrêté, deux méthodes se présentaient : le

Dans sa pensée, ce travail devait être une riposte à la fois de méthode et de théorie à la nouvelle école.

De théorie, car il va surtout s'attacher à mettre en relief l'antagonisme des races dans la Gaule du VI^e siècle :

« Romains et Franks, l'esprit de discipline civile et les instincts violents de la barbarie, voilà le double spectacle et le double sujet d'étude qu'offrent les hommes et les choses au commencement de notre histoire. »

De méthode, car il prétend montrer que la narration seule ressuscite une époque et par des procédés différents n'aboutit pas moins à la « recherche intégrale du passé ».

« La dissertation historique ne suffit plus, le récit doit s'y joindre et suppléer à ce qu'elle a, par sa nature, d'arbitraire et d'incomplet. Je vais tenter, pour le VI^e siècle, de faire succéder au raisonnement sur les

récit continu ayant pour fil la succession des grands événements politiques, et le récit par masses détachées, ayant chacune pour fil la vie ou les aventures de quelques personnages du temps. Je n'ai pas hésité entre ces deux procédés ; j'ai choisi le second ; d'abord à cause de la nature du sujet qui devait offrir la peinture, aussi complète et aussi variée que possible, des relations sociales et de la destinée humaine dans la vie politique, la vie civile et la vie de famille ; ensuite, à cause du caractère particulier de ma principale source d'informations, l'*Histoire ecclésiastique des Franks*, par Grégoire de Tours...

« Si l'unité de composition manque à ces histoires détachées, l'unité d'impression existera du moins pour le lecteur. La suite des récits n'embrassant guère que l'espace d'un demi-siècle, ils seront liés en quelque sorte par la réapparition des mêmes personnages, et souvent ils ne feront que se développer l'un l'autre. »

choses la vue des choses elles-mêmes, et de présenter en action les hommes, les mœurs et les caractères. »

C'est à Luxeuil, où il passait plusieurs mois chaque année, dans cette maison du cardinal Jouffroy, qui avait vu ses premières rencontres avec Julie de Quérangal, qu'au printemps de 1833, Augustin Thierry commença d'écrire les *Récits des Temps Mérovingiens*.

« Travail de désespoir », l'avons-nous entendu se plaindre. Sans doute, mais qui reste peut-être le plus beau fleuron de sa couronne, le plus célèbre, en tous cas, et le plus répandu de ses ouvrages, l'un des classiques de l'histoire au XIX^e siècle, où déjà se trouve contenu en germe le livre de Fustel de Coulanges : les *Transformations de la Royauté*.

Une grande œuvre.

Parcourant la Franche-Comté, Désiré Nisard voulut aller saluer l'auteur.

Dans ses *Souvenirs de Voyages*, il a tracé de cette visite une relation émue, qui montre l'écrivain, en compagnie de sa femme, dans l'intimité de sa douloureuse existence, glanant ses heures de travail sur ses journées et ses nuits de souffrance.

Et d'abord le cadre :

« J'allais voir à Luxeuil un illustre malade. Celui-là est malade pour avoir aimé la science plus que la vie et la gloire plus que la santé... On l'aurait honoré, loué, enrichi à moins. C'est lui qui s'est fait à lui-même les conditions de sa propre gloire, qui s'est accablé de responsabilités et de devoirs : sa santé y a péri.

« J'allais le voir, triste et touchant pèlerinage dont je

suis revenu en me posant cette question : la plus belle gloire vaut-elle qu'on l'achète à ce prix?...

« J'étais en face de la maison, dans la rue. L'architecture est du xv^e siècle. Des fenêtres inégalement percées, sans symétrie, coupées par la moitié, mais délicatement sculptées. A gauche, une jolie tourelle festonnée, en saillie sur l'angle de la maison, sortant à moitié du mur et qui semble comme un ornement délicat qu'on y aurait collé...

« Je pensais que ce pouvait bien être là qu'il demeurerait, que cet homme, qui vit au milieu des générations passées, avait du se loger dans une maison historique, d'autant plus que cette maison a un jardin sur le derrière et qu'il y a je ne sais quelles harmonies naturelles entre un artiste et un monument d'art, entre un malade et un petit jardin solitaire. J'entrais, c'était bien là... »

Un portrait ensuite, et qui paraît ressemblant, à le confronter à la toile d'Ary Scheffer, exposée quatre ans plus tard, au salon de 1838¹ :

« Imaginez une belle figure douce et souriante, un front élevé, harmonieux, d'une grande blancheur ; de beaux yeux noirs qui ne voient plus mais qui parlent encore ; qui se lèvent lentement et quelquefois inégalement, l'un un peu plus que l'autre, qui ont de l'expression et n'ont pas de regards, qui ne sont que tournés vers vous et qui pourtant vous pénètrent ; et au-dessus de ces yeux, des sourcils noirs, épais, dessinés gracieusement ; et, sur ce front, des cheveux de même couleur, abondants, soyeux, qui se bouclent naturellement ; une tête de beau jeune homme mûri

1. Propriété de l'auteur.

par la pensée, avec un mélange de grâce et de gravité, une voix vibrante, malade, mais assez animée ; un nez fin, une bouche d'une belle forme, quoique légèrement contractée par l'habitude de la souffrance ; et, sur toute cette figure, dans tous ces traits que la maladie n'a pas déformés, un bon sens bienveillant, de l'élévation et de la naïveté, les qualités de ses livres ; intelligence, sagacité critique, sentiment de la vie.

« Je lui trouvais le visage calme, reposé. J'en fus d'autant plus surpris, que je venais d'apprendre par les siens qu'il avait tous les jours quelques moments de douleur aiguë. C'est là le prix que la nature impitoyable lui fait payer ce peu de belles pages qu'il écrit dans les courtes trêves de ses souffrances... C'est un dur marché que celui-là : une page pour une heure d'angoisse. Mais la crise passe et la page reste. Il sait cela, il y a foi et ne se plaint pas du marché. »

Ces détails enfin, évidemment fournis par M^{me} Augustin Thierry, sur la façon véritablement poignante dont travaille le malade entre deux crises :

« Je m'entretins tout bas de lui avec sa femme, qui ne peut parler que de lui, qui n'aime à parler que de lui, femme admirable qui est venue offrir à l'écrivain aveugle, sa main, son cœur, son esprit, ses nuits et ses jours, pour le veiller, le soutenir, lui faire voir par ses yeux, marcher par ses pieds, écrire par sa main, qui s'est absorbée et confondue en lui...

« La nuit est bien longue pour l'infirme. Il dort peu et d'un sommeil troublé par les souffrances... Le jour, il se fait lire les vieux livres où sont les données grossières de ses histoires et après quelques heures d'un premier sommeil, il s'agite tout à coup sur son lit,

il murmure, il gémit. Ce sont des scènes qui s'arrangent dans son imagination surexcitée par la fièvre... C'est quelque partie du grand drame de l'histoire qui arrive dans son cerveau à ce degré de réalité et de vie où il ne pourrait plus la garder sans une vive douleur. Il faut donc qu'elle sorte, il faut qu'une oreille soit près de lui, toute prête pour entendre ce qu'il va dire, il faut qu'une main soit toujours là qui aille aussi vite que son inspiration fébrile. Cette oreille, cette main, le dévouement les lui donne. C'est sa femme qui tient la plume quand il dicte...

« Quand il est soulagé, il se rendort, et elle après lui, plus heureuse et plus reposée de ce sommeil troublé, que s'il s'était contraint pour ne pas l'interrompre, et cette page crayonnée d'une main engourdie, à la lueur d'une veilleuse, dictée par un malade de son lit de souffrance, vous en admirerez demain la fraîcheur, la grâce, la facilité, comme s'il était vrai qu'il n'y a pas de plus doux sourire que celui d'une bouche souffrante, ni d'imagination plus fleurie que celle qui brille à travers les souffrances du corps »

Le titre primitif, d'abord adopté par Augustin Thierry, pour cette dernière manifestation de ses théories et de sa méthode en histoire, avait été celui de *Nouvelles Lettres sur l'Histoire de France* qui rappelait le livre de 1827.

Les deux ouvrages s'apparentent. Sous une forme seconde, limité au VI^e siècle, plus riche de couleurs et de pittoresque, celui-ci est comme la suite naturelle, la conséquence de celui-là.

L'un et l'autre ne prétendent-ils pas à nous rendre

l'exacte physionomie des époques qu'ils restituent ?

Quelque douze ans plus tôt ¹, confrontant les textes originaux avec la mise en œuvre des écrivains modernes, l'auteur des *Lettres* avait pu constater que nul d'entre eux ne comprenaient les temps qu'ils pensaient retracer.

La superposition des races sur un même sol avait échappé à la plupart et tous, de parti-pris, avaient travesti les faits, dénaturé les caractères.

Chez l'un, grand admirateur des pompes de Versailles, on voyait *Clovis le Grand* s'exprimer aussi noblement que Louis XIV en personne et la reine Clotilde, dévote et illuminée, agir comme une duchesse à tabouret dans le salon de M^{me} de Maintenon. Chez l'autre, nourri de Thucydide et de Tite-Live, Childéric ou Dagobert devenaient des Périclès ou des Romulus proférant force discours dans le genre sublime avant d'accomplir force exploits.

En un mot, nulle vérité, nulle couleur locale, dans ces plates compilations qui ne servaient qu'à propager les plus ridicules bévues.

« Childéric, dit sérieusement Velly, fut un prince à grandes aventures. C'était l'homme le mieux fait de son royaume, il avait de l'esprit, du courage, mais, né avec un cœur sensible, il s'abandonnait trop à l'amour : ce fut la cause de sa perte. »

Dans Anquetil, son héritier, le tendre galant de l'abbé fait place au tyran licencieux :

« La première année de Childéric sur le trône fut celle d'un libertin audacieux qui, se jouant avec une

1. Les *Lettres sur l'Histoire de France* ont commencé de paraître dès 1821 dans le *Courrier Français*.

égale indépendance et de l'honneur du sexe et du mécontentement des grands, souleva contre lui l'indignation générale, et se fit chasser du trône. »

Tous deux sont pareillement absurdes.

Dès lors, avant Sismondi, avant Guizot, Augustin Thierry voulut, suivant son expression, planter pour la France du XIX^e siècle le drapeau de la réforme historique : « Guerre aux écrivains sans érudition qui n'ont pas su voir et aux écrivains sans imagination qui n'ont pas su peindre ; guerre à Mézeray, à Velly, à leurs continuateurs, à leurs disciples. »

Bref, sous l'uniformité mensongère et le vernis de fausse élégance dont on avait recouvert quinze siècles de nos traditions nationales, retrouver le véritable esprit des temps, caractériser les époques, leur rendre à chacune sa physionomie propre, telle est la tâche que se donnait ce novateur de vingt-cinq ans.

Cette tâche, l'esprit rassis par l'âge et par la réflexion, il la ressaisit aujourd'hui, l'abonnissant encore :

« La manière de vivre des rois franks, l'intérieur de la maison royale, la vie orageuse des seigneurs et des évêques ; l'usurpation, les guerres civiles et les guerres privées ; la turbulence intrigante des Gallo-Romains et l'indiscipline des Barbares..., le réveil des antiques rivalités et des haines héréditaires ; partout une sorte de retour à l'état de nature ; l'esprit de révolte et de violence régnant jusque dans les monastères de femmes : tels sont les tableaux divers que j'ai essayé de tracer d'après les monuments contemporains, et dont la réunion doit offrir une vue du VI^e siècle en Gaule. »¹

1. *Récits des Temps Mérovingiens* : Préface.

CHAPITRE VI

SUCCÈS QUI ACCUEILLE LES NOUVELLES LETTRES SUR L'HISTOIRE DE FRANCE DANS LA *Revue des Deux-Mondes*. — TÉMOIGNAGES DE CHATEAUBRIAND, VILLEMAM, MICHELET, ETC. — GUIZOT APPELLE AUGUSTIN THIERRY A PARIS. — UN BONHEUR N'ARRIVE JAMAIS SEUL. — BIBLIOTHÉCAIRE DU DUC D'ORLÉANS. — DÉPART DE VESOUL.

A pareil manifeste, il fallait une tribune retentissante. Augustin Thierry vint la demander à la *Revue des Deux-Mondes*.

Le 20 Mai 1833, il signait avec François Buloz un traité aux termes duquel il s'engageait à lui donner une suite de six articles, au prix de deux cents francs la feuille.

Le premier : *les Enfants de Chloter I^{er}* parut le 1^{er} Août.¹

1. Les autres s'échelonnent aux dates suivantes : II. « Suites du meurtre de Galeswinthe ; mort de Sigebert », 15 décembre ; III. « Histoire de Mérowig, les asiles religieux ; Gonthramn Bose », 15 juillet 1834 ; IV. « Praetextatus », 15 mai 1835 ; V. « Histoire de Leudaste, comte de Tours », 1^{er} mai 1836 ; VI. « Le juif Priscus, fin de l'histoire de Leudaste », 1^{er} décembre.

Tout de suite un éclatant succès s'affirma. L'attendrissement et la sympathie du public étaient acquis à l'historien aveugle, mais écrivains, savants et critiques n'admirent pas moins, sous les grâces aisées du style, la vision puissante qui restituait si complètement une époque abolie, célébrèrent à l'envi « le grand érudit doublé d'un grand coloriste. »

On remarqua qu'il s'abstenait cette fois de toute controverse, sans chercher à faire jaillir du passé aucune étincelle des ardeurs politiques qui continuaient d'enflammer le présent. Également, on nota qu'il s'arrêtait volontiers, en ces temps de barbarie sans frein, sur le rôle salulaire de l'Église personnifiée en des évêques tels que Grégoire, Médard ou Praetextat.

De toutes parts et des plus illustres, approbations et louanges ne furent pas ménagées à l'auteur.

Chateaubriand d'abord :

« C'est un véritable chef-d'œuvre de narration, du style le plus sain et le plus approprié au sujet, c'est une haute leçon donnée à tous les barbouilleurs de nos jours. J'ai été vivement frappé et touché par cette peinture de mœurs de quelques personnages d'un vieux monde qui finit dans un monde qui commence. Jamais on n'a mieux fait sentir une de ces époques historiques de la mort et du renouvellement d'une société. »¹

Villemain se montre plus dithyrambique encore, mêlant curieusement les conseils aux éloges :

« Je viens de lire ton grand récit sur Hilpérík et Frédégonde. Que cela est vif, intéressant, plein d'émotion et de vérité ! Quel talent de faire revivre les temps

1. 20 juillet 1834. Inédit.

et les hommes ! Frédégonde à Tournay, les deux jeunes Franks, l'assassinat d'Hilpérík, la dispersion de l'armée, ce sont des choses admirablement contées et l'épilogue, cette fatalité des Mérovingiens, ces rois qui suivent en aveugles et *comme des barques emmenées à la dérive le courant de leurs instincts brutaux*, enfin la vision de Salvius et le glaive de la colère divine nu et pendant sur cette maison : voilà des traits que l'imagination ne peut oublier.

« Que tu es heureux, mon ami, de garder ce talent ! Si j'étais à ta place, c'est-à-dire si j'étais toi, tout à fait toi, je me moquerais bien de mon cruel accident et de la difficulté qui en résulte pour les grandes recherches.

« Je prendrais des sujets bornés, biographiques ou autres, qu'un petit nombre de lectures originales peut éclaircir complètement. Je laisserai ces lectures faites et refaites fermenter dans mon excellente tête et puis, à mon aise, quand je sentirais cette pensée si vive échauffée en moi, je dicterais des compositions de médiocre étendue, tantôt sur une époque, tantôt sur un homme, tantôt sur un événement, toujours dans ce Moyen Age qui serait mon univers miltonien dont Dieu m'aurait donné la seconde vue.

« Je serais lu comme Walter Scott l'était, dans la première nouveauté et, de plus je serais lu dans l'avenir, car j'aurais écrit ou j'écritais les pages les plus vives, les plus vraies et les plus neuves de notre temps.

« Voilà, mon cher ami, comme je comprends les choses et ce que je te conseille de faire. » ¹

Quelques mois plus tard, félicitations nouvelles, accompagnées pour Michelet de blâmes exagérés :

« Surtout, reprends tes beaux récits et fais-en bientôt un volume qui ne peut manquer d'avoir le plus grand succès. Il y a dans ce mélange de passion profonde et de savants détails, dans ce tour si élégant avec un air inculte quelque chose que personne n'atteint ni n'atteindra.

« Tu me demandes ce que je pense de l'ouvrage de Michelet? ¹ Eh bien, il a beaucoup d'esprit, une imagination de style quelquefois très heureuse, des détails rendus avec force, comme par exemple les terreurs de l'an 1000 ; mais il n'a point d'ordre, pas de sens, pas de vérité.

« Il généralise à perte de vue un petit fait parfois inexact ; il crée des races, telle que la race Celtohellénique, il exagère tout. Il jette dans l'histoire des lambeaux de métaphysique allemande, des rêvasseries mystiques qui sont l'antipathie de l'histoire. Il n'a aucune vue politique et il est fou en architecture et cependant il a beaucoup de talent, il colore vivement, il a de la grâce et du feu.

« Mais tout cela ne suffit pas pour l'œuvre historique et voilà pourquoi j'admire tant la *Conquête des Normands*, les *Lettres sur l'Histoire de France* et tout ce que tu fais. »

Et voici le témoignage de Michelet, le plus caractéristique, venant d'un rival de gloire, d'un adversaire d'école et, d'autant plus honorable pour lui :

1. *La France féodale.*

Paris, 2 Décembre 1834.

Tout ce qui sort de votre plume, monsieur, est pour moi un sujet d'étude non seulement historique, mais encore psychologique et morale. Cela porte toujours un caractère de vérité, de simplicité grave et de mesure dans la force qui me semble éminemment viril. S'il y a unité d'esprit, qu'importe la différence de procédé et de méthode.

Vos derniers fragments ont montré que dans l'inaction de la critique et des recherches érudites, vous aviez acquis un nouveau mérite de style : la grâce. Cette grâce, cette douceur, cet abandon de tout sentiment amer sont une chose bien touchante, et permettez-moi de le dire bien glorieuse pour vous. C'est l'indice d'une grande force d'âme d'avoir ainsi pardonné.

Croyez à ma reconnaissance, à ma vive sympathie et malgré le peu de différence d'âge, à ma profonde vénération.

De pareils suffrages auxquels s'ajoutent ceux de Mignet, de Guizot, de Patin, de Sainte-Beuve¹ raffermiraient la décision d'Augustin Thierry et le sauvaient du découragement. Par malheur, le livre que réclamait Villemain n'était pas prêt et de longs mois s'écouleraient sans doute avant qu'il le fût.

Alors, toujours dans cette même pensée de protestation contre la méthode et les procédés de la nouvelle école symbolique, il résolut de réunir et publier ses

1. Celui-ci écrit à la date du 11 avril 1834 :

« J'ai éprouvé bien des fois, dans ces dernières années, le regret de n'avoir pas fait et cultivé votre connaissance. Vos livres m'ont appris tant de choses et ont ouvert à moi et à tous les hommes de cet âge tant de perspectives nouvelles et inattendues qu'ils ont dû faire naître une grande reconnaissance pour l'auteur, augmentée encore de tout ce qui s'est ajouté de douloureux et d'attachant dans sa destinée. »

écrits de jeunesse, jusque-là dispersés en différents recueils ¹.

De cette révision minutieuse et sévère sont sortis *Dix Ans d'Études historiques*. Mais avant de les envoyer à l'impression, puisqu'on paraissait un peu trop l'oublier, l'initiateur de la renaissance historique au dix-neuvième siècle voulut rappeler ce que lui devait la science.

Il écrivit alors la préface célèbre, histoire de sa pensée et de ses livres, qui est peut-être son chef-d'œuvre et sûrement un chef-d'œuvre tout court.

Cette préface et le quatrième des *Récits des Temps Mérovingiens*, l'histoire de Praetextat, furent les derniers morceaux composés en Haute-Saône par Augustin Thierry.

Il avait alors retrouvé sa vaillance et sa tranquillité d'âme. Son retour à Paris se trouvait désormais assuré.

La *Société de l'Histoire de France* venait de se fonder sous l'égide et par les soins de Guizot. Son but défini dans un rapport au roi du 31 décembre 1833, était de « choisir dans les archives locales et dans celles de l'État les documents importants de l'histoire nationale et de les publier successivement. »

1. L'intention primitive d'Augustin Thierry avait été de les séparer en deux tomes ; le premier intitulé *Mélanges historiques*, le second *Mélanges politiques et littéraires*. Ce dernier devait comprendre la succession des articles envoyés de 1817 à 1820 au *Censeur Européen* et au *Courrier Français* sur les sujets les plus divers, toute son œuvre journalistique, en un mot, étrangère à l'histoire. Il devait être précédé d'un avant-propos : *Mes relations avec M. de Saint-Simon*, qu'il est à jamais regrettable que l'historien ait malheureusement abandonné d'écrire.

Admirable et féconde idée qui devait donner naissance au grand *Recueil des documents inédits de l'Histoire de France*, « élever chez nous l'étude des souvenirs et des monuments du pays au rang d'institution nationale. »

Avec Mignet, Fauriel, Guérard, Cousin, le général Pelet, Augustin Thierry fut l'un des premiers collaborateurs auxquels s'adressa Guizot.

Par lettre officielle du 11 Novembre 1834, il le chargeait de surveiller et diriger « la collection des chartes concédées aux villes et aux communes par les rois et les seigneurs du douzième au quinzième siècle et celle des ordonnances et constitutions des diverses corporations, maîtrises, etc., établies en France aux diverses époques. »

Le but précis de ce grand travail était en outre indiqué clairement. Il s'agissait de « retrouver autant que possible, dans l'histoire des communes et des différentes sociétés particulières qui se sont formées dans leur sein, une sorte d'histoire générale des origines de la bourgeoisie et du Tiers-État. »

Une somme annuelle de 3.000 francs, portée bientôt à 4.500, était allouée à l'historien. En outre « plusieurs jeunes gens instruits et laborieux » étaient mis à sa disposition pour l'assister dans une entreprise « longue et délicate ».

Aucun labeur de science ne pouvait davantage enchanter l'« apôtre des communes » ni s'accorder mieux à ses recherches de prédilection. Il l'accepta comme l'accomplissement de sa destinée et la poursuivra quinze ans avec une inlassable énergie.

Un grand livre, tout d'apaisement scientifique et

d'abstraction sereine, sortira de cette enquête : *l'Essai sur l'Histoire de la formation et des progrès du Tiers-État*.

Presqu'en même temps que lui parvenait cette heureuse nouvelle, Augustin Thierry en recevait une autre qui le tirait définitivement d'inquiétude.

Le duc d'Orléans achevait de constituer sa Maison. Il restait à pourvoir un poste de bibliothécaire, et comme autrefois son père à Casimir Delavigne, ses aïeux à Fontenelle et à Laujon, le prince, continuant une tradition de famille, désirait l'assurer à quelque littérateur en renom.

Des amis moins proches du pouvoir que Villemain ou Guizot, mais familiers de Ferdinand-Philippe et de dévouement plus empressé : Ary Scheffer, Auguste Trognon, M. de Boismilon, s'employaient activement en faveur de l'historien aveugle, auquel la reine Marie-Amélie vint elle-même prêter son généreux appui.

Au commencement de Décembre, après quelques retards dus au mauvais vouloir de Thiers, qui défendait un autre candidat, Trognon avait enfin la joie d'annoncer à son ami qu'il était agréé.

Une indemnité de 2.800 francs sur la direction des Beaux-Arts était attachée à cet emploi .

Rien ne s'opposait plus désormais au retour d'Augustin Thierry à Paris. Sur le conseil des médecins, il passa cependant l'hiver à Vesoul. Au printemps, de persistants accès de fièvre vinrent encore reculer son départ. Enfin soulagé, il l'arrêta définitivement pour l'automne de 1835.

CHAPITRE VII

INSTALLATION, PASSAGE SAINTE-MARIE. — RECHERCHES PRÉPARATOIRES SUR LE TIERS-ÉTAT. — MORT DE M. JACQUES THIERRY. — LES CONSIDÉRATIONS SUR L'*Histoire de France*. — IDÉE QUI PRÉSIDE A LEUR COMPOSITION. — UN TRIBUT DE RECONNAISSANCE. — LES *Récits des Temps Mérovingiens* DÉDIÉS AU DUC D'ORLÉANS. — PUBLICATION DE L'OUVRAGE.

Le passage Sainte-Marie, aujourd'hui remplacé par la rue Saint-Simon, avait été ouvert en 1808 sur l'emplacement des jardins de l'hôtel de Châtillon et du couvent célèbre des Visitandines fermé par la Révolution. Il dessinait un quadrilatère à peu près droit, se terminant en cul-de-sac à l'ouest, mais débouchant des trois autres côtés sur les rues du Bac, de Grenelle et Saint-Dominique.

Cité plutôt que passage en dépit de son étiquette, c'était à l'écart d'un quartier tranquille une retraite plus paisible et plus discrète encore. Ses demeures dont la plupart possédaient quelque bosquet, épave de l'ancien parc conventuel, abritaient volontiers des savants, des penseurs ou des artistes, épris de calme et de recueillement.

Sur les indications d'Arnold Scheffer, M^{me} Augustin Thierry, partie de Vesoul en fourrier, se rendit passage Sainte-Marie. Elle y visita au numéro 11, dans une maison à présent disparue, et loua au propriétaire, M. Valleray, pour le prix de 1.500 francs, un appartement de six pièces.

Situé au rez-de-chaussée, formant une sorte de petit hôtel, ce logis offrait l'avantage d'éviter au paralytique la fatigue d'un escalier à gravir. De plus, il comportait la jouissance d'un jardinet ombragé par quelques acacias où l'aveugle pourrait se donner l'illusion d'un peu d'espace et de grand air. L'aménagement terminé, l'historien et sa femme s'installèrent au mois d'Octobre.

Avant de quitter la Haute-Saône, Augustin Thierry s'était mis en rapports avec les premiers collaborateurs qu'on lui avait désignés : MM. Émile Jolibois et Granier de Cassagnac. Suivant ses instructions, ce dernier était parti en tournée dans le sud-ouest de la France, à l'effet de vérifier la situation des archives et le travail des correspondants recrutés par le ministère.

En même temps, il adressait au Garde des Sceaux, Sauzet, une requête pressante, afin d'obtenir le concours de la magistrature pour l'entreprise qu'il dirigeait, réclamant l'autorisation de faire procéder à des recherches dans les greffes des cours royales et des tribunaux civils.

A mesure que s'amoncelaient les cartulaires, la tâche à peine ébauchée se découvrait de plus en plus ce qu'elle était réellement : gigantesque. De longs mois s'écouleraient. — Guizot en était averti — avant

que put être arrêté dans ses grandes lignes le plan général de la collection.

Un deuil cruel avait attristé pour Augustin Thierry les débuts de ce grand travail. Son père était mort à Blois le 15 août 1836. L'écrivain ressentit douloureusement cette perte. Il avait conservé pour l'éducateur de sa première enfance l'affection la plus vive et le plus tendre respect. Son chagrin s'accrut encore de n'avoir pu l'assister à ses moments suprêmes, ni recueillir ses derniers baisers.

Cette affliction si touchante fut longue à se calmer. En Novembre, M^{me} Augustin Thierry écrivait encore à son beau-frère : « Augustin est toujours fort triste. Il essaie de se remettre à la besogne, mais ses idées ne sont plus avec le Tiers-État ni les Mérovingiens, elles sont toutes à des souvenirs d'anciennes scènes de famille et à des regrets que le temps seul adoucira. »

Cependant les rudes et difficiles travaux de la *Collection du Tiers-État*, véritable toile de Pénélope qu'il allait rentraire et raccourter sans cesse, n'absorbaient pas seuls l'activité laborieuse de l'historien. Durant ces années 1835 et 1836, on le voit continuer à peu près régulièrement de six mois en six mois, dans la *Revue des Deux-Mondes*, la publication de ses *Nouvelles Lettres sur l'Histoire de France*.

Successivement avaient ainsi paru la quatrième, la cinquième et la sixième : l'histoire de Praetextat, celle de Leudaste, comte de Tours et celle du juif Priscus. On a dit tout le succès qui les avait accueillies.

Toutefois, dans ce concert d'éloges, quelques voix avaient détonné. Certaines, incriminant le tour anecdotique et pittoresque donné à ces récits, avaient paru

suspecter leur valeur scientifique, insinué qu'elles n'étaient au fond que de « charmantes historiettes » sur les Mérovingiens.

Or, nul reproche ne pouvait plus sensiblement atteindre leur auteur. S'il s'appliquait à rendre attrayante la reconstitution du passé, sous la profonde connaissance des faits particuliers, il prétendait en même temps à l'intelligence supérieure de l'ensemble.

Dans ces *Nouvelles Lettres sur l'Histoire de France* dont il décida, dès lors, de modifier le titre en celui de *Récits des Temps Mérovingiens*, il avait cherché à mettre en relief, par une suite de tableaux épisodiques, les types variés de la société gallo-franque, à faire revivre et se mouvoir des individualités, caractéristiques mais effacées, perdues dans les grandes masses de l'histoire.

Il résolut donc, pour justifier le point de vue sous lequel il avait présenté le sixième siècle et pour mettre le dernier sceau à sa grande entreprise de réforme historique, de reprendre ses anciennes études pour les compléter et les amender tour à tour.

Exposant les systèmes qui s'étaient succédés depuis trois siècles, tantôt blâmant et tantôt approuvant, faisant la part de ses propres erreurs, il signalerait à l'ardeur et au travail des jeunes générations certains points demeurés obscurs de notre histoire nationale et tracerait le plan d'une vaste Histoire de France, légua à l'avenir l'exécution de cette idée.

Tel fut l'objet des *Considérations sur l'Histoire de France* où, pour la première fois, Augustin Thierry expose en système ses théories sur les races et l'origine du Tiers-État et dans lesquelles l'extension donnée

à l'historique du régime municipal annonce également ses travaux ultérieurs.

Lorsqu'elles parurent dans la *Revue des Deux-Mondes*¹, on s'aperçut d'un changement profond dans la manière de l'écrivain.

Cette lumineuse intelligence s'était encore élevée. L'ardent polémiste de 1821, l'éloquent historien de 1825 et 1827, le narrateur pittoresque de récits héroïques a fait place à un dialecticien qui envisage désormais l'histoire sans passion.

Les derniers chapitres frappèrent par leur sérénité. Explicable apaisement, puisqu'à ses yeux la révolution de 1830 et la victoire du droit national sont l'aboutissement bienheureux et logique, la fin nécessaire des traditions françaises. Qu'est-il besoin de batailler à nouveau, pourquoi lutter encore pour cette bourgeoisie si longtemps opprimée; aujourd'hui triomphante; plaider la cause des vaincus à présent qu'ils sont devenus les vainqueurs?

Déterminé, bien qu'elles en dépassassent sensiblement le cadre, à donner les *Considérations sur l'Histoire de France* comme introduction aux *Récits des Temps Mérovingiens*, Augustin Thierry, pour acquitter un juste tribut de reconnaissance, voulut dédier au duc d'Orléans ce livre, le dernier dans sa pensée, qu'il lui fut peut-être donné d'achever.

Il fit demander l'agrément du prince par son secrétaire des commandements, M. de Boismilon, et reçut en retour la plus flatteuse réponse :

1. 15 décembre 1838 et 1^{er} janvier 1839.

Vous ne pouviez douter, monsieur, du plaisir avec lequel je verrai mon nom associé à la publication de l'important ouvrage que vous nous aviez promis. Je m'en félicite encore plus depuis l'accueil qu'il a reçu de tous ceux qui s'intéressent à notre histoire nationale et je me plais à vous en donner ici un nouveau témoignage en vous réitérant l'assurance de mes sentiments de haute estime.

Votre affectionné

Ferdinand-Philippe d'ORLÉANS.

Tuileries, le 26 Mars 1840.

C'est donc, en quelque sorte, sous le patronage officiel de l'héritier du trône, que les *Récits des Temps Mérovingiens* parurent chez l'éditeur Just Tessier, au mois d'avril 1840.¹

1. A titre de curiosité, voici quelques-unes des dédicaces qui accompagnaient leur envoi aux destinataires :

A Amédée Thierry : *A mon frère, témoignage de tendre affection*, à Lamartine : *Témoignage de haute estime et d'admiration*, à Guizot : *Témoignage d'admiration et d'amitié*, à Victor Cousin, à Mignet, à Thiers : *Souvenir d'ancienne amitié*, à Désiré Nisard : *L'auteur à son ami Désiré Nisard*, à Henri Martin : *A mon ami Henri Martin*, à Michelet : *Témoignage d'admiration*, à F. Arago : *Témoignage de respect et d'admiration*, à Lacretelle, Jouy, de Pastoret, Droz, Musset, Casimir Delavigne, Royer-Collard, Viennet, Ch. Nodier, comte de Ségur : *Hommage de l'auteur*.

CHAPITRE VIII

LA PRÉFACE DES *Récits des Temps Mérovingiens*. — HOMMAGE A CHATEAUBRIAND. — SOUVENIR DES ANNÉES DE COLLÈGE. — TU DUÇA, TU SIGNORE, E TU MAESTRO. — ACCUEIL ENTHOUSIASTE DE LA PRESSE ET DU PUBLIC. — TÉMOIGNAGES D'ADMIRATION. — UN « ACTE DE JUSTICE ». — LE GRAND PRIX GOBERT. — UNE DISTINCTION UNIQUE DANS L'HISTOIRE DES LETTRES FRANÇAISES.

Chateaubriand recevait pareillement un magnifique hommage. Dans une préface à bon droit illustre, Augustin Thierry le saluait comme son maître et son inspirateur.

Rappelant avec émotion l'effet produit au collège sur son âme adolescente, l'éblouissement d'imagination procuré par la description fameuse des *Martyrs* : ces terribles Franks, *parés de la dépouille des ours, des veaux marins, des aurochs et des sangliers* ; leur camp retranché avec des bateaux de cuir et des chariots attelés de grands bœufs ; cette armée rangée en triangle où, *l'on ne distinguait qu'une forêt de framées, des peaux de*

*bêtes et des corps demi-nus*¹, il s'écriait tout vibrant d'enthousiasme encore à ce ressouvenir :

« Ce moment fut peut-être décisif pour ma vocation à venir. Je n'eus alors aucune conscience de ce qui venait de se passer en moi ; mon attention ne s'y arrêta pas ; je l'oubliais même durant plusieurs années ; mais, lorsque, après d'inévitables tâtonnements pour le choix d'une carrière, je me fus livré tout entier à l'histoire, je me rappelai cet incident de ma vie et ses moindres circonstances avec une singulière précision. Aujourd'hui, si je me fais lire la page qui m'a tant frappé, je retrouve mes émotions d'il y a trente ans.

« Voilà ma dette envers l'écrivain de génie qui a ouvert et qui domine le nouveau siècle littéraire. Tous ceux qui, en divers sens, marchent dans les voies de ce siècle, l'ont rencontré de même à la source de leurs études, à leur première inspiration, il n'en est pas un qui ne doive lui dire comme Dante à Virgile :

« Tu duca, tu signore e tu maestro ».

Le grand vieillard, au faîte de la gloire, se montra des plus sensibles à cette saluade.

Il exprima sa gratitude en ces lignes qu'on peut soupçonner trop volontairement modestes pour être bien sincères :

Vendredi soir, 5 Mars 1840.

Je serais trop fier, monsieur, ma pauvre vieille tête tournerait, si je pouvais croire que j'ai eu l'insigne honneur

1. *Les Martyrs*, livre VI.

de vous initier à votre admirable talent. Mais, monsieur vous êtes né de vous-même et de votre propre génie. Je n'en montrerai pas moins cette page avec orgueil, sinon comme un titre légitime de gloire, du moins comme une preuve précieuse de votre indulgente amitié.

Je prie M^{me} Thierry, qui vous lit peut-être ce billet, de vous offrir l'expression de ma reconnaissance et d'agréer l'hommage empressé de mon respect.

CHATEAUBRIAND.

La critique : Sainte-Beuve ¹, Sylvestre de Sacy ²
Libri ³, Magnin ⁴, Gustave Planche ⁵, Hippolyte

1. *Constitutionnel*.

2. Dans le *Journal des Débats*.

3. Dans le *Journal des Savants*.

4. *Revue des Deux Mondes*. Dans une lettre qui le remercie, Augustin Thierry expose curieusement « ce qu'il a voulu faire en histoire ».

« Monsieur et cher confrère,

« Je ne puis croire que je mérite tout ce que vous avez dit de flatteur sur ma vie et sur mes ouvrages, mais je suis vivement touché de ce qu'il y a de bienveillance et de franche affection pour moi dans l'article si bien écrit et si bien pensé que vient de publier la *Revue des Deux Mondes*.

« Vous y retracez de main de maître et du point de vue le plus élevé le mouvement des études historiques dans les vingt-cinq dernières années, et, si votre amitié exagère ma quote-part dans ce mouvement, vous caractérisez avec une parfaite justesse la suite et la tendance de mes travaux.

« Voilà bien ce que j'ai voulu faire. J'ai tenté de ramener les esprits à la vérité historique par toutes les voies : par la critique, par la dissertation, par le récit. Mes efforts ont pris différentes formes : mon objet fut toujours le même.

« Ai-je réussi autant que vous le dites? Je voudrais que sur ce

Lucas ⁶, s'accorda pour célébrer la plume « dont toute composition historique était un travail d'art autant que d'érudition » et, ne séparant pas l'historien du peintre et du poète, louangea sans réserves l'évocatour incomparable « qui s'était rendu le contemporain des temps qu'il prétendait faire revivre à nos yeux. »

On ne s'avisa point de lui reprocher alors d'avoir outrepassé les limites du roman et de l'histoire, ni d'enjoliver Grégoire de Tours. Assez misérables chicanes au demeurant, car, ainsi que l'a justement formulé Brunetière : « On ne saurait exiger de l'historien qu'il se désintéresse de ses personnages et, sous le nom d'impartialité, qu'il nous parle de saint Louis ou de Louis XIV avec autant d'indifférence que de l'ours des cavernes ou des poissons ganoïdes. »

Qu'importe au surplus qu'Augustin Thierry se soit trompé sur le nom d'un vêtement ou la forme d'un ustensile, s'il a rendu l'accent même de la vie qu'il s'était proposé de ressaisir et vu se dresser devant lui la figure entière de ses héros!

Dans la copieuse liasse de témoignages admiratifs de toutes sortes qui parvinrent au passage Sainte-

point la postérité jugeât comme vous, mais je n'ose m'abandonner à de telles espérances.

« Votre suffrage public, monsieur et cher confrère, sera l'un de mes titres et je vais y puiser de nouveaux encouragements

« Je regrette de ne pouvoir aller vous remercier de vive voix ; un serrement de main vous dirait tout ce que je sens beaucoup mieux que ne peut le faire cette lettre.

« Croyez... etc. »

5. *Revue Littéraire.*

6. Dans le *Siècle*.

Marie et que M^{me} Augustin Thierry conservait avec un soin dévôt ; parmi ceux de Jouy, de Jules Janin, de Ch. Rémusat, de Louis de Carné, de Nisard, de Magnin, de Paul Lacroix, etc., je ne retiendrai que les deux suivants pour la signature qu'ils portent :

D'abord Villemain :

Mon cher ami,

Ton livre est de ceux qu'il faut lire tout entier avant de remercier et pour mieux remercier. Je n'ai pas encore achevé cependant tes deux volumes, malgré le grand loisir que j'en ai. Toutes les considérations de la première partie m'ont vivement préoccupé par la profondeur et la variété des connaissances, l'habileté de la composition, la beauté sévère du style. C'est un modèle à méditer.

Je ne te parle pas de la préface où je me suis trouvé avec étonnement et reconnaissance. Je t'en renvoie les dernières paroles : *tu duca, tu maestro*. J'espère que beaucoup d'autres penseront comme moi de l'ouvrage entier qui me paraît un digne couronnement de tes travaux et de ta renommée.

Voilà ce que pense un solitaire qui serait enchanté d'avoir occasion de dire cela publiquement.

Mille amitiés et respects à M^{me} Thierry.

Guizot, alors ambassadeur en Angleterre, où il doit être, comme on sait, l'adversaire malheureux de Palmerston dans le règlement de la question d'Égypte, entremêle ses appréciations de curieuses réflexions personnelles :

Londres, 31 Mai 1840.

Mon cher ami,

Je n'ai pas voulu vous écrire avant de vous avoir lu. Et c'est une affaire de placer, dans la vie que je mène, la lecture de deux volumes, quelque plaisir qu'on y prenne.

Nulle part le vice de la civilisation moderne n'est plus apparent que dans ce pays-ci ; on est toujours pressé ; on n'a de temps pour rien ; on entasse les affaires sur les affaires, les plaisirs sur les plaisirs ; tout se fait à la course et dans la foule. Il faut, pour suffire à ce mouvement, des facultés bien grandes et fortes ; et c'est une pitié de voir les plus grandes facultés contraintes de se déployer au milieu d'un tiraillement continuel et avec une précipitation qui leur enlève beaucoup de leur grandeur, car elle ne leur permet rien de complet ni d'achevé.

J'ai, comme vous, passé bien des années à contempler du fond de mon cabinet la majestueuse monotonie de la vie des cloîtres. Voilà dix ans que je suis plongé dans le tumulte des tribunes et le brouhaha des bazars. Quel contraste, si on avait le temps d'y songer !

Je vous ai lu enfin avec délices, la critique comme le drame, les jugements comme les récits. Vous avez l'imagination et la raison également vraies. C'est bien rare. Je regrette beaucoup de n'avoir pas voté pour vous à l'Académie¹, pour mon plaisir, et aussi pour le plaisir d'entendre Viennet parler de vous et de Clovis. Ne disait-on pas le fier Arbogaste et croyez-vous qu'Arbogaste fut plus fier que Viennet ? J'ai tort de rire de lui, car je l'aime assez : c'est un honnête homme, courageux. Je lui passe tout, même de vous avoir attaqué. J'espère qu'il m'a un peu attaqué aussi.

1. Cette lettre est postérieure à l'attribution du grand-prix Gobert aux *Récits des Temps Mérovingiens*.

J'ai prêté vos deux volumes à un homme d'esprit, grand ami de nous et de nos travaux, sir Francis Palgrave, qui veut en parler dans l'*Edinburgh Review*. Vous devriez bien me faire envoyer un exemplaire complet de vos rapports (je crois qu'il y en a deux ou trois) sur la Collection des origines du Tiers-État. Je ne les ai pas ici et sir Francis Palgrave me les demande.

Dites, je vous prie, de ma part à Amédée que j'ai bien reçu sa lettre, mais non son volume¹. Je ne sais à qui il l'a remis, mais je ne l'ai pas. Je ne veux lui répondre, comme à vous, qu'après l'avoir lu. J'en suis très curieux. Je crois l'histoire de la Gaule Romaine à peu près inconnue.

Adieu, mon cher ami, mes respects, je vous prie, à M^{me} Thierry. Gardez-moi l'un et l'autre votre bon souvenir. J'y ai droit, car tenez pour certain qu'il n'y a pas de mémoire plus fidèle que la mienne. Rien n'y fait, ni l'absence, ni le temps, ni le silence. Adieu, tout à vous.

Bientôt, les *Récits des Temps Mérovingiens* allaient recevoir la plus haute consécration qu'il fût possible à l'Institut d'accorder à un ouvrage historique. Le 13 Mai 1840, l'Académie Française, sur un rapport de Villemain, leur décernait le grand prix Gobert, et proclamation solennelle de cette récompense était faite le 11 Juin suivant dans la séance publique des cinq académies.

Malgré la résistance de Viennet, fidèle à son esthétique périmée et scandalisé de trouver Hilpérik et Mérowig si différent de son *Clovis*, Mignet, au cours des échanges de vues préliminaires, avait surmonté toutes les hésitations.

Dans une lettre qu'il lui adresse quelques jours

1. *L'Histoire de la Gaule sous l'administration romaine.*

avant le vote, Augustin Thierry remercie avec effusion son ami de cette intervention :

Paris, le 17 Avril 1840.

Mon cher Mignet,

Je sais tout ce que vous avez été pour moi, j'en suis vivement touché et je vous en aimerais davantage, si la chose était possible.

Votre admirable intelligence des questions historiques et des conditions de l'histoire a gouverné tout le débat, c'est elle qui a fixé le point de la question et rallié à quelque chose de ferme et de précis des idées vagues et des opinions divergentes. J'étais informé de tout cela presque jour par jour. Bien des fois j'ai été tenté de vous écrire, mais j'ai craint, en remerciant l'ami, de blesser la conscience du juge. Maintenant, je puis vous dire tout ce que j'ai dans le cœur, et je voudrais que ce fût de vive voix : on ne s'exprime bien que comme cela.

Hier l'envie m'a pris de me faire mener en voiture à votre porte, mais j'ai réfléchi que c'était un enfantillage dont il ne pouvait résulter que la remise d'une carte cornée.

J'ai un grand désir d'entendre cette parole à laquelle je dois tant, j'ai à recueillir votre jugement sur mes deux volumes et vos conseils pour l'avenir. Je partirai à la campagne à la fin du mois, j'irai m'établir à Bellevue, dans la maison que vous avez visitée en passant l'année dernière et où se conserve le souvenir de cette visite.¹

Pourquoi ne viendriez-vous pas cette année faire votre campement d'été sur la colline où l'air est si vif et d'où la vue plonge si loin? Le bonheur d'être votre voisin et de

1. Route des Gardes 6. Augustin Thierry y passa trois étés, en 1839, 40 et 41.

causer avec vous serait pour moi le couronnement d'un succès auquel votre amitié a si franchement et si largement contribué.

Tout à vous de cœur et pour toujours.¹

Par ailleurs, il donne à Martial Delpit² d'intéressantes précisions sur le scrutin lui-même :

« Les journaux vous ont annoncé la décision de l'Académie Française. Je voudrais pouvoir vous dire

1. De même écrit-il à Villemain :

« Paris, ce mercredi (sans date). »

« Mon cher ami,

« J'avais un projet qu'une indisposition de ma femme retournée au lit m'a fait suspendre pendant six jours et que ton départ est venu détruire.

« C'était celui de me faire transporter chez toi, pour te serrer la main et te dire de vive voix combien je suis touché de ce que ton amitié et ton éloquence ont fait pour moi. Ce que m'avait dit M. de Chateaubriand, Mignet me l'a redit avec la même admiration pour cette parole si nette, si gracieuse et si entraînante. MM. Jouy et Tissot qui ont eu la bonté de venir me voir m'ont complimenté par ces mots : Villemain a été admirable, jamais il n'avait mieux parlé.

« Quand pourrais-je causer avec toi et épancher à mon aise tout ce que ces trois dernières années, depuis le jour où tu me demandais si impérieusement un morceau de généralités, jusqu'à l'événement du 13 mai, m'ont laissé dans le cœur?

« Nous allons passer six mois à deux lieues l'un de l'autre et puis la roue te reprendra... Tu seras ministre et nous ne nous rencontrerons plus...

« Je t'embrasse avec une émotion bien vive de reconnaissance et d'amitié. »

2. L'un de ses collaborateurs dans la recherche des documents relatifs à l'histoire du Tiers-État, le futur député légitimiste à l'Assemblée de Bordeaux.

que M. de Feletz y a contribué de sa voix, mais il était parti l'avant-veille pour la campagne : le beau temps l'avait emporté sur ses affections littéraires.

« Il y avait 21 membres présents et il fallait, pour que le prix fut donné, les deux tiers des voix : 14. Au premier tour de scrutin, j'ai eu 16 voix et M. Bazin 2 : il y a eu trois bulletins blancs.

Le suffrage des écrivains et des lettrés, autant que l'opinion publique, ratifia le jugement de l'illustre compagnie.

Chateaubriand, qui avait appuyé le lauréat de sa haute influence et s'était dérangé tout exprès pour voter, répondit à ses remerciements :

« Vraiment, monsieur, vous ne me devez rien du tout. Je n'ai pas ouvert la bouche, je n'ai fait qu'applaudir de grand cœur aux éloges qu'on donnait de tous côtés à vous et à votre livre, je n'ai fait que soutenir la couronne que l'on posait sur votre tête. »

On a lu la lettre de Guizot, pour Nisard, l'Académie « réparait » l'élection de Flourens¹, Jouy, Magnin, Libri luttèrent de compliments et d'éloges ; Sainte-Beuve écrivait :

« Je ne veux pas tarder plus longtemps, à vous dire, monsieur, que personne n'applaudit plus vivement que moi au grand acte de justice que vient de faire l'Académie Française, en couronnant en vous, ce qui est si rare, l'alliance de la plus admirable sagacité historique et de la forme la plus simplement et la plus fermement

1. Flourens venait d'être élu à l'Académie Française contre Victor Hugo.

éloquente. Jamais décision de corps savant n'a aussi bien répondu à l'attente générale et à la conscience publique. »

Cet « acte de justice » par une distinction unique dans l'histoire des lettres françaises, l'Académie devait le continuer durant quinze années, maintenant le prix à Augustin Thierry jusqu'au jour de sa mort et justifiant ainsi l'expression de *fief littéraire* dont s'était servi Villemain, pour en marquer le singulier caractère et pour en rehausser l'éclat ¹.

1. Dans son rapport sur les prix décernés en 1847. La suite de ces rapports, de 1840 à 1855, forme dans leur ensemble un jugement sur le talent et les principaux ouvrages de l'historien.

Trente-trois ouvrages avaient été soumis au jugement de l'Académie : parmi lesquels, l'*Histoire de Saint Louis* par le marquis de Villeneuve-Trans ; l'*Histoire du Béarn et du pays basque* par M. Mazure ; la *Philosophie de l'Histoire de France* par M. Hello ; *Louis le Pieux et son siècle* par M. Frantin ; l'*Histoire des Français de divers états* par M. Alexis Monteil ; la *Vie des grands capitaines français du Moyen Age* par M. Mazas ; l'*Histoire de Louis XIII* par M. Bazin.

CHAPITRE IX

LES ANNÉES HEUREUSES D'AUGUSTIN THIERRY. —
RÈGLEMENT DE VIE. — PROCÉDÉS DE TRAVAIL. —
VILLÉGIATURES D'ÉTÉ. — LE « SALON VERT ». —
RÉCEPTIONS MUSICALES ET LITTÉRAIRES. — A CAU-
SEUR MERVEILLEUX, AUDITOIRE D'ÉLITE. — JASMIN
ET SES POÈMES. — *Les Mémoires d'outre-tombe.*

Les années qui s'écoulent ainsi de 1835 à 1842, « les années des *Temps Mérovingiens* », marquent pour Augustin Thierry l'apogée de sa réputation. Ce sont les meilleures et les plus belles de sa vie. Fauriel, Chateaubriand s'inspirent de ses écrits, avide de recueillir ses enseignements, de mettre à profit ses conseils, toute une ardente et jeune génération d'érudits : les Louandre, les Lalanne, les Bourquelot, les Tiby, s'empresse d'appliquer sa méthode.

Nul historien n'a encore exercé en France une influence si profonde. Le respect universel l'environne, qu'accroît encore le prestige du malheur.

Sur sa tête les honneurs s'accumulent. Il a été fait officier de la Légion d'Honneur en 1837. Successivement l'Académie Royale de Munich, l'Académie de Washington, l'Ateneo de Venise, la Société Royale

de Copenhague lui confèrent le diplôme de membre étranger. Ses infirmités lui interdisent de partager leurs travaux, mais il demeure en rapports avec les plus insignes de ses nouveaux collègues : Schelling, Lappenberg, Prescott, Ticknor, César Balbo, le comte Pellegrino Rossi.

Sa santé même s'est améliorée. La cécité comme la paralysie des jambes restent incurables, mais les douleurs nerveuses lui laissent quelque répit¹.

Pour sauvegarder sa fragile existence, il fallait à cet infirme, à ce malade, un train de vie minutieusement ordonné.

Augustin Thierry se levait tôt, avant huit heures, et dictait jusqu'à son déjeuner qu'il prenait à dix. De onze heures à deux heures, trois fois la semaine, il recevait ses collaborateurs dans l'histoire du Tiers État pour juger le résultat de leurs découvertes et leur donner ses directions. Il dînait à trois heures, se remettait au travail jusqu'au soir et, de neuf à onze, après un souper léger, accueillait ses amis ou les visiteurs qui se présentaient au passage Sainte-Marie.

L'été, cette règle quasi bénédictine supportait des adoucissements.

Tous les ans, les beaux jours arrivés, l'historien allait s'établir aux environs de Paris. Installation modeste dans quelque pavillon meublé, à laquelle il ne demandait qu'un jardin spacieux et le voisinage des bois.

1. Le journal de santé d'Augustin Thierry constate cette amélioration durant les années 1838-39 et la plus grande partie de 1840. Le malade souffre cependant d'insomnies fréquentes que l'on combat avec des pilules d'opium.

De 1836 à 1843, on le voit ainsi successivement séjourner à Rosny, à Versailles où le bibliothécaire du château M. Vallery, lui a trouvé un logement dans le parc, à Ville-d'Avray, à Montmorency, à Bellevue, à Grosbois, à Choisy-le-Roi, enfin.

Pour le paralytique traîné dans sa chaise roulante, c'étaient alors d'heureuses promenades sous le dôme des hautes futaies frissonnantes. Ses yeux morts n'en pouvaient plus apercevoir la beauté rajeunie, mais leurs parfums, leurs murmures, le pépiement des oiseaux sur les branches, la chanson du vent dans les feuilles réjouissaient son cœur.

Plus souvent encore, c'étaient de longues et pensive stations au grand air, dans la douceur limpide des matins ou l'apaisement embrasé des soirs : les derniers *Récits des Temps Mérovingiens*, l'*Histoire du Tiers État* sont nés de ces méditations créatrices.

On s'est souvent demandé comment Augustin Thierry, aveugle si jeune, avait pu continuer ses recherches et poursuivre son œuvre.

Sur la façon dont il travaillait, les procédés qu'il avait dû adopter, dans l'obligation de lire et de se renseigner par les regards d'autrui, nous possédons un témoignage irrécusable : le sien.

Je le trouve dans la lettre suivante adressée à William Prescott, l'historien américain, menacé lui-même par la cécité, qui réclamait ses conseils :

« Vous me demandez, monsieur, si la nécessité, mère de toute industrie, ne m'a pas suggéré quelque méthode particulière qui atténue pour moi les difficultés du travail d'aveugle. Je suis forcé

d'avouer que je n'ai rien d'intéressant à vous dire.

« Ma façon de travailler est la même qu'au temps où j'avais l'usage de mes yeux, si ce n'est que je dicte et me fais lire. Je me fais lire tous les matériaux que j'emploie, car je ne m'en rapporte qu'à moi-même pour l'exactitude des recherches et le choix des notes. Il résulte de là une certaine perte de temps ; le travail est long, mais voilà tout ; je marche lentement, mais je marche. Il n'y a qu'un moment difficile, c'est le passage subit de l'écriture manuelle à la dictée.

« Quand une fois ce point est gagné, on ne trouve plus de véritables épines.

« Peut-être, monsieur, avez-vous déjà l'habitude de dicter parfois à un secrétaire : si cela est, mettez-vous à le faire exclusivement et ne vous inquiétez pas du reste. En quelques semaines, vous deviendrez ce que je suis moi-même, aussi calme, aussi présent d'esprit pour tous les détails du style, que si je travaillais avec mes yeux, la plume à la main.

« Ce n'est pas au point où vous êtes parvenu qu'on s'arrête ; vous avez éprouvé vos forces, elles ne vous manqueront pas et le succès est certain pour tout ce que vous tenterez désormais. Je suivrai de loin vos travaux avec la sympathie d'un ami de votre gloire. Croyez-le, monsieur, et agréez..., etc. »¹

A son tour, la relation d'un témoin, le docteur Gabriel Graugnard, nous montre, dans un brouillon de *Souvenirs inédits*, l'écrivain en plein travail de composition :

« M. Augustin Thierry préparait le septième *Récit*.

1. Inédit.

Nous commençâmes par lire dans les textes les auteurs qui signalent cette période. Je notais, sur ses indications, les passages qui pouvaient éclairer de quelque jour cette époque qu'il avait, le premier, remise en lumière. Un trait, un mot, sans valeur pour tout autre, servait de prétexte aux investigations les plus minutieuses : recherches archéologiques, épigraphiques, ethnologiques, etc.

« Il élevait là-dessus le savant édifice de ses déductions. Nous relisions les notes dans leur ensemble. M. Thierry les complétait par des souvenirs personnels ou de nouvelles enquêtes. Venait enfin le moment où l'écrivain se mettait réellement à l'œuvre. Ce moment était précédé de quelques jours de repos où, si j'ose dire, l'historien se ressaisissait lui-même dans la plénitude de sa puissante individualité.

« Il semblait alors perdre tout souvenir des travaux qui l'occupaient, s'absorbant en des lectures qu'il réclamait, où les questions les plus ardues de la science et de la métaphysique servaient de délassement à ce grand esprit.

« Après cinq ou six jours de ce recueillement — car toutes les heures en étaient des heures de travail muet et de préparation silencieuse — la dictée commençait. Sans qu'il me le dit, à sa parole seulement, surtout à la position qu'il prenait dans son fauteuil, je savais, pour en avoir été prévenu, que je ne devais plus l'interrompre.

« Qui ne l'a pas suivi dans tous les détails de sa composition, ne peut apprécier justement cette étonnante faculté d'assimilation qui lui rendait propre le fruit de nos recherches antérieures.

« Il dictait... Sa pensée jaillissait sans efforts en phrases claires et lumineuses. Prodigueuse transformation des matériaux accumulés ! Tout disparaissait des anciennes chroniques, des textes mêmes : il ne restait qu'un tout homogène, personnel et des pages éloquentes. Mais, avant cette mise en œuvre, quel travail, quelle patience, quel courage ! »

Aux champs comme à la ville, l'auteur des *Récits des Temps Mérovingiens* vivait avec sa femme dans la plus tendre intimité de cœur et d'esprit.

Julie de Quérangal avait noblement accepté sa mission. Elle en remplissait généreusement les obligations austères. Tirant de ses origines bretonnes un penchant au mysticisme, elle se consacrait tout entière au rôle qu'elle avait choisi d'être l'ange gardien, la providence d'une âme d'élite emprisonnée dans un corps débile. Garde-malade, elle prodigue sans lassitude à l'infirme ses soins les plus attentifs ; compagne d'un écrivain illustre, elle s'emploie de tout son effort à le servir et à le seconder.

Plus souvent que par la main du secrétaire Cassou, les brouillons de lettres d'Augustin Thierry, ceux des *Considérations sur l'Histoire de France*¹ sont tracés de

1. J'ai, traçant ces lignes, ces brouillons sous les yeux. Sur des cahiers d'écoliers à grandes marges, ce sont, pour les *Récits* et les *Considérations*, des ébauches de rédaction première, pêle-mêle interrompues par des indications de références ou des notes sur des recherches à faire effectuer :

Par exemple : Demander le tome premier des *Antiquités françaises* du Père Montfaucon ;

Prendre une note sur les sépultures de la basilique Saint-Vin-

son écriture, cette haute et grêle cursive allongée, à la mode pour les femmes sous Louis-Philippe.

En retour, l'historien vouait à celle qu'il avait baptisée son « Antigone » une affection sans bornes. Les marques de sa tendresse et de sa reconnaissance se rencontrent à chaque instant dans sa Correspondance intime. Elle est sa « force », sa « consolation », tout son « bien en ce monde », l'« intérêt vivant de sa pensée.¹ »

Lorsque, en 1844, cette compagne tant chérie succombera au cancer dont elle est atteinte, son désespoir sera navrant ; de longs mois on craindra pour sa vie, jusqu'à son dernier jour, il ne cessera point de porter au fond du cœur un deuil inconsolable.

C'est qu'en effet M^{me} Augustin Thierry ne se contentait pas seulement d'être pour son mari la plus vigilante, la mieux attentionnée des épouses. Créatrice de bonheur, elle avait su animer sa solitude et transformer sa vie.

cent ; Costumes d'hommes et de femmes de race franke, d'hommes et de femmes gallo-romains, d'évêques et de prêtres, de grands ; d'évêques et de prêtres non célébrant, de religieux et de religieuses. Costumes militaires complets : armes offensives et défensives.

Ou bien :

Chercher dans les *Formules de Marculphe* et autres les pièces qui peuvent être traduites en entier à l'appui des *Considérations...* etc.

Quand c'est M. Cassou qui tient la plume, des dessins, des caricatures appliquées et maladroites, s'essayant à reproduire les traits de contemporains notables : S. M. le roi des Français, Thiers, Guizot, le duc de Broglie, viennent illustrer le texte de façon inattendue.

I. Lettres à Amédée Thierry, à Marc d'Espine, à Arnold Scheffer, à M^{lle} Fressigne, etc.

Depuis dix ans qu'un mal implacable l'avait terrassé et durant sa retraite en province, le vide, malgré sa gloire, s'était lentement fait autour de l'aveugle. L'absence refroidit les plus chers attachements, les relations meurent qui cessent d'être entretenues. Exilé du monde par la cécité, immobilisé par la paralysie, incapable le plus souvent de se faire porter jusqu'à l'Institut, que pouvait essayer l'infirmes pour lutter contre cet abandon?

Il en avait souffert à la fois dans son légitime orgueil et dans ses plus tendres illusions d'amitié. Si la résignation l'avait à la longue emporté, ce n'était pas du moins sans amertume, ni sans mélancolie.

A peine installée à Paris, Julie de Quérangal se préoccupa de renouer le faisceau rompu des liaisons anciennes, d'en former de nouvelles parmi les savants et les écrivains que pouvait attirer la réputation de son mari.

« Je désire, écrit-elle à son père, rendre à mon cher Augustin l'illusion de sa vie passée, lui faire oublier ses souffrances, lui constituer un milieu agréable, l'entourer de cette atmosphère si nécessaire au bonheur d'un artiste et, par l'échange mutuel des idées indispensables aux grands esprits, l'arracher à la pire des solitudes : la solitude intellectuelle. »

Le succès aidant des *Temps Mérovingiens*, elle réussit aisément dans la double tâche qu'elle s'était assignée. L'appartement du passage Sainte-Marie devint bientôt le centre des réunions les plus attrayantes.

Chaque mercredi, le « salon vert » accueillait des hôtes de choix. Bien modeste, cependant, ce salon et tel qu'en rougirait aujourd'hui le moindre gribouilleur.

Il tirait son nom d'un meuble Empire recouvert en lampas. Sur la cheminée, une pendule en marbre Campan, supportant une Clio couronnée de lauriers, pinçant de la cithare. Aux murs, quelques bonnes gravures de Calamatta, d'après Ary Scheffer : *Françoise de Rimini* ; *Faust et Marguerite*, et deux grands portraits se faisant face : celui du maître du logis par Ary Scheffer, belle toile de composition romantique, pour lequel Augustin Thierry avait pu donner quelques séances à l'artiste dans son atelier de la rue Notre-Dame-de-Lorette, celui de l'amiral de Quérangal, sous l'uniforme bleu et rouge des officiers de la marine royale, poudré à frimas, le porte-voix à la main, dans l'attitude du commandement sur le pont de sa frégate.

Les invités n'étaient jamais bien nombreux, une douzaine au plus, mais tous d'éminente qualité.

Sur les listes, je relève les noms de Michelet, Villemain, Victor Cousin, Henri Martin, Mignet, Désiré Nisard, Félix Ravaisson, Patin, Auguste Trognon, Alfred Nettement, J. J. Ampère, Fauriel, Guigniaut, Ozanam, Ludovic Lalanne, H. Fortoul, Egger, Letronne, Monselet, Gérusez, J. V. Le Clerc, etc.

Parmi les femmes, M^{mes} Villemain mère, Cornélie Scheffer, H. Martin, D. Nisard, Ancelot, Mélanie Waldor et la plus assidue d'elles toutes, la *bellissima principese milanese*, l'apôtre du *Risorgimento*, la lionne de tous les lions, tout à la fois conspiratrice, femme de lettres et fastueuses mondaine, la princesse Belgiojoso.

Depuis leur rencontre à Carqueiranne, Augustin

Thierry était resté en rapports avec la belle enthousiaste. Revenue en France pour servir la cause italienne, elle avait voulu gagner l'appui du gouvernement de Louis-Philippe, convertir Guizot à ses projets. Sur sa demande, l'historien était intervenu auprès de M^{me} Guizot, la priant de lui ménager un entretien avec son mari. La réputation tapageuse de la femme avait contrarié les intentions de la patriote, fait échouer cette démarche obligeante.¹

N'ayant pu jouer le grand rôle auquel elle aspire, rentrée en possession de ses biens un moment confisqués par l'Autriche, l'*astutissima* se contente à présent de recevoir à grand fracas, en son hôtel rue Neuve-Saint-Honoré, la fleur du dandysme, de la littérature et des arts.

Cependant, elle quitte volontiers son oratoire gothique, sa salle à manger pompéienne, les splendeurs de sa chambre à coucher bleu et argent, même la cour d'amour empressée à lui plaire : Mignet, Bellini, Liszt, Henri Heine, Musset... Mignet surtout, pour venir « entendre causer » au passage Sainte-Marie.

J'ai déjà dit quel magicien de la parole était Augustin Thierry. Comme il avait jadis ébloui les hôtes de

1. « Vous m'avez recommandé M^{me} la princesse Belgiojoso, répond Élisabeth Guizot, le 7 septembre 1831, elle est venue chez moi sans me trouver. Je lui ai écrit pour lui en témoigner mes regrets, au moment où je partais pour la campagne : elle n'a pas fait de nouvelles tentatives pour me voir et, entre nous, je ne crois pas qu'elle en eût envie. Sa société habituelle est tellement vive parmi les plus vives que je ne sais trop ce qu'elle ferait d'une personne aussi compromettante que moi... »

Carqueiranne, il émergeilla Louis de Loménie, au cours d'une rencontre à Montmorency. Je ne puis mieux faire que de citer ici l'auteur de la *Galerie des Contemporains illustres par un homme de rien*.

« J'ai entendu beaucoup de gens qui ont la réputation de bien parler et qui parlent bien, mais je n'ai peut-être rien entendu qui égalât en facilité, en netteté, en élégance, l'élocution de M. Augustin Thierry. C'est sans doute l'habitude de la dictée qui lui a donné cette conversation qui ressemble à du style. Toujours est-il qu'on peut dire de lui, en se servant d'une comparaison très connue, que sans effort aucun, sans prétention aucune, il parle réellement comme un livre. »

Quand ses partenaires étaient les hommes dont je rappelais les noms tout à l'heure, on voit à quel sommet pouvait atteindre la conversation.

Ces causeries sans pareilles étaient coupées d'intermèdes musicaux. Liszt, amené par la princesse Belgiojoso, s'emparait du piano, Pauline Garcia, l'inoubliable *Rosine* toute nouvellement mariée à Louis Viardot, que l'historien avait connu au *Globe*, égrenait de sa voix enchanteresse quelque mélodie de Mozart, pour lequel Augustin Thierry professait un véritable culte.

Parfois encore, les habitués du « salon vert » se voyaient conviés à quelque savoureux régal littéraire.

Au mois de Mai 1841, l'« Homère des prolétaires », ainsi que l'avait qualifié Lamartine, Jasmin, le perruquier-poète agenais, qui faisait alors courir tout Paris

accepta de venir réciter passage Sainte-Marie l'une de ses élégies les plus fameuses : l'*Aveugle de Castel-Culier*.

Cette réception fut, pour la circonstance, entourée de quelque solennité.

Aux commensaux ordinaires vinrent s'ajouter Balanche, Sainte-Beuve, Feletz, Gustave Planche, le baron de Barante, M. et M^{me} Buloz, Dupaty, Jouy, Eugène Burnouf.

Augustin Thierry prit la peine de convoquer chacun de ses hôtes par un billet pressant, insistant sur la personne et l'originalité du troubadour gascon¹.

Mais quelle attraction plus captivante encore et plus rare que de pouvoir entendre un chapitre inédit des *Mémoires d'Outre-tombe*.

On sait l'intense curiosité provoquée dans tous les milieux par l'annonce des confessions retentissantes

1. Celui qu'il adresse à Mignet est intéressant par l'opinion qu'on y trouve exprimée sur le réveil de la langue d'Oc :

« Mon cher ami,

« Jasmin, le célèbre poète d'Agen, a bien voulu me promettre de réciter pour moi son poème de l'*Aveugle*. En me rappelant quelle impression vous faisait, il y a vingt ans, la mélodie des stances de Bertrand de Born, j'ai pensé que vous auriez plaisir à entendre un homme qui fait revivre les troubadours et qui est, selon moi, plus admirable qu'eux, car il redonne l'âme et le corps à une langue qui n'était plus.

« Jasmin serait heureux et fier de vous compter parmi ses auditeurs, vous êtes pour lui une rare et haute intelligence et de plus, ce qui le touche bien aussi, une intelligence méridionale.

« Si ma proposition vous agréée, nous vous invitons, M^{me} Thierry et moi, pour mercredi soir, 11 mai, à huit heures.

« Mille amitiés de cœur. »

où Chateaubriand, sous prétexte d'étaler son âme, déshabille celle de ses contemporains ; par lui composées, de son propre aveu, avec « une prédilection toute paternelle » et que, dès 1831, l'on proclamait déjà devoir être scandaleuses.

La publication dans la *Revue des Deux Mondes* d'un fragment étendu n'avait qu'excité davantage l'impatience générale. De plus, en dépit du secret qui les entourait, des indiscretions avaient filtré sur les lectures faites à l'*Abbaye-au-Bois*, devant un petit cercle de privilégiés et les racontars allaient leur train autour de ces révélations plus ou moins authentiques.

Quel meilleur aiguillon que le mystère pour émouvoir ou pour intriguer ?

Or, M. de Chateaubriand, si distant à l'ordinaire et hautain, ne dédaignait point, par exception flatteuse, de se rendre à l'occasion passage Sainte-Marie et d'entr'ouvrir pour Augustin Thierry ses manuscrits énigmatiques.

Ces soirs-là, quittant sa maison de la rue d'Enfer, il arrivait de bonne heure, accompagné de M^{me} Récamier et de J. J. Ampère. Celui-ci sortait les précieux cahiers du foulard de soie cramoisie qui les enveloppait et la passionnante lecture se déroulait devant un auditoire intime, choisi et désigné à l'avance.

C'était là faveur insigne accordée par le père magnifique d'*Atala* à celui qui l'avait salué comme son inspirateur et son maître dans la préface des *Temps Mérovingiens*.

On doit aussi l'accepter pour sincère. car Augustin Thierry est l'un des trop rares élus qu'il épargne dans

ce pamphlet éloquent et redoutable que sont les *Mémoires d'Outre-Tombe*.¹

1. En même temps que plusieurs billets de remerciements à Chateaubriand, je trouve, semées dans les brouillons d'Augustin Thierry, des notes fragmentaires, d'après lesquelles je crois pouvoir conjecturer qu'il fut donné lecture en trois fois, passage Sainte-Marie, du livre I^{er} de la 4^e partie des *Mémoires d'Outre-Tombe* : procès des ministres de Charles X ; tumulte de Saint-Germain-l'Auxerrois ; tentative de soulèvement de la Vendée par la duchesse de Berry, etc., et de partie du livre II, écrits à Genève et à Paris d'octobre 1830 à avril 1833, revus postérieurement en 1845.

CHAPITRE X

L'ART CHEZ AUGUSTIN THIERRY. — LES SOURCES DES *Récits des Temps Mérovingiens* : ADRIEN DE VALOIS, FORTUNAT ET GRÉGOIRE DE TOURS. — CE QU'ON PEUT PENSER DES « DÉTAILS ADVENTICES ». — UN GRIEF PLUS SÉRIEUX GERMANISME ET ROMANISME. — LA GRACE ET L'ÉMOTION DES *Récits*. — LE SOUCI DE LA FORME CHEZ UN GRAND ÉCRIVAIN. — UN TÉMOIGNAGE DE RENAN. — MÉTHODE NARRATIVE ET SÉCHERESSE CRITIQUE.

L'*Essai sur Tite-Live* de Taine renferme une admirable définition de l'histoire, à laquelle déclare un juge averti, M. Camille Jullian, on ne peut rien ajouter ni rien retrancher :

« L'histoire, pareille à la nature, touche le cœur et les sens en même temps que l'intelligence. Le passé reconstruit par la raison ressuscite devant l'imagination...

« L'artiste, dans l'historien, n'est pas séparé du savant. Les deux génies s'entr'aident, ou plutôt il n'y en a qu'un, qui tantôt prépare et raisonne, et, appliqué deux fois au même objet, y découvre par la même clairvoyance, d'abord la vérité, puis la vie. »

L'inspiration qui préside aux *Récits des Temps Mérovingiens* la méthode qu'on y trouve constamment suivie, est tout entière dans ces lignes.

Augustin Thierry a pour sources principales d'informations Adrien de Valois, Fortunat, Grégoire de Tours — Grégoire de Tours surtout.

Adrien de Valois, chronologue savant, mais plus habile à déchiffrer la lettre des textes qu'à en exprimer le vrai sens historique. Tout, dans ses *Gesta veterum Francorum*, se trouve assez bien éclairci en ce qui concerne les temps, les lieux, la valeur des témoignages ; mais le moins qu'on puisse dire de ces trois lourds in-folios, c'est qu'ils sont complètement dénués de couleur et de vie.

Fortunat, poète de cour, tout évêque qu'il deviendra, complaisant panégyriste des « rois », Hilpérik, Sighebert et Haribert, esprit aimable, versificateur ampoulé, dont la phraséologie pompeuse abonde cependant, sous l'enflure, en traits caractéristiques des mœurs de l'époque.

Grégoire de Tours enfin, le « Père de notre histoire » pauvre de sens critique, mais sincère et probe, défenseur courageux des causes qu'il croit justes ; dont les dix livres de l'*Historia Francorum* contiennent un trésor de renseignements sur l'histoire politique et l'histoire religieuse de la Gaule aux VI^e et VII^e siècles.

Mais chez tous, hélas ! quel désordre ! Grégoire et Fortunat sont embrouillés, décousus, parfois contradictoires dans leurs jugements : écrivains qui ne sont même plus de la décadence, auxquels l'art de composer, de filer un récit, demeure totalement étranger.

En somme, la confusion des confusions : confusion

dans les hommes, confusion dans les choses, confusion dans le détail des crimes et des catastrophes au milieu desquels se poursuit le déclin irrésistible de la vieille civilisation.

Examinons un instant le travail d'arrangement et d'interprétation accompli par l'ordonnateur, la mise en œuvre de ces matériaux mal débrutis : *rudis ingestaque moles*.

Voici, par exemple, un passage du premier *Récit*, bien souvent cité dans les *Anthologies* pour son pittoresque et le mouvement qui l'entraîne.

« A peine les funérailles (de Chloter) étaient-elles achevées, que le troisième des quatre frères, Hilpérík, partit en grande hâte pour Braisne, et força les gardiens de ce domaine royal à lui remettre les clefs du trésor. Maître de toutes les richesses que son père avait accumulées, il commença par en distribuer une partie aux chefs de bande et aux guerriers qui avaient leurs logements, soit à Braine, soit dans le voisinage. Tous lui jurèrent fidélité en plaçant leurs mains entre les siennes, le saluèrent par acclamations du titre de *king*, et promirent de le suivre partout où il les conduirait. Alors, se mettant à leur tête, il marcha droit sur Paris, ancien séjour de Chlodowig I^{er}, et plus tard capitale du royaume de son fils aîné Hildebert.

« Peut-être Hilpérík attachait-il quelque idée de prééminence à la possession d'une ville habitée jadis par le conquérant de la Gaule ; peut-être n'avait-il d'autre envie que celle de s'approprier le palais impérial, dont les bâtiments et les jardins bordaient, en dehors de la cité, la rive méridionale de la Seine. Cette supposition n'a rien d'improbable, car les deux ambi-

tieuses des rois franks n'allaient guère au delà de la perspective d'un gain immédiat et personnel ; et d'ailleurs, tout en conservant une forte teinte de la barbarie germanique, des passions effrénées et une âme impitoyable, Hilpérik avait pris quelques-uns des goûts de la civilisation romaine. Il aimait à bâtir, se plaisait aux spectacles donnés dans des cirques de bois, et, par-dessus tout, avait la prétention d'être grammairien, théologien et poète. Ses vers latins, où les règles du mètre et de la prosodie étaient rarement observées, trouvaient des admirateurs parmi les nobles Gaulois qui applaudissaient en tremblant, et s'écriaient que l'illustre fils des Sicambres l'emportait en beau langage sur les enfants de Romulus, et que le fleuve du Wahal en remontrait au Tibre.¹

« Hilpérik entra à Paris sans aucune opposition, et logea ses guerriers dans les tours qui défendaient les ponts de la ville, alors environnée par la Seine. Mais, à la nouvelle de ce coup de main, les trois autres frères se réunirent contre celui qui voulait se faire à lui-même sa part de l'héritage paternel, et marchèrent sur Paris à grandes journées, avec des forces supérieures. Hilpérik n'osa leur tenir tête et, renonçant à son entreprise, il se soumit aux chances d'un partage fait de gré à gré. »

Grégoire de Tours, relatant le même épisode, est à la vérité beaucoup plus concis :

« Chilpéric, après les funérailles de son père, s'em-

1. Comparer le portrait de Chilpéric par Ernest Lavisse, *Revue des Deux Mondes*, 15 décembre 1885. (*Études sur l'histoire d'Allemagne.*)

para des trésors amassés dans la villa royale de Braine, s'aboucha avec les Francs les plus capables de le servir, qu'il se gagna par des présents. Bientôt il entre dans Paris et occupe le siège du roi Childebert. Mais il ne put le posséder longtemps : car ses frères se réunirent pour l'en chasser, et alors les quatre frères firent du royaume un partage légal. »

C'est tout ; l'on conviendra que c'est bien sec.

On surprend donc ici, sur le vif, le procédé employé par Augustin Thierry pour vivifier la prose glacée du bon évêque.

« Chilpéric, écrit Grégoire,... s'empara des trésors amassés dans la villa royale de Braine. »

« Il força les gardiens... etc., amplifie l'historien moderne, afin de montrer, par un fait précis, la brutalité des Barbares.

De même pour les détails de la proclamation, le portrait moral de Hilpéric, la marche à *grandes journées* sur Paris des trois héritiers dépouillés ¹.

1. On surprend un procédé identique chez Renan, en maints endroits de l'*Histoire des origines du Christianisme*.

Le portrait d'Hadrien, entre autres, le tableau de ses réformes administratives et sociales, sont empruntés au biographe de l'empereur, (*Spartien : Histoire Auguste, Vie d'Hadrien*).

Des monuments ou des documents choisis avec la plus scrupuleuse critique (sculptures de la villa Hadriana à Tivoli, inscriptions du *Corpus inscriptionum græcarum*, ruines étudiées par l'auteur au cours de sa mission en Phénicie, etc.) fournissent les éléments pittoresques, le cadre historique et géographique.

Pareillement, Fustel de Coulanges, dans la *Cité Antique*. Dans le chapitre fameux consacré au *Culte des morts*, l'historien s'inspire successivement des inscriptions funéraires grecques, des épitaphes romaines, de Cicéron et d'Apulée. Puis interviennent ses réflexions, ses déductions personnelles, enfin ses hypothèses.

Des deux récits, quel est le plus complet, le plus imagé, le plus visuel?... « L'artiste, dans l'historien, n'est pas séparé du savant... Tous deux s'entr'aident, découvrent par la même clairvoyance la vérité, puis la vie. »

Conjectures, suppositions, se sont écrié certains, circonstances adventices, qui ont fort bien pu ne pas se présenter.

Pardon, qu'en savez-vous? Étiez-vous donc là?... Au moins, sont-elles des mieux vraisemblables, exactement appropriées à ce que nous connaissons de la rudesse des temps.

Et le portrait d'Hilpérik est inspiré par Fortunat.

Un reproche plus sérieux, parfois adressé à Augustin Thierry, est celui d'avoir fait montre dans les *Récits* d'un *germanisme* exagéré.

Sont germanistes, les historiens qui tiennent pour la victoire de l'esprit germanique en Gaule après la conquête ; romanistes, au contraire, ceux qui défendent la prédominance de l'esprit romain.

Indubitablement, dans les *Récits*, Augustin Thierry, contre son ordinaire, penche en faveur du germanisme : conséquence de sa théorie des races.

Encore faut-il faire attention qu'un roi mérovingien gouvernant la Gaule, encore toute romaine, procède à la fois du chef germanique et de l'empereur romain. *Romanitas* et *Barbaria*, le mélange a produit la société du temps.

En admettant même, ce qui demeure cependant contestable, qu'Augustin Thierry ait pu forcer la note, on peut lui pardonner ce péché véniel au regard des réflexions admirablement justes dont son livre est rempli sur la décadence mérovingienne, la perte, au

vi^e siècle de tout sens administratif et le déchaînement des appétits individuels ¹.

Et, dans tous les cas, ce qui reste hors de doute, c'est l'impression d'art absolue, à la fois puissante et subtile, laissée par ces beaux récits, leurs grâces légères, la clarté cristalline du style, l'émotion naïve et douce qui s'en dégage.

Cette perfection et cette limpidité, Augustin Thierry l'obtenait par un labeur assidu.

Le docteur Graugnard, dans les pages qui précèdent, nous l'a montré commençant à dicter de premier jet.

Cette coulée originelle était suivie de corrections et de remaniements sans nombre.

Celles de Balzac exceptées, pas d'« épreuves » qui soient plus chargées de *repentirs* que les siennes.

Tel un grand peintre recommençant vingt ébauches, Augustin Thierry passe des journées entières à polir une phrase. Chez lui, le souci inquiet de la forme est un trait de nature.

La voulant tout ensemble pure, éloquente, précise et vigoureuse, il se fait lire et relire sans cesse Rabelais, Montaigne, La Fontaine, ses auteurs favoris. Les connaissant à fond, il peut en remontrer aux plus habiles.

Villemain lui reprochait un jour d'avoir employé le mot rasséréner. Rasséréner n'est pas français, grondait le vétilleux Aristarque.

1. « Dans ce déclin de la Gaule vers la barbarie, l'impatience et l'oubli de toute règle étaient la maladie du siècle ; et, pour tous les esprits, même les plus éclairés, la fantaisie individuelle ou l'inspiration du moment tendaient à remplacer l'ordre et la loi. »

Pour toute réponse, Augustin Thierry le renvoya au Bonhomme, qui pouvait lui-même se réclamer des trouvères.

« La condition essentielle des créations de l'art est de former un système vivant dont toutes les parties s'appellent et se commandent... Ce qu'il s'agit de retrouver, ce n'est pas la circonstance matérielle, impossible à vérifier : c'est l'âme même de l'histoire. Ce qu'il faut rechercher, ce n'est pas la petite certitude des minuties, c'est la justesse du sentiment général, la vérité de la couleur. »

Ainsi vient, à son tour, parler Renan.

Depuis l'apparition des *Récits des Temps Mérovingiens*, on a souvent repris en France, du point de vue des institutions ou de la critique des sources, l'histoire qu'ils ont retracée ¹.

Sous l'influence de l'école allemande, s'inspirant de ses méthodes, une érudition réelle mais volontiers pédante, s'est précisément attachée à la « petite certitude des minuties ».

Condamnant sans indulgence l'erreur de leurs aînés, la prétention des novateurs fut de pénétrer plus avant qu'ils n'avaient fait dans la connaissance du Passé.

« C'est le récit des événements qui est sec et froid » a proclamé le plus notable, le plus pesant d'entre eux.

On entend s'abstenir ici de toute polémique. Pour-

1. Cf. entre autres, LE HUËROU : *Histoire des Institutions Mérovingiennes* ; TARDIF : *Études sur les Institutions politiques et administratives de la France* ; GLASSON : *Histoire du Droit et des Institutions de la France* ; surtout, MONOD : *Études critiques sur les sources de l'histoire mérovingienne*.

tant qu'on lise, qu'on compare et qu'on juge. On verra de quel côté la sécheresse et la monotonie.

Dans cette fastidieuse enfilade de textes mal ajustés, l'ensemble se noie sous les détails, toute vie a disparu, l'âme des siècles s'est envolée.

L'Histoire a cessé d'être un art pour devenir une nomenclature.

Tout de même Renan a raison!

CHAPITRE XI

LA POLITIQUE CONTRE L'ACADÉMIE. — AUGUSTIN THIERRY INJURIÉ PAR LA « QUOTIDIENNE » ET PAR LE « NATIONAL ». — L'INCIDENT NODIER. — LA DIATRIBE DU DOCTEUR NÉOPHOBUS. — LES SCRUPULES DE FRANÇOIS BULOZ. — RIPOSTE DE L'HISTORIEN. — UNE LETTRE DE M^{me} MENESSIER-NODIER. — RÉCONCILIATION POSTHUME. — ATTAQUES SUBSÉQUENTES DE L'« UNIVERS ». — L'ABBÉ GORINI ET SA DÉFENSE DE L'ÉGLISE.

Cependant, le titulaire du « Prix d'Histoire » étant, pour ses opinions, classé historien dynastique, la politique devait essayer de lui gâter sa joie.

Légitimiste ou républicaine, meutes blanches et meutes rouges, l'opposition allait se déchaîner contre lui. La *Quotidienne* et le *National* menèrent le charivari.

L'ex *Nonne sanglante* qui périlait aux mains de M. de Brian avait perdu toute influence, mais elle conservait les façons qui assuraient son succès aux beaux jours de 1817 : insultes et coups de gueule.

Un certain M. Roux — pas celui de M. Bergeret —

qui gribouillait également dans la *Revue Catholique*, fut chargé de l'exécution.

L'article parut le 2 juin 1840. Le barbouilleur s'était esgrimé de son mieux :

« M. Thierry appartient à l'école qui a corrompu notre histoire nationale et qui en a fait un misérable instrument de libéralisme... Son talent s'est dépensé en petites recherches de détail, sans monter jamais à des vues de philosophie sociale, sans soupçonner même l'action chrétienne et surtout sans apercevoir la grande mission de la Monarchie dans les âges catholiques. »

La conclusion enveloppait dans un même et contempteur décri l'Académie française avec celui qu'elle venait de couronner :

« M. Thierry n'a ni poésie, ni éloquence, ni inspiration, ni mouvement, ni philosophie. C'est l'écrivain des esprits médiocres : il était juste que l'Académie lui décernât le prix. »

Pour des raisons opposées mais non moins évidentes, le *National*, à son tour, prenait feu.

Ces messieurs Thomas, Bastide et Trélat, successeurs d'Armand Carrel, avaient remis le soin de l'éreintement à l'un des concurrents malheureux au prix Gobert. On n'est jamais si bien servi que par soi-même !

La philippique du 26 mai n'est pas signée, mais son Démosthène s'y trahit qui n'est autre qu'Alexis Monteil.

L'auteur oublié de l'*Histoire des Français des divers états*, polygraphe fécond et médiocre, bohème et famé-

lique, fulmine copieusement d'abord et finit par tendre la main sans plus de vergogne :

« L'Académie française a décerné, il y a peu de jours, le prix Gobert à M. Augustin Thierry. Cette petite affaire s'est arrangée à l'amiable entre confrères. M. Thierry, de l'Académie des Inscriptions, avait droit à la faveur de ses amis de l'Académie française...

« Or, il y a un défaut capital dans les études historiques publiées par M. Augustin Thierry, depuis dix ans, c'est l'étroite portée de son point de vue... Qu'a fait M. Thierry, dans ses *Lettres sur l'Histoire de France*? pas autre chose qu'un long panégyrique de la bourgeoisie. Quel est le travail qu'il poursuit à cette heure? l'Histoire du Tiers-État, c'est-à-dire encore de la bourgeoisie...

« Pourquoi briser ainsi l'ensemble du mouvement national? Qu'est-ce que la bourgeoisie séparée des masses populaires?... Et l'on va donner le prix à un homme, qui se courbant devant la puissance d'un jour, se fait l'historien d'une seule partie de la population ¹...

« Un homme pourtant s'est rencontré de nos jours, et cet homme est réellement pauvre et vieux. Il travaille depuis quarante ans à la même œuvre, il a déjà publié huit volumes d'une *Histoire des Français des divers états*, véritable travail de bénédictin.

« Eh bien cet homme est méconnu. Cet homme n'a pas de coterie, on ne lui a fait aucune réputation de gloire : il s'appelle Amans-Alexis Monteil. Saviez-

1. Sophisme évident que Louis Blanc, lui-même, refusera d'accepter dans son *Histoire de la Révolution*.

vous son nom? Eh bien, que lui importe votre ingratitude et le dédain de l'Académie, il n'en marche pas moins fier, son livre à la main, et convaincu qu'il a écrit la seule histoire nationale.

« L'auteur d'un ouvrage aussi important méritait bien que les distributeurs du prix Gobert prissent la peine de comparer ce magnifique travail avec tout ce qu'on osait mettre à côté. Vaine espérance! la justice de l'Académie n'est pas meilleure que toute autre justice : elle a seulement le défaut d'être plus ridicule. »

Les injures de la feuille *carliste* laissèrent Augustin Thierry sans émoi.

Rédacteur au *Censeur Européen*, l'« ordure satanique », jadis il en avait essuyé bien d'autres, lorsque cette même *Quotidienne* réclamait aimablement qu'il fut expédié aux galères.

Au contraire, l'attaque du *National* l'atteignit comme une trahison.

Carrel avait été son ami, quelques mois son secrétaire. Il avait aidé ses débuts, rédigeant à sa prière la préface de l'*Histoire d'Écosse*. Après 1830, la divergence des opinions politiques n'avait point attiédi leurs sentiments mutuels. L'historien avait sincèrement pleuré la mort tragique du publiciste.

On lui continuait le service du journal : il écrivit pour le refuser à l'avenir ¹.

1. « Monsieur je devais à l'amitié d'Armand Carrel l'envoi d'un exemplaire du *National* et cette feuille qu'il a tant honorée m'était chère comme un souvenir de lui.

« Un article injurieux pour moi ayant paru dans vos colonnes

En même temps, il s'adressait à François Buloz :

Monsieur,

Le jugement de l'Académie Française qui m'a décerné le prix Gobert est l'objet d'attaques injurieuses pour moi, et devant lesquels, je désire que les véritables organes de la conscience publique et de la conscience littéraire ne gardent pas le silence.

J'ai été vivement touché de la note que la *Revue de Paris* a insérée spontanément dans son avant-dernier numéro. J'ose espérer que la *Revue des Deux Mondes* n'oublie pas son collaborateur et qu'une note analogue sera mise dans votre numéro du 1^{er} Juin.

Des choses bien grossières contre l'Académie et contre moi ont été dites dans la *Quotidienne* et le *National*. Je ne demande point qu'on y réponde et qu'une polémique littéraire s'engage à propos de mon nom. Je demande que ceux qui ont quelque estime pour ce nom ne l'abandonnent pas, et je compte sur vous.

Agréez..., etc... |

C'était, en vérité, faire beaucoup d'honneur à de minces plumitifs.

Et voilà qu'allait surgir un incident d'autre sorte, apportant à l'aveugle, avec un tracas importun, le souci d'une longue et minutieuse riposte.

Sous le masque transparent du *docteur Néophobus*,

je renonce à une faveur qu'il ne m'est plus possible de conserver avec dignité et je vous prie monsieur de vouloir bien rayer mon nom de votre liste de distribution.

« Recevez... etc. »

(A M. le directeur du *National*.) Inédit.

Charles Nodier lançait dans la *Revue de Paris* sa « Diatribe contre les fabricateurs de mots ».

Non sans esprit, l'auteur de *Trilby* reprochait à l'Académie des Inscriptions en général et à Augustin Thierry en particulier, de « trancher à tort et à travers dans l'orthographe étymologique et dans l'onomatologie de l'histoire », d'introduire dans la langue, par amour exagéré de la couleur locale, des vocables rébarbatifs.

« Quel avantage, concluait-il, tirons-nous de savoir que le véritable nom de Clovis est Chlodowig, qui ne s'écrivait pas Chlodowig et qui se prononçait autrement ».

Bien qu'enguirlandée de louanges, la critique n'était pas moins incisive. Celui qu'elle visait s'en montra fort ému.

« Ce bon Thierry est tout affecté », écrit à M^{me} Jaubert, sa « marraine », Alfred de Musset, évidemment renseigné par la princesse Belgiojoso.

L'attaque, cependant, n'était pas imprévue. Nodier ayant d'abord destiné sa diatribe à la *Revue des Deux Mondes*, Buloz crut expédient d'envoyer Ch. Labitte en ambassadeur, avec mission d'avertir Augustin Thierry et d'amadouer, si possible, son ombrageuse susceptibilité.

Celui-ci corrigeait à Bellevue les épreuves du septième *Récit* : sa réponse fut des plus nettes :

« Si la *Revue des Deux Mondes*, déclara-t-il, accueille une attaque contre moi, quels qu'en soient les termes, je me verrai contraint d'y cesser désormais toute collaboration. Il en sera de même si je suis attaqué dans la *Revue de Paris*¹ d'une façon personnelle et autrement

1. Les deux revues ont alors une direction commune.

que sur un point spécial de science ou de littérature. De toutes manières, je demande qu'on me communique l'article en question, afin que je puisse préparer ma réponse.»

Quelques jours plus tard, après une seconde entrevue avec Labitte, il précisait son attitude définitive dans cette lettre à François Buloz :

Monsieur,

M. Labitte m'a dit, à sa première visite, qu'un article où j'étais attaqué avait été donné à la *Revue des Deux Mondes*, et que cela vous embarrassait fort.

Je répondis que cet article ne pouvait pas être inséré dans la *Revue* et M. Labitte reprit que vous pensiez comme moi et que vous en parleriez à l'auteur. A sa seconde visite, je lui demandai ce qui avait été fait là-dessus. Il répondit : « Rien encore. » Sur ce, ma femme demanda si votre intention n'était point de placer l'article dans la *Revue de Paris*. M. Labitte dit qu'il le croyait. Alors, reprit M^{me} Thierry, mon mari répondra, pourvu que l'attaque n'ait rien de personnel et soit dans la mesure des convenances. M. Labitte assura qu'il en serait ainsi, sous votre garantie, et il proposa de me communiquer les épreuves, afin que j'eusse le temps de préparer ma réponse. J'acceptai cette proposition : voilà ce qui a été dit entre nous.

Depuis vous m'avez écrit en me demandant ce que vous deviez faire. Je vous ai répondu en distinguant les deux Revues, que l'insertion dans celle des *Deux Mondes* m'obligerait à me retirer et que l'insertion dans celle de *Paris* m'obligerait seulement à répondre dans la même Revue, pourvu que l'attaque fut mesurée et de tous points convenable, car autrement je me tiendrais pour offensé.

Je crois, monsieur, que cette explication est claire et que vous pouvez prendre une décision d'après elle. Si, cependant, vous voulez conférer de vive voix avec moi, ce

qui vaut toujours mieux, je vous attendrai un de ces jours ou bien nous nous verrons dans une quinzaine à Paris.

Agréez..., etc.¹

Finalement, le *docteur Néophobus* dut se contenter de la *Revue de Paris* et son adversaire, durant trois mois, prépara fiévreusement sa riposte.

Elle parut dans le même recueil, le 25 janvier 1842, longue, érudite, narquoise par endroits, un peu solennelle cependant.

Sous une courtoisie de forme tout académique, le polémiste d'autrefois reparaît de temps à autre derrière l'homme de science, et, pour enveloppés qu'ils soient, ses coups de griffe n'en vont pas moins sûrement à leur adresse.

On la trouvera sous le titre : *Lettre à M. Charles Nodier sur la restitution des noms germaniques* dans les dernières éditions de *Dix Ans d'études historiques*.

La dispute prit ainsi fin, non sans laisser au cœur de l'historien quelque ressentiment contre son antagoniste.

Sa rancune, toutefois, ne tint pas devant cette lettre si noble et si touchante, qu'il reçut de M^{me} Ménessier-Nodier, aussitôt après la mort de son père :

« Dans la douloureuse épreuve que Dieu vient de me faire subir, monsieur, une consolation m'est doucement restée à peu près intacte et qu'il est en votre pouvoir de m'assurer tout à fait.

« Mon père est mort, fier de n'avoir jamais conçu d'inimitié pour personne et plein d'espérance dans le pardon de ceux qu'il avait pu offenser involontairement.

1. Inédit.

Je crois accomplir un de ses vœux, en vous demandant l'oubli complet d'une vaine discussion de mots, dans laquelle, par bonheur, ni le caractère, ni le talent de l'un ou de l'autre, ne furent jamais mis en jeu.

« Je ne saurais vous dire, monsieur, combien l'idée que ce souvenir adorable et béni vit avec amertume au fond d'une âme honorable et éminente, ajouterait de peine à la peine inconsolable que je ressens. Mais il ne m'est pas permis de douter : je sais que mon inquiétude a été comprise et devinée. Je ne veux donc chercher ici que le moyen de vous faire parvenir la profonde expression de ma gratitude et mes sentiments les plus absolument distingués. »

Vivement ému d'un pareil appel, il s'empressa de répondre :

Madame,

Je suis l'un de ceux qui ont le plus admiré ce qu'il y avait de bon et de beau dans le caractère et le rare talent de votre illustre père, et la circonstance, dont vous avez la bonté de me parler avec regret, n'a laissé, je vous l'assure, dans ma pensée, ni aigreur, ni rancune personnelle.

C'était un conflit d'opinions, je l'ai soutenu de mon mieux et voilà tout. Sans la triste fatalité qui me retient hors du monde, je serais allé m'expliquer de vive voix avec mon redoutable adversaire, et peut-être cette dissidence imprévue aurait-elle été pour nous le commencement d'une vive amitié.

Je le crois, madame, et durant vos longues angoisses pour celui que vous pleurez et qui avait tant de gloire et tant d'amis, j'ai partagé du fond de ma retraite, la sympathie universelle.

Je vous rends grâce d'avoir bien jugé mes sentiments à

cet égard et je suis fier d'un témoignage d'estime où se montre, si noble et si touchante, l'expression de votre douleur filiale.

Veillez agréer, madame, et offrir à M^{me} Nodier, l'hommage de mes très humbles respects.

26 Février 1844.

Quelque dix ans plus tard, du vivant encore de l'auteur, devaient s'élever contre les *Récits* de nouvelles incriminations, dont l'une au moins prenait tournure d'un véritable réquisitoire.

Dans les derniers jours de 1851, paraissait un volume in-16, intitulé : *M. Augustin Thierry, Critique générale et Réfutation*, ouvrant une série d'écrits du même genre, destinée à former, sous la direction de Louis Veuillot, la *Bibliothèque nouvelle* et qui contenait les plus violentes attaques contre les « tendances anti-chrétiennes », les « théories mensongères » de l'historien de la *Conquête* et des *Temps Mérovingiens*.

L'auteur, Léon Aubineau, un ancien chartiste, avait abandonné ses palimpsestes, pour entrer à l'*Univers* et se lancer dans la polémique ultramontaine la plus agressive.

Ami personnel de Veuillot, il comptait parmi les plus venimeux pamphlétaires que l'irascible auteur de *Rome et Lorette* avait la faiblesse d'encourager et le tort d'inspirer trop souvent.

Docile à ses indications, avant de se donner ainsi carrière contre Augustin Thierry, il s'était d'abord exercé la verve sur J.-J. Ampère, « ses niaiseries et ses incohérences », avait brocardé les « pages coriaces » de Fauriel et de Sismondi, injurié Michelet pour « ses honteuses imaginations ».

Reprenant, avec plus de rudesse et de malveillance encore, les griefs qui traînaient dans les journaux *ultras* de la Restauration et ceux plus récemment formulés dans l'*Université Catholique* d'Augustin Bonnetty, il reprochait à l'écrivain des *Considérations* de ne faire, à travers tant de pages austères, que la sèche analyse des systèmes écroulés, sans avoir dressé le bilan de la science catholique, alors florissante ; à l'auteur de la *Conquête* et des *Récits*, « de ne peindre que la brutale nudité de la nature barbare ou les hideux oripeaux de la civilisation romaine décrépète, sans montrer assez l'action lente et soutenue de l'Église, en faveur d'une civilisation nouvelle ».

Dans le déchaînement furibond de ses invectives, il allait jusqu'à soutenir que la cécité physique de l'infirme « était le signe vivant d'une cécité spirituelle qui se refuse à laisser pénétrer dans la plus haute région de l'âme les rayons divins d'un autre soleil, seul principe fécondant des intelligences ».

Et la conclusion du réquisitoire était plus outrageante encore, puisqu'elle accusait formellement l'historien « d'avoir falsifié sciemment les textes, falsification sinon toujours formelle, du moins négative, par le silence volontaire passé sur certains faits ».

Augustin Thierry aurait pu mépriser des imputations haineuses, vigoureusement relevées aussitôt par Renan dans les *Débats*. Tout au contraire, ces critiques, en dépit de leur évidente partialité et du ton sur lequel elles étaient formulées, le troublèrent profondément. Un problème se posa devant sa conscience inquiète.

Malgré les corrections scrupuleuses qu'il ne cessait pas d'apporter à ses œuvres, l'enfièvrement de la lutte

ne l'avait-il pas autrefois égaré au point de lui faire passer la mesure? S'était-il défendu sûrement contre tout parti pris? N'avait-il point vraiment méconnu, amoindri le rôle de l'Église « par une certaine complaisance pour les sectes dissidentes et un certain penchant à leur trouver des droits contre l'orthodoxie¹. »

S'il en était ainsi, du moins avait-il commis ces erreurs de bonne foi et se déclarait-il prêt à les réparer : « Je suis bien revenu de ces fautes aujourd'hui et je me prépare à faire, pour une édition ultérieure, des corrections qui, je l'espère, ramèneront mes jugements à l'exacte mesure du vrai². »

Cependant les « perfidies » d'Aubineau, l'accusant d'avoir dénaturé les textes, l'« atteignaient dans son honneur » et, s'il renonça au projet qu'il avait un instant médité d'une réfutation publique³, il voulut du moins protester avec énergie auprès d'Alfred Nettement, qui, dans son *Histoire de la Littérature française sous la Restauration*, avait accueilli sans examen certaines allégations du rédacteur de l'Univers.

« Pourquoi, monsieur, vous êtes-vous engagé, sur la foi d'autrui, dans des critiques de détail sur quelques points d'histoire concrète étrangers à vos études?

« Vous avez eu trop de confiance dans une érudition

1. Lettre à M. de Circourt 20 octobre 1852.

2. Ibid.

3. Ibid. Les points de fait sur lesquels M. Nettement a reproduit les dires de M. Aubineau sont presque tous de la plus grande fausseté. J'en ai relevé trois ou quatre en lui écrivant. Dites-moi s'il y a lieu de faire davantage et de m'expliquer devant le public. »

(A. M. de Circourt, septembre 1853).

novice, armée contre moi de textes regardés en courant et d'un esprit de système bien autrement absolu que le mien. Je pourrai discuter victorieusement la plupart des faits sur lesquels je semble pris en faute...

« Le point le plus triomphant de la critique de M. Aubineau contre mes *Récits des Temps Mérovingiens* est la lettre de saint Germain et sa date. M. Aubineau n'a pas lu le texte de cette lettre et n'a pas lu davantage le récit d'Adrien de Valois qui en fait mention. Il s'est contenté d'ouvrir le quatrième volume de dom Bouquet, il a vu en marge de la pièce la date 574 et il s'en est tenu là. Or cette date est fausse et la lecture des cinquante premières lignes de la lettre le prouve manifestement. Saint Germain s'y excuse de n'être pas allé personnellement au devant de la reine. C'est d'après ses propres paroles et d'après le récit d'Adrien de Valois que j'ai construit le mien.

« Si M. Aubineau qui me juge, non avec des études approfondies, mais avec des recherches faites *ad hoc* et sur l'heure, connaissait de l'ouvrage d'Adrien de Valois autre chose que le titre et la page où il est question de la ruse de Frédégonde, il aurait vu que la plupart de mes additions au texte de Grégoire de Tours ont leurs racines dans la narration donnée par les savants du XVII^e siècle et que leurs indications très abondantes m'ont fourni ou suggéré les miennes.

« Il aurait vu en outre qu'Adrien de Valois, lorsqu'il met en scène quelque personnage nouveau, ne manque jamais ou presque jamais de dire s'il était Franc ou Gaulois d'origine, et cela sur la seule physionomie du nom, lorsqu'il n'existe aucune autre preuve.

« Il aurait su que ce commentaire du nom propre

est une des conditions naturelles de l'histoire du VI^e siècle ; que je ne suis nullement l'inventeur de cette pratique observée, il y a deux cents ans, et que pour s'y conformer aujourd'hui, il n'est pas besoin de s'être entêté du système de la distinction des races.

« Enfin, monsieur, vous-même, vous n'auriez pas été exposé à me faire, sur sa parole, une grave leçon que le moins systématique des historiens devait recevoir de vous, en même temps que moi¹. »

Un livre plus grave allait influencer bien davantage sur les résolutions d'Augustin Thierry.

C'est une originale et attachante figure que celle de l'abbé Jean-Marie-Sauveur Gorini, curé de Saint-Denis, au diocèse de Belley. Élevé par un évêque italien exilé à Bourg par Napoléon, ordonné prêtre en 1827, il était professeur d'humanités au petit séminaire de Meximieux, quand une disgrâce soudaine l'enlevait à sa chaire de belles-lettres et l'envoyait, le déportait presque à la Tranclière, un hameau perdu en pleins marécages bressans.

Il devait y rester tout près de vingt années, « en un presbytère ouvert à tous les vents, ayant pour carrelage la terre battue, pour tapis l'herbe qui poussait entre les fentes... Un méchant réduit servait à la fois de cuisine et de salle à manger, de salon et de cabinet de travail, voire de bibliothèque². »

Mais c'était un cœur robustement trempé que l'hum-

1. Lettre à Alfred Nettement, 28 octobre 1853.

2. Abbé F. MARTIN, *Vie de M. Gorini*.

ble desservant. A force de courage et d'énergie, il parvint à adoucir les souffrances de son purgatoire, à continuer les recherches qu'il avait amorcées à Meximeux.

Dans sa conviction de prêtre et d'érudit, la plupart des historiens de 1830 : Guizot, Michelet, Augustin et Amédée Thierry, Ampère, Quinet, Fauriel, Aimé Martin, avaient manqué d'équité, méconnu le rôle et le caractère de l'Église, si longtemps au Moyen Age « la conscience et l'intelligence de l'Europe, à la fois mère et nourrice du monde moderne ¹ », lui ravissant l'honneur de ses plus beaux titres à la reconnaissance de la postérité.

Il avait donc entrepris de réformer leurs jugements et en particulier « de restituer à la physionomie défigurée des saints le reflet surnaturel de la grâce ² ».

Poursuivre sans références et privé des livres indispensables pareille entreprise, qui exigeait une documentation énorme, un travail gigantesque de collationnement, de confrontation des textes et des sources, semblait au-dessus des forces humaines. La patiente volonté du curé de la Tranclière parvint à surmonter tous les obstacles. ³

1. *Défense de l'Église*, introduction.

2. *Ibid.*

3. « Bourg était à quinze ou seize kilomètres. L'honnête Gorini avait quelques amis. Auprès d'eux il se faisait mendiant et empruntait avec promesse de rendre. Un excellent homme de libraire lui ouvrait son magasin, le laissait fureter à son aise dans les publications nouvelles. L'abbé s'installait sur les tables d'étalage, prenant sur place des extraits sans couper les pages ni fati-

Gorini poursuivait dix-huit ans ce labeur de bénédictin. Quand il fut transféré, en 1847, à la cure de Saint-Denis, il avait fort avancé sa *Défense de l'Église* qui parut en librairie au commencement de 1853, chez Girard et Josserand, à Lyon.

Il s'était mis aux prises avec Augustin Thierry en deux chapitres de son livre : *Clovis et le clergé gaulois* et *Saint Grégoire VII*.

Au point de vue de la science historique, il y aurait fort à reprendre à sa méthode qui s'oppose à tout essai de synthèse, et recourt aux sources sans en discuter la valeur, usant de documents tronqués, supposés ou interpolés, acceptant les faits traditionnels sans réserve, se bornant à les expliquer ou à les atténuer.

Mais à la différence d'Aubineau, qui faisait œuvre de polémique haineuse, le prêtre cherchait à gagner une âme et de son propre aveu à « démasquer l'impie par la science, à le sauver par l'attrait de la charité ».

Il découlait de ce désir apostolique une croyance bienveillante à la bonne foi de ses adversaires. L'auteur de la *Défense de l'Église* savait à combien d'erreurs involontaires prêtent, chez les plus impartiaux, des préjugés inconscients et l'ambition de la nouveauté. « Walter Scott, disait-il, a gâté tous ces messieurs » et il dénonçait avant Lacordaire les périls de l'*invention* en histoire.

Ce besoin de croire au bien, cette mesure dans la discussion, cette honnêteté et cette modération de

guer les couvertures. Puis chargé comme un portefaix, il repartait pour son presbytère, le dos pliant sous une pile d'in-folios, calés par des brochures et des journaux. » ABBÉ F. MARTIN. *Op. cit.*

plume le servirent au mieux avec Guizot qui lui voua son estime, avec Augustin Thierry qui se sentit attiré vers son critique et la religion qu'il représentait.

Aubineau l'avait inculpé de maquillage et de faux, Gorini déclarait au contraire : « Que les erreurs de M. Thierry aient été préméditées, ce soupçon, je le repousse de toutes mes forces ¹. » Il ne s'était pas trompé.

L'historien se fit lire et relire plusieurs fois la *Défense de l'Église*. A creuser l'ouvrage et s'en mieux pénétrer, il lui parut que s'il avait pu tracer des portraits artistement ciselés de saint Grégoire de Tours et de saint Fortunat, de sainte Radegonde, de saint Médard et de saint Prætextat ; s'il avait montré chez l'un, le dernier conservateur des lettres romaines et des mœurs aristocratiques, chez l'autre le poète de l'extrême décadence, épicurien raffiné, vaniteux et intrigant ; en celle-là la jeune captive aimée, mais dégoûtée de la grossièreté d'un brutal vainqueur, s'échappant de la couche royale pour se réfugier dans un cloître ; il n'avait peut-être pas assez considéré en eux le caractère providentiel de l'évêque, du docteur, de la réformatrice et les avait par suite involontairement dépouillé de leur beauté morale et intellectuelle.

Par appétit de justice et de vérité, pour apaiser les scrupules de sa conscience, il résolut donc de soumettre les *Récits* et surtout la *Conquête*, en commençant par celle-ci, non pas seulement à l'une de ces revisions

1. *Défense de l'Église*, tome III, page 242.

de forme et de détail qu'il avait accoutumé d'accomplir à chaque nouveau tirage, mais à une refonte complète des parties qui pourraient lui sembler entachées d'arbitraire ou de méprise.

La mort le surprit au milieu de ce grand travail. Il avait commencé de remanier la *Conquête*. Heureusement peut-être, n'eût-il pas le temps de toucher aux *Récits*.

CHAPITRE XII

L'ANNÉE FATIDIQUE. — AUGUSTIN THIERRY SONGE A SÉPARER LES *Considérations* DES « *Récits des Temps Mérovingiens* ». — PLAN DE DIX NOUVEAUX RÉCITS. — COMMENCEMENT D'EXÉCUTION. — RAISONS QUI FONT ABANDONNER CE PROJET. — UNE GRANDE FRESQUE INACHEVÉE. — CONCLUSION.

On a bien des fois comparé l'existence humaine à une courbe, dont le sommet marquerait pour toute créature l'extrémité de la chance, du bonheur ou du succès, et la branche descendante, un déclin graduel vers les tristesses et les épreuves qui lui sont réservées par son destin.

En 1842, Augustin Thierry est parvenu à ce palier fatidique.

Désormais et jusqu'à sa mort, le malheur, sous toutes ses formes : chagrins intimes, calamités publiques, va s'abattre sur lui. Aux souffrances physiques, viendront s'ajouter les angoisses morales et les deuils d'affection.

Cette année même, il doit perdre, avec le duc d'Orléans, un tout-puissant protecteur. Bientôt après ce sera pour lui la plus affreuse la plus irréparable des

catastrophes : la mort de sa femme qui fait « chanceler sa raison » et « déracine » sa vie.¹

Un à un ses amis les plus chers et les plus anciens : Fauriel, Chateaubriand, Arnold Scheffer, se succéderont dans la tombe.

Enfin la révolution de 1848, qui attriste profondément les sentiments de l'homme, ne va pas moins ébranler les convictions de l'historien. Il y verra un démenti brutal à toutes ses théories fondées sur l'évolution progressive du Tiers État sous une monarchie tempérée ; s'indignera de voir, au lieu de l'union homogène qu'il croit accomplie, ressusciter entre le peuple et la bourgeoisie le plus dangereux des antagonismes.

Il connaît alors le doute horrible de soi-même et de son œuvre. Souvent on l'entendra s'écrier avec amertume qu'il ne comprend plus rien à l'histoire.

Le coup d'État de 1851 mettra le comble à ce découragement. L'ancien opposant des Cent-Jours se désespère de voir retomber son pays à la dictature. A ses yeux, la France ne peut plus désormais que rouler à l'abîme, de surprise en surprise, de cataclysme en cataclysme...

Au lendemain de l'éclatant succès obtenu par les *Récits des Temps Mérovingiens*, ces pensées funestes ne l'assaillent pas encore. La grande fresque qu'il a résolu de consacrer à la peinture de la société gallo-franque au VI^e siècle, n'est pas achevée pour lui avec l'épisode du comte Leudaste.

Il médite de lui donner une suite, de tracer, dans un large ensemble, l'état de ce monde en gésine, agité

1. 10 juin 1844.

d'incessantes convulsions, de le pousser jusqu'à la mort de Brunehilde et la réunion de la Neustrie et de l'Austrasie sous le sceptre de Chlothar II.

Ce vaste projet comportait la rédaction de dix nouveaux récits, du septième au seizième, formant la matière de deux autres volumes. Il ne fut pas exécuté : seul le septième récit : *la Révolte des citoyens de Limoges*, et *l'Histoire de Chlodowig*, parut dans la *Revue des Deux Mondes* le 15 octobre 1841¹.

1. Augustin Thierry songea de même quelque temps à séparer les *Considérations des Récits* pour en former un volume à part.

Ce dessein apparaît dans la note suivante, dictée en 1846 au docteur Graugnard, son secrétaire, à l'instant de traiter avec la maison Furne, pour une édition de ses œuvres complètes :

« Je me propose de séparer en deux ouvrages distincts les *Considérations sur l'Histoire de France* et les *Récits des Temps Mérovingiens*. Je désire faire ce remaniement le plus tôt possible.

« Les *Considérations* seront augmentées de l'*Essai sur l'histoire de la formation et des progrès du Tiers État*, qui doit former la majeure partie de l'*Introduction au Recueil des monuments inédits de l'Histoire de France* (publication du gouvernement), dont les deux premiers chapitres ont paru dans la *Revue des Deux Monde* du 15 mai et du 1^{er} juin 1846.

« Pour faire place aux nouveaux chapitres que ce morceau fournira, on supprimera les pièces justificatives annexées au premier volume des *Récits des Temps Mérovingiens*, et qui sont un appendice des *Considérations*. On supprimera aussi dans les cinq chapitres auxquels de nouveaux chapitres doivent s'ajouter les textes cités en note, à moins que la citation textuelle ne soit nécessaire, et l'on se bornera en général à l'indication du nom et de la page des auteurs cités. Enfin, on reportera les deux premiers récits qui terminent le volume à l'ouvrage spécial qui portera le titre de *Récits des Temps Mérovingiens* et qui, ainsi augmenté et devant être continué plus tard, sera intitulé tome premier.

« Les *Considérations sur l'Histoire de France* formant ainsi un

L'indication des suivants, avec le plan du huitième, des notes étendues, existent néanmoins dans les brouillons d'Augustin Thierry. On les reproduit ici pour la première fois.

Le huitième récit, le neuvième et le dixième, devaient être consacrés à l'histoire de Gondowald avant et après la mort de Hilpérik ¹.

ouvrage à part, en un volume unique et sous leur titre, pour former le volume des *Récits des Temps Mérovingiens*, on joindra, comme je l'ai dit, les deux premiers récits aux cinq suivants qui forment le second volume actuel, et l'on supprimera en tout ou en partie les pièces justificatives, selon les besoins et la convenance.

« Ainsi sera composé le premier volume, que je continuerai par un second, si Dieu me prête vie. Si je viens à mourir, avant d'avoir fait moi-même ce changement, je veux que le volume des *Récits des Temps Mérovingiens* qui restera unique, soit complété par l'addition du septième récit publié dans la *Revue des Deux Mondes* en 1841. »

Ce projet ne comporta lui-même aucune suite. L'*Introduction au Recueil des documents inédits*, accrue de développements nouveaux, devint, comme on sait, l'*Essai sur l'histoire du Tiers-État*, publié en 1853.

1. Gondowald ou Gondebaud, l'un des enfants naturels de Chlothar I^{er} (550-585). Banni par celui-ci, sur le soupçon qu'il n'était pas son fils et d'abord accueilli par le roi de Paris, Hildebert, ce prince fut de nouveau chassé, après avoir été rasé, par Sigebert, roi d'Austrasie, en 567. Il se réfugia en Italie, près de Narsès, puis à Constantinople où les empereurs Tibère II et Maurice le traitèrent avec distinction.

En 580, les leudes du Midi, révoltés contre Hilpérik et Gonthramm, voulant se donner un roi qui fût sous leur dépendance, dépêchèrent à Constantinople le duc Gonthramm-Bose.

L'ambassadeur réussit à entraîner Gondowald en Gaule, après s'être engagé, envers lui, par serment, dans douze églises de la cité impériale. D'abord caché dans une des îles de Marseille, le prétendant en fut tiré à la mort de Hilpérik (584).

En voici le sommaire, dicté par l'historien à sa femme :

I. Préliminaire de l'histoire de Gondowald, ses premières aventures, son séjour à Constantinople. — II. Ce qui se passait en Gaule. Guerre civile, rappel de ses motifs : mort de Sighebert. Moitié de Marseille cédée à Gonthramn. Commerce de Marseille et d'Arles. — III. Conséquences de cette cession. Querelle de Dynamius et de l'évêque Théodore. Brouilleries entre les Austrasiens et Gonthramn. Hostilité et intrigues des premiers. Fuite de Mummolus. — IV. Projet fondé sur un débarquement de Gondowald. Gonthramn Bosc à Constantinople, ce qu'il dit à Gondowald. Avènement de l'empereur Maurice, ses projets. Arrivée de Gondowald. — V. Gondowald à Avignon, sa retraite dans une île de Marseille. Effet de sa présence sur les villes du Midi. Son caractère à la fois soupçonneux, crédule, irascible par foudres, en général timide et réservé. Mouvement en Aquitaine. Gonthramn Bosc veut surprendre Avignon. Sa retraite. L'agitation se propage. Personnages qui s'y rallient. Monnaies frappées au nom de l'empereur. Entrevue avec Desiderius. Les évêques Salonius et Sagittaire. Singularité des personnages, leurs noms, leurs caractères, leurs aventures.

Grâce au concours des leudes aquitains, il se vit bientôt maître de Toulouse, de Bordeaux, de Périgueux et fut couronné roi d'Aquitaine. Effrayés, Gonthramn et Chlothar II fomentèrent la trahison parmi ses partisans. Obligé de s'enfermer dans Saint-Bertrand de Comminges, Gondowald fut livré aux soldats du roi de Bourgogne et massacré en 585.

La documentation des récits 9 et 10 est largement amorcée à l'aide d'extraits empruntés à Fortunat, Grégoire de Tours et Adrien de Valois.

Il s'y ajoute deux notes descriptives concernant Saint-Bertrand de Comminges, la route suivie par Gondowald pour s'y réfugier et l'endroit d'où il fut précipité par les soldats de Gonthramn, dues au comte de Circourt et à M. Rabanis, doyen de la Faculté des lettres de Bordeaux¹.

Je relève encore cette indication relative au début du neuvième récit :

Commencer en reprenant ce qui se passa dans le palais de Neustrie depuis l'année 580. Il naît un fils au roi Hilpérik en 583. Sa fille Rigonthe demandée en mariage, son refus, ses explications, son étrange ignorance de ce qui s'était passé au Mans. En 584, naissance d'un autre fils nommé Chlothar. Nouvelle ambassade, Rigonthe est accordée au fils du roi des Goths. Départ.

Enfin, l'historien avait ainsi conçu les derniers chapitres de son livre :

Le récit qui vient après la catastrophe de Gondowald (II^e) doit être l'histoire de Gonthramn, comme

1. Remerciant ce dernier, Augustin Thierry annonce l'intention de pousser très avant son étude :

« En me transmettant avec un abandon si gracieux, le résultat de vos recherches sur un des points les plus obscurs de l'histoire de Gondowald, vous avez fait, Monsieur, beaucoup plus que je n'aurais osé vous demander. Je vous suis bien vivement reconnaissant d'une pareille marque de générosité littéraire. Votre dissertation est excellente ; elle sera mon guide dans le récit des événements dont elle traite, récit que j'ai l'intention de rendre aussi complet et aussi détaillé que possible. »

tuteur de Chlothar II. Il doit contenir les événements de cette tutelle, depuis le premier voyage à Paris, en 585, jusqu'au baptême de Chlothar (591) et la mort de Gonthramn (593) : tournée administrative et conversations avec les évêques, enquête sur le meurtre de Hilpérik. Bérulf accusé se réfugie à Tours. Traité d'Andelot (587). Ambassade de Grégoire de Tours à Gonthramn (589). Brouillerie entre Gonthramn et Brunehilde (589). Chasse de Gonthramn (590) : Gonthramn à Paris. Chlothar baptisé (591). Mort de Gonthramn, son royaume passe à Hildebert (593).

Le récit suivant (12^e) racontera les événements intérieurs de l'Austrasie et la réaction de l'autorité royale contre la puissance des leudes. Brunehilde et les chefs austrasiens, sa politique, son caractère ; mort de Gonthramn Bosc, de Raucing, de Bertkfred, condamnation d'Égidius, etc.

Le treizième décrira la résistance de la Neustrie quand Frédégonde reste seule chargée de la tutelle et de la défense de son fils. Guerres, rôle de Laudrik. Dernière lutte de Frédégonde et de Brunehilde. L'Austrasie et la Neustrie. Mort de Frédégonde.

Quatorzième récit : Insurrection des religieuses de Poitiers. Quinzième et seizième récits : Saint Colomban et Brunehilde. L'Austrasie et la Neustrie. Défaite de Chlothar II. Dernières années et mort de Brunehilde.

C'était entreprendre besogne de longue haleine et par malheur les travaux de la *Collection* n'avançaient guère. Même, ils se traînaient avec une désolante lenteur.

En 1840, Augustin Thierry n'avait pu tenir sa pro-

messe à Villemain de publier, avant l'hiver, les deux premiers tomes du recueil. A la fin de 1841, puis encore en 1843, il s'était vu dans l'obligation de réclamer de nouveaux délais.

Ainsi pressé par le temps, inquiet de remplir des engagements que l'amitié lui rendait d'autant plus impérieux, Augustin Thierry ne se crut pas le droit d'interrompre, pour un travail personnel, la mission laborieuse qu'il avait assumée¹.

Honorable scrupule s'il en fût, mais combien fâcheux, puisqu'il nous a privés d'un chef-d'œuvre.

Avec quel art évocateur, quelle exactitude inventive, le grand peintre visionnaire et lucide à la fois, n'eût-il pas restitué cette fin dramatique du VI^e siècle, les premières luttes de la Monarchie naissante contre les Féodaux à leur aurore ; le dénouement féroce du grand duel engagé entre Frédégonde et Brunehaut, l'esclave et la fille de roi, la Wisigothe à demi civilisée, imbue des traditions romaines, et la Barbare fille de la conquête, comme elle effrénée et brutale.

Ainsi se fut trouvé parfait, dans toute son ampleur et sa magistrale ordonnance, le grandiose édifice con-

1. Et plus tard, ce seront les remaniements apportés à l'histoire de la *Conquête*, qui l'empêcheront de reprendre ce « travail de prédilection. »

« Je corrige mon *Histoire de la Conquête*, écrit-il au comte de Circourt, le 28 septembre 1855, mais je ne veux faire que cela et je n'ai pas l'ombre d'un nouveau Récit des temps mérovingiens. Si Dieu me prête vie, il faudra que je termine mon *Essai sur l'Histoire du Tiers État*, avant de retourner à ce travail de prédilection, dont je dis et je voudrais qu'on dise un jour avec sympathie : *Pendent opera interrupta.* »

sacré aux temps mérovingiens dont nous ne posséderons, hélas ! jamais, que le vestibule magnifique.

*
* *

On a tenté, dans les pages qui précèdent, d'exposer la genèse d'une œuvre, en montrant dans quelles conditions particulières, au sein de quelle atmosphère morale, elle fut conçue et réalisée.

Un jugement d'ensemble sur sa valeur scientifique et sa vérité trouverait sans doute ici sa place. L'auteur de ce livre s'en abstiendra cependant. La critique ou l'apologie seraient également déplacées sous sa plume.

Si l'Histoire, en dépit d'un mot célèbre autant qu'apocryphe, n'est pas « la plus médiocre des sciences conjecturales », elle demeure cependant, selon la juste expression de Fustel de Coulanges, un *perpétuel devenir*. Le savoir humain est toujours en mouvement et ses conquêtes par cela même, restent sujettes à changer.

Que d'aucuns, grands éplucheurs de textes, partisans par système d'études microscopiques, aient pu trouver à redire à certaines généralisations hardies, à certaines interprétations de faits ou de caractères, telles qu'on en trouve dans les *Récits des Temps Mérovingiens* : il ne faut pas s'en étonner.

Leur consciencieuse mais excessive minutie a cependant méconnu l'une des règles fondamentales du travail historique, précisément formulée par l'auteur des *Lettres sur l'Histoire de France* :

« La recherche et la discussion des faits, sans autre dessein que l'exactitude, ne sont qu'une des faces de

tout problème historique. Ce travail accompli, il s'agit d'interpréter et de peindre, de trouver la loi de succession qui enchaîne les faits l'un à l'autre, de donner aux événements leur signification, leur caractère, la vie enfin, qui ne doit jamais manquer au spectacle des choses humaines. »

Pour Augustin Thierry, pour tous les grands créateurs de 1830 avec lui, l'Histoire est moins vraie dans les détails que dans l'ensemble.

« Cessons, a dit un de leurs pairs, cessons donc de leur reprocher les inexactitudes qu'ils ont mêlées à leur œuvre. Dans tous les ordres d'études, il arrive nécessairement que la seconde génération, en reprenant l'œuvre des premiers maîtres, y trouve des erreurs, des vues anticipées, des conjectures, qu'un plus mûr examen ne confirme pas...

« On ne crée qu'avec l'amour, et, si j'ose dire, avec la passion. On ne jette les fondements d'une étude qu'en tranchant bien des points sur lesquels la science est loin d'avoir dit son dernier mot. La gloire d'inventer est souveraine ; la critique elle-même ne saurait l'atteindre, car la plus belle récompense du génie créateur est d'avoir produit un mouvement par suite duquel il est dépassé¹. »

Cette conclusion, celle du maître illustre par lequel se ferme la grande école historique du XIX^e siècle ; cette conclusion là, celle de Renan, qui se plaisait à nommer Augustin Thierry, son « père spirituel », sera la nôtre aussi — respectueusement.

1. RENAN : *Essais de morale et de critique*.

INDEX ALPHABÉTIQUE DE TOUS LES NOMS CITÉS

établi par G. LAVOCAT

Les chiffres suivis d'une *n* indiquent que le nom figure au bas de la page, en note. — Les chiffres entre crochets indiquent que le nom n'est désigné que par son titre, ou par allusion. — Les titres en italique (autres que les périodiques ou les écrits anonymes) sont les ouvrages cités d'Augustin Thierry.

A

Abbaye-au-Bois (l'), communauté de femmes située à Paris, rue de Sèvres, et dont une aile était affectée à des locataires : M^{me} Récamier y eut un salon célèbre, 111.

ADRIEN, ou Hadrien, empereur romain, 117 n.

Agen (Lot-et-Garonne), 110.

AIGREMONTE (les), 35.

ALARIC, roi des Wisigoths, 48.

Allemagne (l'), 8, 61.

Allemands (les), 31.

AMPÈRE (Jean-Jacques), 23, 25, 107, 111, 130, 135.

ANCELOT, (Marguerite-Virginie Chardon, M^{me}), femme de l'auteur dramatique, 107.

Andelot (Haute-Marne), où fut signé entre Contran, roi de Bourgogne, et Childebert II, le traité de 587, regardé comme le point de départ du régime féodal, 145.

Angleterre (l'), 8, 92.

ANQUETIL (Louis-Pierre), 8, 70.

Antilles (les), 36.

Aquitaine (l'), 143.

ARAGO (François), 86.

Arles (Bouches-du-Rhône), 143.

ATTILA, roi des Huns, 28, 48.

AUBINEAU (Léon), 130, 132, 133, 136.

AUDIFFRED (les), de la Haute-Saône, 41.

Austrasie (l'), royaume de la Gaule franque, capitale Metz, 141, 145.

Autriche (l'), 108.

Avignon (Vaucluse), 143.

B

BALBO (César), historien italien, 100.

BALLANCHE (Pierre-Simon), 110.

BALZAC (Honoré de), 15, 119.

BARANTE (Guillaume - Prosper Brugière, baron de), 45, 110.

Barbaresques (les), 14.

BARBEROUSSE. *Voir* Frédéric I^{er}.

- BARTHE (Félix), 43.
 BASTIDE, journaliste, 122.
 BAZIN (Anaïs de Raucou, dit), historien, 97, 98.
 BÈDE LE VÉNÉRABLE, érudit anglo-saxon, 63.
 BELGIOJOSO (Christine Trivulce, princesse), 24, 38, 107, 109, 126.
 Bellevue (Seine-et-Oise), où Augustin Thierry villégiatura de 1839 à 1841, dans une maison de la Route des Gardes, 95 n, 101, 126.
 BELLINI (Vincent), compositeur italien, 108.
 BERGERET, personnage d'Anatole France, 121.
 BERRY (Marie - Caroline - Ferdinande - Louise de Naples, duchesse de), femme du second fils de Charles X, 112.
 Besançon (Doubs), 27, 31, 32, 35, 42.
 BESSIÈRES (docteur), de Besançon, 35.
 Bibliothèque de l'Arsenal, 43, 63.
 Bibliothèque de l'Institut, 63.
 Bibliothèque royale, [63].
 Bibliothèque Sainte-Geneviève, 63.
 BLANC (Louis), 123.
 Blois (collège de), en Loir-et-Cher, où Augustin Thierry fit ses études, 62.
 BOÈCE, ministre de Théodoric, roi des Ostrogoths, 47.
 BOISMILON (M. de), secrétaire des commandements du duc Ferdinand-Philippe d'Orléans, et ami d'Augustin Thierry, 80, 85, 87.
 BOISSY D'ANGLAS (François-Antoine), 28.
 BONNETTY (Augustin), 131.
 Bordeaux (Gironde), 143 n.
 BORN (Bertrand de), troubadour du 12^e siècle, 110 n.
 BOUQUET (dom Martin), 63, 133.
 Bourg (Ain), 134.
 BOURQUELOT (Louis-Félix), 99.
 Braisne-sur-Vesle (Aisne), où se trouvait au 6^e siècle une villa royale qui renfermait les trésors de Clotaire I^{er}, 115 à 117.
 BRIAN (M. de), journaliste, 121.
 BROGLIE (Léonce-Victor, duc de), 43, 49.
 BRUNEHAUT, ou Brunehilde, reine franque, épouse de Sigebert, roi d'Austrasie, puis de son neveu Mérovée, fils de Chilpéric I^{er}, 64, 141, 145, 146.
 BRUNETIÈRE (Ferdinand), 91.
 BUAT. *Voir* Du Buat.
 BULOZ (François), directeur de la *Revue des Deux Mondes*, 73, 110, 125 à 127.
 BULOZ (M^{me} François), femme du précédent, 110.
 BURNOUF (Eugène), 110.
- ## C
- CALAMATTA (Louis), graveur italien, 107.
 CAMPAN (Jeanne-Louise-Henriette Genest, M^{me}), 37.

- CARIBERT I^{er} (Haribert), roi de Paris, 114.
- CARNÉ (Louis Marcien, comte de), 92.
- Carqueiranne (Var), où Augustin Thierry séjourna chez les d'Espine de 1828 à 1831, 13, 15, 19, 22, 25, 28, 35, 107 à 109.
- CARREL (Armand), ancien secrétaire d'Augustin Thierry, 26, 60, 122, 124.
- CASSAGNAC (Bernard - Adolphe Granier de), 82.
- CASSIODORE (Magnus Aurelius), ministre de Théodoric, 47.
- CASSOU, secrétaire d'Augustin Thierry, 104.
- Censeur européen (Le)*, 124.
- CÉSAR (Jules), 63.
- CHARLES X, roi de France, 112 n.
- CHATEAUBRIAND (François - Auguste, chevalier, puis vicomte de), 28, 58, 59 n, 74, 88 à 90, 96 n, 97, 99, 111, 112 n, 140.
- Châtillon (hôtel de), à Paris, 81.
- CHILDEBERT I^{er} (Hildebert), roi de Paris, 116, 142, 145.
- CHILDÉRIC I^{er}, roi des Francs, 70.
- CHILPÉRIC I^{er} (Hilperik), roi de Neustrie, 74, 75, 94, 114 à 118, 142, 144, 145.
- CHLODOWIG. *Voir* Clovis.
- Choisy-le-Roi (Seine), 101.
- CIRCOURT (comte de), 132 n, 144, 146 n.
- CIRCOURT (comtesse de), femme du précédent, 38.
- CLOTAIRE I^{er} (Chlothar), roi des Francs, 50 n, 73, 115.
- CLOTAIRE II (Chlothar), roi des Francs, 141, 143 n, 145.
- CLOTILDE, reine des Francs, femme de Clovis, 70.
- CLOVIS (Chlodowig), roi des Francs, 70, 93, 94, 126, 136.
- CLOVIS (prince), troisième fils de Chilpéric I^{er}, 141.
- Colle-Noire (la), montagne du Var, 13.
- COLOMBAN (saint), 145.
- COMMINES (Philippe de), 52.
- Compiègne (collège de), dans l'Oise, où Augustin Thierry professa de 1813 à 1814, 46.
- Considérations sur l'Histoire de France*, 11, 61 n, 84, 85, 105 n, 131, 141.
- Constantinople (Turquie), 142, 143.
- Copenhague (Danemark), 100.
- CORCELLE (M^{me} de), 38.
- Costebelle (Var), 23.
- Coupereau (Var), 14.
- Courrier français (Le)*, 70 n.
- COUSIN (Victor), 29, 78, 86 n, 107.

D

- DAGOBERT I^{er}, roi des Francs, 70.
- DAUNOU (Pierre-Claude-François), 27, 28.
- DELAVIGNE (Casimir), 80, 86 n.
- DELPIT (Martial), 96.
- DEMESMAIS (Auguste), poète franc-comtois, 40 n.

DESBORDES-VALMORE (Marceline-Josèphe-Félicité, M^{me}), 37.
 DESIDERIUS, ou Didier, 143.
 DÉSIRÉE (M^{lle}). Voir Fressigne (M^{lle} Désirée de).
Dix ans d'études historiques, 64 n. 78.
 DROZ (François-Xavier-Joseph), 86 n.
 DU BUAT-NANÇAY (Louis-Gabriel, comte), historien, 47.
 DUCHENNE (docteur), de Boulogne, 16.
 DUNANT, pasteur suisse, 23.
 DUPATY (Louis-Emmanuel-Félicité-Charles), 110.
 DUPIN (Charles), frère de Dupin aîné, 44.
 DYNAMIUS, 143.

E

Écouen (Seine-et-Oise), 37.
Edinburgh Review, 94.
 EGGER (Émile), 107.
 EGIDIUS, ou Ægidius, général gallo-romain, 145.
 Égypte (l'), 92.
 Enfer (rue d'), à Paris, aujourd'hui rue Denfert-Rochereau, où Chateaubriand habita de 1826 à 1829 la maison portant aujourd'hui le n° 92, 111.
 EPICTÈTE, 17.
 ESPARON (docteur), 16.
 ESPINE (Jacob d'), méthodiste suisse, ami d'Augustin Thierry, 13, 14, 17, 18, 22, 23.

ESPINE (M^{me} Jacob d'), femme du précédent, 15.
 ESPINE (Marc d'), fils des précédents, 15, [19], 33, 105 n.
 ESPINE (Mary d'), fille des précédents, 15.
 ESPINE (les d'), 21.
 ESPINE (tante de Jacob d'), 15.
 ESPINE (D^r Joseph d') (1734-1830), parent des précédents, créateur des eaux d'Aix, 14 n.
 ESPINE (D^r Charles-Antoine d') (1775-1850), fils du précédent, 14 n.
Essai sur l'histoire de la formation et des progrès du Tiers État, 11, 79, [101], 141 n, 146 n.
 ESTAING (Henri, comte d'), amiral, 36.
 EUNOMIUS, ou Eunome, évêque arien, 47.

F

FAURIEL (Claude-Charles), 78, 99, 107, 130, 135, 140.
 Faverney (Haute-Saône), 32.
 FELETZ (Charles-Marie Doribond, abbé de), 97, 110.
 FLOURENS (Marie-Jean-Pierre), 97.
 Fontbrun (Var), 14.
 FONTENAY (les), 35.
 FONTENELLE (Bernard Le Bovier de), 80.
 FORTOUL (Hippolyte), 107.
 FORTUNAT (saint), (Venantus Fortunatus), poète latin gallois, 63, 64, 114, 118, 137, 144.

Français (les), 31.
 FRANCE (Anatole), [121].
 France (la), 7, 8, 29, 71.
 Francs (les), 10, 29, 65, 116.
 Franche-Comté (la), 32, 66.
 FRANTIN, historien, 98 n.
 FRÉDÉGONDE, reine de Neustrie,
 femme de Chilpéric I^{er}, 64,
 74, 75, 133, 145, 146.
 FRÉDÉRIC I^{er} BARBEROUSSE, empe-
 reur d'Allemagne, 31.
 FRESSIGNE (M^{lle} Désirée), de
 Luxeuil, 35, 37 à 39, 105 n.
 FRESSIGNE (M^{lle} Éléonore), de
 Luxeuil, sœur de la précédente,
 35, 38.
 Fribourg (Suisse), 32.
 FURNE, éditeur à Paris, 141.
 FUSTEL DE COULANGES (Numa-
 Denis), 66, 117 n, 147

G

Gallo-Francs (les), 84.
 Gallo-Romains (les), 71.
 GALMICHE, conseiller de préfec-
 ture de la Haute-Saône, 38.
 GALSWINTHE, ou Galeswinthe,
 reine de Neustrie, femme de
 Chilpéric I^{er}, 73 n.
 GARCIA (Pauline), M^{me} Viardot,
 sœur de la Malibran, 109.
 GAUDEAU, professeur d'Augustin
 Thierry au collège de Blois,
 62.
 Gaule (la), 48, 63, 71, 114, 115,
 118, 142.
 Gaulois (les), 10, 29, 116.

GAY (Delphine), *Voir* Girardin
 (M^{me} de).
 Genève (Suisse), 14, 23, 112 n.
 GÉRANDO (Joseph-Marie, baron
 de), 27.
 GERMAIN (saint), 133.
 GÉRUZEZ (Nicolas-Eugène), 107.
 GIBBON (Édouard), historien an-
 glais, 8, 47.
 Giens (presqu'île de), dans le
 département du Var, 14.
 GIRARD, éditeur à Lyon, 135.
 GIRARDIN (Delphine Gay, M^{me}
 Émile de), 37.
 GISQUET (Henri), préfet de police
 de 1831 à 1836, 58.
 GISQUET (M^{lle}), fille du précé-
 dent, 58.
 GLASSON (Ernest-Désiré), 120 n.
Globe (Le), 43, 109.
 GONDEBAUD (Gondowald), fils
 naturel de Clotaire I^{er}, (550-
 585), 142 n, 143, 144 n.
 GONTRAN-BOZON (Gonthramn-
 Bose), seigneur franc, 73 n,
 142 n, 143 à 145.
 GORINI (abbé Jean-Marie-Sau-
 veur), curé de la Tranclière
 (Ain), puis de Saint-Denis
 (Ain), 134, [135], 136, [137].
 GOT (François - Jules-Edmond),
 comédien, 40.
 Goths (les), 18, 47, 144.
 Grands-Augustins (rue des), où
 demeurait Augustin Thierry
 en 1827, 18.
 GRATRY (le Père Auguste-Joseph-
 Alphonse), 38.
 GRAUGNARD (docteur Gabriel),

- secrétaire et médecin d'Augustin Thierry, 42 n, 102, 119, 141 n.
- Gray (Haute-Saône), 32.
- GRÉGOIRE DE TOURS (Georgius Florentius Gregorius), auteur de l'*Historia Francorum*, 63, 64 n, 65 n, 74, 91, 114 à 117, 133, 137, 144, 145.
- GRÉGOIRE VII (Hildebrand), 136.
- GRIMM (Jacques-Louis), philologue allemand, 60.
- Grosbois (Seine-et-Oise), où vilégiatura Augustin Thierry, 101.
- GUÉRARD (Benjamin-Edme-Charles), érudit, (1797-1854), 78.
- GUIGNIAUT (Joseph), 58, 107.
- GUILLAUME DE MALMESBURY, chroniqueur anglo-normand du 12^e siècle, 63.
- GUIZOT (François), 9, 28, 29, 32, 34, 43 à 51, 53, 55, 59, 71, 77 à 79, 82, 86 n, 92, 97, 108, 135, 136.
- GUIZOT (Élisa Dillon, M^{me} François), femme du précédent, morte le 11 mars 1833, 41, 45, 48, 108.

H

- HADRIEN. *Voir* Adrien.
- HARIBERT. *Voir* Caribert.
- HEINE (Henri), 108.
- HELLO, historien, 98 n.
- HERDER (Jean-Gottfried de), 8, 61.
- HILDEBERT. *Voir* Childebert.

- HILPERIC. *Voir* Chilpéric.
- HILTGUND, 28,
- Histoire de France (Abrégé d')*, ouvrage commencé en 1833 par Augustin Thierry sur la commande de son ami Guizot, 51.
- Histoire de la Conquête de l'Angleterre par les Normands*, 11, 15, 16, 25, 37, 43, 60, 63, 76, 130, 131, 137, 146 n.
- Histoire des Invasions germaniques*, ouvrage projeté par Augustin Thierry, 42, 51, [52], 60.
- Histoire du Tiers État. Voir Essai sur l'histoire de la formation et des progrès du Tiers État.*
- HOLLOND (lady), 38.
- HUGO (Victor), 97.
- HUME (David), historien anglais, 8.
- Huns (les), 18.
- Hyères (Var), 13, 23.

I

- Italie (l'), 8, 24, 142.

J

- JACOB. *Voir* Espine (Jacob d').
- JANIN (Jules), 92.
- JASMIN (Jacques Boé, dit), poète gascon, 109, 110 n.
- JAUBERT (M^{me}), marraine d'Alfred de Musset, 126.
- JOLIBOIS (Émile), 82.
- JOSSERAND, éditeur à Lyon, 135.
- JOUFFROY (Jean de), né à Luxeuil,

cardinal, conseiller de Louis XI, 35.
 JOUFFROY (maison du cardinal), à Luxeuil, où habita Augustin Thierry de 1831 à 1834, 35, 66, 67.
Journal des Débats, 90 n, 131.
Journal des savants, 90 n.
 JOUY (Victor-Joseph Étienne, dit), 86 n, 92, 96 n, 97, 110.
 JULLIAN (Camille), 113.

L

LABITTE (Charles), 126, 127.
 LACORDAIRE (le Père Jean-Baptiste), dominicain, 136.
 LACRETELLE (Jean-Charles-Dominique), dit Lacretelle jeune, 8, 86 n.
 LACROIX (Paul), dit le Bibliophile Jacob, 92.
 LA FAYETTE (Marie-Joseph, marquis de), 27, 28, 33.
 LAFFITTE (Jacques), financier, 33.
 LA FONTAINE (Jean de), 119.
 LAJARD (Félix), 27.
 LALANNE (Ludovic), 99, 107.
 LAMARTINE (Alphonse de), 86 n, 109.
 LAPPENBERG (Jean-Martin), historien allemand, 100.
 LAUDRICK, 145.
 LAUJON (Pierre), poète (1727-1811), 80.
 Lausanne (Suisse), 23.
 LEBRUN DES CHARMETTES (Philippe-Alexandre), préfet de Vesoul avant Amédée Thierry, 32.
 LE CLERC (Joseph-Victor), 107.
 LE HUEROU (Julien-Marie), historien, 120 n.
 LEMONTEY (Pierre-Édouard), historien, 8.
 LERMINIER (docteur), 16.
Lettres sur l'Histoire de France, 63, 70 n, 76, 123, 147.
Lettres sur l'Histoire de France (Nouvelles). Voir *Nouvelles Lettres sur l'Histoire de France*.
 LETRONNE (Jean-Antoine), 107.
 LEUDASTE, comte de Tours, 73 n, 83, 140.
 LEUZE (les), 35.
 LIBRI-CARRUCCI (Guillaume-Brutus - Icilius - Timéon, comte), mathématicien et bibliophile, 90, 97.
 LISZT (Franz), compositeur et pianiste hongrois, 108, 109.
 Lombardie (la), 24.
 LOMÉNIE (Louis de), 38, 109.
 Londres (Angleterre), 93.
 LOUANDRE (Charles-Léopold), 99.
 LOUIS (docteur), 16, 18.
 LOUIS IX (Saint Louis), roi de France, 91.
 LOUIS XI, roi de France, 35.
 LOUIS XIV, roi de France, 70, 91.
 LOUIS-PHILIPPE I^{er}, roi des Français, [29], 33, [78, 80], 104, 108.
 LUCAS (Hippolyte), 91.
 Lucerne (Suisse), 58.
 Lure (Haute-Saône), 32.

Luxeuil (Haute-Saône), 31, 35, 38, 39, 42, 50, 66. *Voir aussi* Jouffroy (maison du cardinal).
 Luxeuil (Notre-Dame de), église où fut célébré en 1831 le mariage d'Augustin Thierry, 40.

M

MABILLON (dom Jean), historien, (1632-1709), 8, 63.
 MABLY (abbé Gabriel Bonnot de), historien, frère de Condillac, 8.
 MACHIAVEL (Niccolo Machiavelli), 52.
 MAFFÉI (François-Scipion, marquis de), historien italien, 8.
 MAGNIN (Charles), 90, 92, 97.
 MAINTENON (Françoise d'Aubigné, marquise de), 70.
 MANDRE (les), de la Haute-Saône, 41.
 Mans (le), dans la Sarthe, 144.
 MARCULPHE (formulaire de), ou Marculfe, précieux pour la connaissance des coutumes et institutions des 6^e et 7^e siècles, 105.
 MARIE-AMÉLIE de Bourbon, reine des Français, femme de Louis-Philippe I^{er}, 80.
 MARMIER (les), de la Haute-Saône, 41.
 Marseille (Bouches-du-Rhône), 143.
 MARTIN (Aimé), 135.
 MARTIN (abbé F.), 134.
 MARTIN (Henri), 86, 107.
 MARTIN (M^{me} Henri), 107.

Maumusson (pertuis de), entre l'île d'Oleron et la côte de la Charente-Inférieure, 36.
 Maurettes (le massif des), dans le Var, 14.
 MAURICE, empereur byzantin, 142, 143.
 MAZAS (Alexandre), historien (1797-1856), 98 n.
 MAZURE, historien, 98 n.
 MÉDARD (saint), évêque de Noyon au 6^e siècle, 74, 137.
 Méditerranée (la), 14.
 MENESSIER-NODIER (M^{me}), fille de Charles Nodier, inspiratrice du célèbre sonnet d'Anvers, 128.
 MÉROVÉE (Merowig), second fils de Chilpéric I^{er}, 73 n, 94.
 Mérovingiens (les), 75, 83, 84.
 Meximeux (Ain) 134.
 MÉZERAY (François Eudes de) historien 71.
 MICHAUD (Joseph) dit Michaud l'aîné 8.
 MICHELET (Jules) 7 9, 52 n, 60, 76, 86, 107, 130, 135.
 MIGNET (François-Auguste-Marie), 26, 34, 43, 45, 77, 78, 86, 94, 96 n, 107, 108, 110.
 MILTON (John), 35.
 MITHRA, dieu perse, 27.
 MONOD, pasteur suisse, 23.
 MONOD (Gabriel), historien, 120 n.
 MONSELET (Charles), 107.
 MONTAIGNE (Michel Eyquem de), 119.
 MONTEIL (Alexis), 98 n, 122, 123.

MONTESQUIOU (abbé François de), 27.
 MONTFAUCON (dom Bernard de), bénédictin, 104 n.
 Montmorency (Seine-et-Oise), 101, 109.
 MOZART (Wolfgang Amédée), compositeur autrichien, 109.
 MUMMOLUS (Ennius), général gallo-romain du 6^e siècle, 143.
 Munich (Bavière), 99.
 MURATORI (Louis-Antoine), archéologue italien, 8.
 MUSSET (Alfred de), 86 n, 108, 126.

N

NAPOLÉON I^{er}, 8, [36], 134.
 NAPOLÉON III, [140].
 NARSÈS, général byzantin, 142.
National (Le), 26, 60, 121, 122, 124, 125.
 NECKER (Suzanne Curchod, M^{me} Jacques), 55.
 NÉOPHOBUS (D^r), pseudonyme sous lequel Charles Nodier publia un article contre Augustin Thierry. *Voir* Nodier.
 NETTEMENT (Alfred), 107, 132, 134 n.
 Neustrie (la), l'un des trois grands royaumes de la Gaule franque, 141, 144, 145.
 Nice (Alpes-Maritimes), 13.
 NISARD (Désiré), 38, 66, 86, 92, 97, 107.
 NISARD (M^{me} Désiré), femme du précédent, 107.

NODIER (Charles), 86 n, 126, 128, [129]. *Voir aussi* Néophobus (D^r).

NODIER (M^{me} Charles), femme du précédent, 130.

NODIER (M^{me} Menessier, fille de Charles Nodier). *Voir* Menessier (M^{me}).

Nouvelles Lettres sur l'Histoire de France, titre primitif des *Récits des Temps mérovingiens*, 51, 69, 83, 84.

O

ODIER, pasteur suisse, 23.

Oiseaux (mont des), dans le Var, 14.

ORLÉANS (Ferdinand - Philippe, duc d'), fils aîné de Louis-Philippe I^{er}, 80, 85, 86, 139.

OZANAM (Frédéric), 107.

P

Pain de Sucre (pointe du), sur la côte du Var, 14.

PALGRAVE (Francis), 94.

PALMERSTON (Henry John Temple vicomte de), homme d'État anglais, 92.

Paradis (mont), dans le Var, 14.

Paris (Seine), 19, 26, 36, 41, 43, 44, 46, 49 à 52, 54, 78, 80, 100, 106, 109, 112 n, 128, 145. *Voir aussi* Sainte-Marie (passage).

PASTORET (Claude - Emmanuel -

Joseph-Pierre, comte, puis marquis de), 86 n.
 PATIN (Henri), 77, 107.
 PAULIN, éditeur, 60.
 Paul-Louis-Courier (rue), à Paris, nom actuel du Passage Sainte-Marie où habita Augustin Thierry. *Voir* Sainte - Marie (passage).
 PELET (Jean - Jacques - Germain, baron), général, 79.
 PELLEGRINO ROSSI (comte), 100.
 Penon (fort), dans le Var, 14.
 PÉRICLÈS, 70.
 PÉRIER (Casimir), ministre de Louis-Philippe, 33.
 Périgueux (Dordogne), 143.
 PERRAUD (Adolphe-Louis-Albert), évêque d'Autun, 38.
 PEYRON, (Alexandre) secrétaire d'Augustin Thierry, 22.
 PEYSSE, journaliste, 26.
 Phénicie (la), 117 n.
 Picpus (couvent de), à Paris, dans la rue Picpus, 36.
 PLANCHE (Gustave), 90, 110.
 Poitiers (Vienne), 145.
 POLIGNAC (Jules-Armand, duc de), ministre de Charles X, 26.
 POLWILLER, 31.
 Pradet (le), dans le Var, 23.
 PRESCOTT (William), historien américain, 100, 101.
 PRÉTEXTAT (Prætextatus), archevêque de Rouen, 73 n, 74, 78, 83, 137.
 PRISCUS, Juif, 73 n, 83.
 Provence (la), 13, 22, 29.

Q

QUÉRANGAL (Pierre-Maurice-Julien de), amiral, beau-père d'Augustin Thierry, 35, 36, 39, 43, 106, 107.
 QUÉRANGAL (Éveline de), fille aînée du précédent, 36.
 QUÉRANGAL (Julie de), sœur cadette de la précédente, mariée le 7 novembre 1831 à Augustin Thierry. *Voir* Thierry (M^{me} Augustin).
 QUINET (Edgar), 135.
 QUINTE-CURCE (Quintus Curtius Rufus), 62, 63.
Quotidienne (La), 121, 124, 125.

R

RABANIS, doyen de la Faculté des lettres de Bordeaux, 144.
 RABELAIS (François), 119.
 RADEGONDE (sainte), reine des Francs, femme de Clotaire I^{er}, 137.
 RAVAISSON (Félix), 107.
 RÉCAMIER (Juliette Bernard, M^{me}), 25, 111.
Récits des temps mérovingiens (dont le titre primitif, pendant sa publication en articles, était : *Nouvelles Lettres sur l'Histoire de France*), 11, 50 n, 51, 55, 64 n, 66, [69], 71 n, 78, [83], 84 à 86, [91, 93], 94, 99, 101, 102, 104, 106, 111, 114, 115,

118, 120, 130, 131, 133, 137,
140, 141, 147.
*Recueil des documents inédits de
l'Histoire de France*, 78, [83].
RÉMUSAT (Abel), sinologue, 28.
RÉMUSAT (Charles, comte de), 92.
RENAN (Ernest), 38, 117 n, 120,
131, 148.
Revue Catholique, 122.
Revue d'Édimbourg. Voir *Edin-
burg Review*.
Revue de Paris, 125 à 128.
Revue des Deux Mondes, 50, 55,
73, 83, 85, 90 n, 111, 125 à
127, 141.
Revue Française, 28.
RIGONTE, fille de Chipéric I^{er}
et de Frédégonde, 144.
Rochefort (Charente-Inférieure),
36.
Romains (les), 65.
Rome (Italie), 47.
ROMULUS, premier roi de Rome,
70, 116.
Rosny-sur-Seine (Seine-et-Oise),
101.
ROUX, journaliste, 121.
ROUX DE LABORIE (fils du député
légitimiste Antoine-Athanase),
60.
ROYER-COLLARD (Pierre-Paul),
86 n.

S

SACY (Isaac Sylvestre de), 27, 90.
SAGITTAIRE, évêque, 143.
Saint-Bertrand de Comminges
(Haute-Garonne), 143 n, 144.

SAINTE-BEUVE (Charles-Augustin
de), 77, 90, 97, 110.
Sainte-Marie (passage), à Paris,
aujourd'hui rue Paul-Louis-
Courier, où, dans une maison
aujourd'hui disparue, Augustin
Thierry habita de 1834 à 1844,
et où il publia en 1840 les
Récits des temps mérovingiens,
81, 92, 100, 105, 108, 110, 111,
112 n.
Saint-Germain-l'Auxerrois (égli-
se), à Paris, saccagée par la
populace en 1831 à l'occasion
du service commémoratif de la
mort du duc de Berry, 112 n.
SAINT-SIMON (Claude - Henri,
comte de), 27.
Salettes (les), dans le Var, 14.
SALONIUS, évêque, 143.
SALVIUS, 75.
SAND (Aurore Dupin, baronne
Dudevant, dite George), 37.
Saône (département de la Haute-),
38, [41], 42, 58, 78, 80.
SAUTELET, journaliste, 26.
SAUZET (Jean-Pierre-Paul), mi-
nistre de la justice de février
à septembre 1836, 82.
Savoie (la), 14.
SCHEFFER (Cornélie, M^{me} Jean-
Baptiste), miniaturiste, 107.
SCHEFFER (Ary), peintre, fils aîné
de la précédente, 58, 67, 80,
107.
SCHEFFER (Henry), peintre, frère
cadet du précédent, auteur
d'un portrait d'Augustin Thier-
ry, 107.

SCHEFFER (Arnold), peintre, neveu du précédent, 43, 58, 82, 105 n, 140.

SCHELLING (Frédéric-Guillaume-Joseph), philosophe allemand, 100.

SCHILLER (Frédéric), 8.

SCHLOEZER (Auguste-Louis de), historien allemand, 8

SCOTT (Walter), 55, 75, 136.

SÉGALAS (Anaïs Ménard M^{me}), 37.

SÉGUR (Philippe-Paul, comte de), général et historien, 86 n.

Seine (la), 115, 116.

Sicambres (les), 116.

Siècle (Le), 91 n.

SIEYÈS (Emmanuel-Joseph, comte), 8.

SIGEBERT (Sighebert), roi d'Austrasie, 73 n, 114, 142 n, 143.

SISMONDI (Léonard Sismonde de), 15, 71, 130.

Société de l'Histoire de France, 78.

SOULT (Nicolas), duc de Dalmatie, maréchal de France, 43.

SPARTIEN (Ælius Spartianus), historien d'Adrien, 117.

Suèves (les), 18.

SUFFREN (Pierre-André Suffren de Saint-Tropez, dit le bailli de), 36.

Suisse (la), 58, 59 n.

SYMMAQUE (Quintus Aurelius Symmachus), sénateur romain, 47.

T

TACITE (Caïus Cornelius Tacitus), 52.

TAINE (Hippolyte), 9, 10, 113.

TARDIF (Jules), historien, 120 n.

TASTU (Amable Voïart, M^{me}), femme poète, 37.

TESSIER (Just), premier éditeur des *Récits des temps mérovingiens*, 86.

THÉODORE, évêque, 143.

THÉODORIC, roi des Ostrogoths, 47.

THIERRY (Jacques). père des deux historiens, 83.

THIERRY (Augustin), fils aîné du précédent, 7 et *passim*.

THIERRY (Julie de Quérangal, M^{me} Augustin), 35 à 41, [43], 44, 45, 66, 68, [69], 82, 83, 90, 92, 94, 96 n, 104 à 106, 110 n, 127, [140].

THIERRY (secrétaires d'Augustin). Voir Carrel (Armand), Graugnard (Dr).

THIERRY (la mémoire prodigieuse d'Augustin), 61 à 63.

THIERRY (Amédée), frère cadet d'Augustin Thierry, 15, 17, [18], 19, [27], 28, 29, 32 à 35, 39, [41], 42, 44, [46, 49, 50], 58, 59 n, 86 n, 94, 105 n, 135.

THIERRY (Gilbert-Augustin), fils du précédent, 58 n, 108 n.

THIERS (Adolphe), 29, 34, 43, 80, 86.

THOMAS, journaliste, 122.

THOU (Jacques-Auguste de), historien, 53.
 THUCYDIDE, 26, 70.
 TIBÈRE II, empereur byzantin, 142.
 Tibre (le), 116.
 TIBY, 99.
 TICKNOR (George), historien américain, 100.
 TISSOT (Pierre-François), 96 n.
 TITE-LIVE (Titus Livius), 70.
 Tivoli (Italie), 117.
 Toulon (Var), 13, 15, 23.
 Toulouse (Haute-Garonne), 143 n.
 Tournay (Belgique), 75.
 Tours (Indre-et-Loire), 145.
 TRACY (Antoine-Louis-Claude Destutt, comte de), 28.
 TRACY (comtesse de), femme du précédent, 38.
 Tranclière (la), dans l'Ain, 134.
Voir aussi Gorini.
 TRÉLAT (Ulysse), journaliste, 122.
 Tremblecourt (Meurthe-et-Moselle), 31.
 TRÉVERET (Laurence, M^{me} de), cousine de Julie de Quérangal, 37.
 TROGNON (Auguste), historien, 58, 64, 80, 107.
 TROUSSEAU (D^r), 16.
 Tuileries (palais des), à Paris, 86.
 TURGOT (Anne-Robert-Jacques), baron de l'Aulne, ministre des finances de Louis XVI, 8.

U

Univers (L'), 130.
Université Catholique (L'), 131.

V

VAISSETTE (dom Joseph), historien, 8.
 VALLERAY, propriétaire de la maison du passage Sainte-Marie, habitée par Augustin Thierry, 82.
 VALLERY, bibliothécaire du château de Versailles, 101.
 VALOIS (Adrien de), historien, (1607-1692), auteur de *Gesta Francorum*, 114, 133 144.
 Vandales (les), 18.
 Vauvillers (Haute-Saône), 32.
 VELLY (abbé Paul-François), historien (1709-1759), 8, 70, 71.
 V^{ndée} (la), 112.
 Venise (Italie), 99.
 Versailles (Seine-et-Oise), 101.
 Vesoul (Haute-Saône) où Augustin Thierry résida de 1831 à 1834, chez son frère Amédée, préfet de Vesoul, 29, 33, 39, 42, 46, 53 n, 58, 80, 82.
 Vesoul (Hôtel de la Madeleine à), où s'arrêta Chateaubriand en 1832, avant de rendre visite à Augustin Thierry, 58.
 VEUILLOT (Louis), 130.
 VIARDOT (Louis), mari de Pauline Garcia, 109.
 VICO (Jean-Baptiste), historien italien, 8, 60, 61 n.
 VIENNET (Guillaume), 86 n, 93, 94.
 Ville-d'Avray (Seine-et-Oise), 101.

VILLÈLE (Jean-Baptiste-Séraphin-Joseph, comte de), 10.

VILLEMAL (François), 28, 29, 34, 45 à 47, 49, 51, 53, 54, 74, 77, 92, 96 n, 98, 107, 119, 146.

VILLEMAL (M^{me}), mère du précédent 107.

VILLENEUVE-TRANS (Louis-François, marquis de), 98 n.

VINCI (Lionardo da Vinci, dit Léonard de), 24.

VINET (Alexandre), littérateur et théologien protestant suisse, 23.

VIRGILE (Publius Virgilius Maro), 62, 63.

Visitandines (couvent des), à Paris, 81.

VOLTAIRE (François-Marie Arouet dit de), 52.

W

WALDOR (Mélanie Villenave, M^{me}), 37, 107.

WALTHER de la Vogelweide, poète lyrique allemand du moyen âge, 28.

Washington (États-Unis), 99.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PRÉLIMINAIRE

Décadence de la science historique en France au commencement du dix-neuvième siècle. — Mably, Anquetil, et l'Abbé Velly. — Place éminente occupée par Augustin Thierry dans la renaissance de l'histoire. — Son rôle de précurseur et de devancier.....	7
---	---

CHAPITRE PREMIER

Le « Châtelet » de M. d'Espine. — Les beaux jours de Carqueiranne. — La rançon de la gloire. — Aveugle et paralysé. — Révolution de Juillet. — Le Gouvernement idéal. — Départ pour la Haute-Saône.	13
--	----

CHAPITRE DEUXIÈME

Les beaux jours de Carqueiranne. — Importance sentimentale attachée par Augustin Thierry à	
--	--

son habitation en Provence. — Les mardis de M^{me} d'Espine et leurs habitués. — Révision de l'histoire de la Conquête, l'édition de 1830. — Candidature à l'Institut. — Le fauteuil de Boissy d'Anglas. — Révolution de Juillet. — Le Gouvernement idéal. — Départ pour la Haute-Saône.

21

CHAPITRE TROISIÈME

Augustin Thierry à Vesoul. — Illusions et projets. — Aux eaux de Luxeuil. — L'Amiral de Quérangal et sa fille Julie. — Une élève de M^{me} Campan. — Le bonheur dans le mariage..

31

CHAPITRE QUATRIÈME

Premières déceptions. — Une phase douloureuse dans la vie d'un grand écrivain. — Indifférence et oubli. — A la poursuite d'un emploi. — De la colère au désespoir. — Affligeante correspondance avec Villemain. — Le formalisme de Guizot. — Sur le point de renoncer à l'Histoire.

41

CHAPITRE CINQUIÈME

Les idées nouvelles en Histoire. — Pour répondre à Michelet. — La maison du Cardinal Joffroy à Luxeuil. — Les souvenirs de voyages de Désiré Nisard. — Titre primitif des *Récits des Temps Mérovingiens*. — Raisons qui l'avaient détermi-

TABLE

167

né. — Anquetil et l'Abbé Velly. — L'œuvre d'un novateur.....	57
--	----

CHAPITRE SIXIÈME

Succès qui accueille les <i>Nouvelles Lettres sur l'Histoire de France</i> dans la <i>Revue des Deux-Mondes</i> . — Témoignages de Chateaubriand, Villemain, Michelet, etc... — Guizot appelle Augustin Thierry à Paris. — Un bonheur n'arrive jamais seul. — Bibliothécaire du Duc d'Orléans. — — Départ de Vesoul.....	73
---	----

CHAPITRE SEPTIÈME

Installation passage Sainte-Marie. — Recherches préparatoires sur le Tiers État. — Mort de M. Jacques Thierry. — Les <i>Considérations sur l'Histoire de France</i> . — Idée qui préside à leur composition. — Un tribut de reconnaissance. — <i>Les Récits des Temps Mérovingiens</i> dédiés au duc d'Orléans. — Publication de l'ouvrage.	81
---	----

CHAPITRE HUITIÈME

La préface des <i>Temps Mérovingiens</i> . — Hommage à Chateaubriand. — Souvenir des années de Collège. — <i>Tu duca, tu signore, e tu maestro</i> . — Accueil enthousiaste de la presse et du public. — Témoignages d'admiration. — Un « acte de Justice ». — Le grand prix Gobert. — Une
--

distinction unique dans l'histoire des Lettres Françaises.	87
---	----

CHAPITRE NEUVIÈME

Les années heureuses d'Augustin Thierry. — Règlement de vie. — Procédés de travail. — Villégiatures d'Été. — Le « Salon vert ». — Réceptions musicales et littéraires. — A causeur merveilleux, auditoire d'élite. — Jasmin et ses poèmes. — Les <i>Mémoires d'Outre-Tombe</i>	99
---	----

CHAPITRE DIXIÈME

L'art chez Augustin Thierry. — Les sources des <i>Récits des Temps Mérovingiens</i> . Adrien de Valois, Fortunat et Grégoire de Tours. — Ce qu'on peut penser des « détails adventices ». — Un grief plus sérieux : Germanisme et romanisme. — La grâce et l'émotion des récits. — Le souci de la forme chez un grand écrivain. — Un témoignage de Renan. — Méthode narrative et sécheresse critique.	113
--	-----

CHAPITRE ONZIÈME

La Politique contre l'Académie. — Augustin Thierry injurié par la <i>Quotidienne</i> et par le <i>National</i> . — L'incident Nodier. — La diatribe du docteur Néophobus. — Les scrupules de François Buloz. — Riposte de l'historien. — Une lettre de M ^{me} Mennessier-Nodier. — Réconci-	
--	--

TABLE

169

liation posthume. — Attaques subséquentes de l'Univers. — L'Abbé Gorini et sa Défense de l'Église	123
---	-----

CHAPITRE DOUZIÈME

L'année fatidique. — Augustin Thierry songe à séparer les <i>Considérations des Récits des Temps Mérovingiens</i> . — Plan de dix nouveaux récits. — Commencement d'exécution. — Raisons qui font abandonner ce projet. — Une grande fresque inachevée. — Conclusion.....	141
---	-----

INDEX ALPHABÉTIQUE DE TOUS LES NOMS CITÉS..	151
---	-----



ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 16 JUILLET 1929
PAR F. PAILLART A
ABBEVILLE (SOMME)

Date Due

DEC 07 1992

NOV 24 1992



CAT. NO. 23 233

PRINTED IN U.S.A.

DC 65 .T432 T5
Thierry, Augustin, 1870-
Les Récits des temps mérovingi

010101 000



0 1163 0029427 3
TRENT UNIVERSITY

DC65 .T432T5

Thierry, Augustin

Les Récits des temps
mérovingiens.

DATE	ISSUED TO
	42433

42433

DC Thierry, Augustin
65 Les Récits des temps
T432T5 mérovingiens

Trent
University

